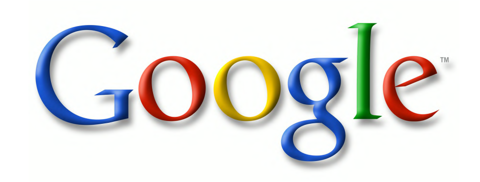





EX LIBRIS
HENRICI BARAGNON
Iéu tambèn cante
E, mies qu'en parauli,
Dins moun cor cante
La Bello Magali



HISTOIRE

DE

L'EXPÉDITION FRANÇAISE

EN ÉGYPTE.

TOME PREMIER.

HISTOIRE

DE

L'EXPÉDITION FRANÇAISE

EN ÉGYPTE.

TOME PREMIER.

Se trouve à Paris,

Chez
J.-M. Eberhart, Imprimeur du Collége Royal de France, rue du Foin Saint-Jacques, n° 12;
Treuttel et Wurtz, Libraires, rue de Bourbon, n° 17;
Le Normant, Imprimeur-Libraire, rue de Seine, n° 8;
Colnet, Libraire, quai Malaquais, n° 9, à côté du Ministère de la Police;
Delaunay, Libraire, au Palais-Royal, 2me galerie de bois, n° 243;
L'Auteur, rue Saint-Louis, n° 39, au Marais;

A Arras, chez Topino, Libraire.

Et chez les principaux Libraires du Royaume.

HISTOIRE

DE

L'EXPÉDITION FRANÇAISE

EN ÉGYPTE

PAR P. MARTIN,

Ingénieur au Corps Royal des Ponts et Chaussées, Membre de la Commission des Sciences et Arts d'Égypte, et l'un des coopérateurs de la Description de ce pays, publiée par les ordres du Gouvernement français.

TOME PREMIER.

PARIS.

J.-M. EBERHART, IMP. DU COLLÉGE ROYAL DE FRANCE,

RUE DU FOIN SAINT-JACQUES, N. 12.

M. DCCCXV.

Tout Exemplaire non revêtu de l'empreinte suivante sera réputé contrefaçon.



AVANT-PROPOS.

L'Egypte a été et sera toujours l'un des points les plus remarquables du globe, par sa fertilité, par son climat, et par les avantages de sa position pour le commerce.

L'idée d'y établir une colonie européenne a long-temps germé dans les cabinets de Versailles et de Pétersbourg; mais ce projet froissait alors trop d'intérêts politiques pour qu'on pût en concevoir l'exécution. Il ne fallait pas moins qu'une circonstance comme celle de la révolution française pour qu'on essayât d'en réaliser l'entreprise.

Le génie de la nation venait d'être exalté par la gloire des armes, et ne se nourrissait que de vastes conceptions. Cependant cette nation, quoique sortie victorieuse d'une grande lutte qui l'avait jetée hors du cercle dans lequel étaient renfermés alors les intérêts de tous les peuples, se laissa bientôt gouverner par des hommes qui confondirent et méconnurent souvent les règles du juste et de l'injuste, lorsque les résultats pouvaient

flatter leurs passions ou satisfaire leur ambition.

C'est par ces hommes que le projet de l'expédition d'Egypte fut rappelé. La possession de ce pays tendait à compenser les pertes de la République dans les Indes occidentales, et surtout à effrayer une nation rivale, qui seule n'avait pas reconnu la domination des gouvernants français. Une considération majeure devait cependant arrêter l'exécution de ce projet : l'Egypte était depuis près de trois siècles sous la domination d'un souverain, ancien allié de la France, et son consentement ou une déclaration formelle de guerre devait au moins précéder toute démarche hostile contre ce pays ; mais rien ne pouvait arrêter l'effervescence révolutionnaire, et au mépris des traités les plus sacrés, l'invasion d'un pays ami fut en un instant résolue et exécutée.

La République ne possédait pas alors un Aristide : il eût déclaré à la nation que, semblable au projet de Thémistocle, celui du Directoire français était utile, mais injuste ; et la nation, n'en doutons point, à l'imitation du peuple d'Athènes, en eût condamné l'entreprise.

Les détails de cette expédition sont

encore peu connus, personne n'en a donné l'histoire complette; il était, en effet, impossible de l'écrire avec impartialité sous l'influence du chef qui l'avait dirigée. Ce chef avait acquis, depuis son retour, une puissance et une renommée qui imposaient silence à tout homme étranger au langage de la flatterie; mais la postérité déjà commencée pour lui (puisqu'il a, suivant ses propres expressions, terminé son existence politique) peut et doit saisir toutes ses actions pour les soumettre au tribunal de la vérité.

Loin de nous, cependant, l'idée de profiter de cette circonstance pour le rendre plus odieux; cette vérité sainte est assez puissante pour détruire l'illusion qui depuis quinze ans avait égaré une partie des Français. Le simple narré des faits, dépouillés de leur éclat mensonger, doit dissiper l'aveuglement de ceux qui ont pu être entraînés par le prestige de la vie militaire de cet homme malheureusement trop célèbre. Les amis d'une liberté sage et coordonnée à un bon système de gouvernement doivent être convaincus aussi qu'avec Napoléon nous eussions perdu pour toujours cette belle conquête de la civilisation. Tous les Français enfin doivent sentir que

ce n'est plus par la force des armes, mais en nous ralliant aux autres peuples de l'Europe, que nous pouvons revendiquer nos droits, et rentrer avec eux sur la route que nous avons eu la gloire d'ouvrir les premiers, il y a vingt-cinq ans.

Grâces soient rendues à la Providence qui a fait une seconde fois sortir notre salut de l'excès de nos maux! Puissions-nous n'avoir plus de nouvelles épreuves à soutenir, et nous retrouverons encore le repos et le bonheur dans notre union, dans les lumières et les vertus du Prince qui nous gouverne, et dans la ferme volonté manifestée par lui d'établir d'une manière solide les fondements de la justice et d'une sage liberté, qui doivent être désormais l'objet des voeux et le point de ralliement de tous les peuples de la grande famille européenne.

HISTOIRE

DE

L'EXPÉDITION FRANÇAISE

EN ÉGYPTE.

Quæque ipse. . . . . . . vidi
. . . .
VIRG. *Ænéid.* Lib. II.

INTRODUCTION.

Histoire sommaire de l'Egypte, depuis la plus haute antiquité, jusqu'à l'arrivée des Français en 1798.

L'INFLUENCE du soleil entre les tropiques produit tous les ans des pluies abondantes qui s'écoulent à la mer par de larges vallées. Formation du Nil.

Une de ces vallées dont on ne connaît pas encore bien l'origine, se dirige du sud au nord, parallèlement à la mer Rouge, et apporte à la Méditerranée les eaux qui tombent dans la partie nord-est de l'Afrique, et qui

forment ainsi l'un des plus beaux fleuves, connu sous le nom de Nil.

Ses sources.

La source de ce fleuve est encore un objet de discussion parmi les savans, quoiqu'un voyageur anglais, Jacques Bruce, ait prétendu l'avoir vue en 1770. Il a donné même une carte assez détaillée du cours du fleuve, depuis cette source jusqu'à la mer, dans un développement d'environ 30 degrés, ou 750 lieues.

Rivières qui l'alimentent.

Suivant lui, cette source est située dans le territoire de Sacala, village d'Abyssinie, vers le 11e degré de latitude boréale, et 36 degrés 56 minutes de longitude orientale, comptée du méridien de Greenwich; mais on sait que cette source n'est autre que celle du fleuve Bleu, qui apporte au Nil les eaux de l'Abyssinie occidentale, et qui, après un cours, au nord, d'environ 15 lieues, dans lequel il reçoit plusieurs petits affluens des montagnes, entre dans le lac de Deinbéa, qu'il traverse de l'ouest à l'est, sur une longueur de dix lieues, et ensuite, se dirigeant d'abord au sud, et puis à l'ouest, dessine une spirale dont la source est le centre, et enfin se dirige au nord en traversant le royaume de Sennaar, dans lequel il reçoit sur la rive gauche le Bahar el Abiad, ou fleuve Blanc, et à droite, la rivière de Rahad, grossie par celle du Dender.

C'est ce fleuve Blanc que, d'après les relations de Jackson, consul anglais à Mogador, on s'accorde à reconnaître aujourd'hui pour le véritable Nil, dont la source encore inconnue pourrait bien être commune avec celle du Niger; du moins, on paraît croire, d'après le rapport du père Sicard, qu'il existe une communication entre ces deux fleuves par le Bahar el Azurak. Sa communication avec le Niger.

Après avoir reçu la rivière de Rahad, le Nil entre en Nubie, où il reçoit sur la rive droite le grand fleuve d'Atbara, qui lui apporte le tribut de toutes les eaux de l'Abyssinie orientale; mais ensuite jusqu'à la mer, le Nil ne reçoit plus ni fleuve, ni rivière, ni ruisseaux, et il parcourt, sur 450 lieues de longueur, un pays où il ne pleut presque jamais. Son cours en Abyssinie, en Nubie,

Enfin, il arrive au tropique du cancer, et aussitôt qu'il l'a franchi, il caresse et entoure un amas d'îles, d'îlots et de pointes de rochers de granit, où, éprouvant un léger refoulement, il forme un petit ressaut connu sous le nom de Cataracte de Sienne. en Egypte.

Là, commence le royaume d'Egypte, resserré entre les deux montagnes qui forment la vallée, jusqu'au dessous de la ville du Kaire, qui en est la capitale. Description sommaire de l'Egypte.

Alors, seulement, n'étant plus contenu par

les montagnes qui s'étendent et s'abaissent presque subitement vers l'est et vers l'ouest, le Nil se partage en deux branches principales, et forme ainsi jusqu'à la mer, une île triangulaire, qu'on nomme le *delta*, à cause de sa figure : la base de ce triangle, appuyée sur la mer, a 34 lieues de longueur, et sa hauteur perpendiculaire est d'environ 36 lieues.

L'Egypte n'est donc que le plat-fond d'une vallée de 2 à 3 lieues de largeur, bordée de montagnes granitiques dans la partie supérieure, et calcaires dans les parties inférieures.

Celle qui borde la rive orientale s'approche très-près du fleuve, et s'élève presqu'à pic, depuis la Cataracte jusqu'au Kaire : c'est pour cette raison qu'elle porte le nom de Mokattam, ou Montagne taillée. Cependant, elle ne se prolonge pas sans interruption dans toute cette étendue ; elle est coupée à divers intervalles, par plusieurs vallées qui, se dirigeant vers l'est, traversent une immense plaine de sable déserte d'environ 35 lieues de largeur, et se prolongent ainsi du Nil à la mer Rouge.

Depuis le Kaire, où cette montagne cesse, l'Egypte est limitée à l'est, par l'isthme de Süez, qui la sépare de l'Arabie pétrée, sur 30 lieues de longueur jusqu'à la Méditerranée.

Dans la partie occidentale, la montagne,

connue sous le nom de chaîne Lybique, sépare l'Egypte des grands déserts de l'Afrique, dont la limite est absolument inconnue. On sait seulement qu'à une distance d'environ 40 lieues, se trouve une vallée parallèle à l'Egypte, dans laquelle on ne rencontre que trois petites îles cultivées, connues sous le nom d'Oasis, dont la plus grande est au sud, à la hauteur de Siout; la plus petite, vers le milieu de l'Egypte; et la moyenne, connue sous le nom d'Oasis-Ammon, n'est pas éloignée de la mer.

La Nubie, comme on l'a vu, détermine les limites de l'Egypte au sud, et la Méditerranée détermine celles du nord.

Le Nil étant le résultat des pluies du tropique, son régime doit être nécessairement assujetti à tous les phénomènes que ces pluies présentent; et en effet, il éprouve une intumescence extraordinaire au moment où elles commencent à tomber avec abondance, c'est-à-dire, lorsque le soleil, ayant atteint le tropique, se retire vers l'équateur, et laisse se condenser derrière lui, les vapeurs qu'il avait pompées : cette intumescence dure jusqu'au moment où il a atteint l'équateur : après quoi, l'écoulement a lieu pendant le temps que le soleil emploie pour arriver au tropique du Régime du Nil.

capricorne; et la baisse des eaux, quoique continuant toujours, est presqu'insensible pendant les six mois suivants; le fleuve, alors très-appauvri, laisse une grande partie de son lit à nu.

Influence de ses eaux sur les terres.

C'est à ce régime du Nil, que l'Egypte doit son existence. Les eaux chargées d'un limon qu'elles ont pris en Abyssinie, sont retenues par des digues construites dans la largeur de la vallée, et déposent ce limon, qui sert d'engrais aux terres sur lesquelles elles se répandent. La grande chaleur qui règne dans cette contrée, située entre les 24e et 31e degrés de latitude nord, développe promptement et avec force les principes de fécondation, ce qui donne le temps de faire plusieurs récoltes, en jetant de nouvelles eaux sur les terres par des procédés que fournissent les arts.

Cette marche régulière fait de l'Egypte le pays le plus favorisé du globe ; aussi de tout temps les hommes dégagés de toute inquiétude sur leur existence, ont tourné leurs pensées vers les moyens de s'assurer, par les bienfaits de la société et de la civilisation, la jouissance des dons d'une nature aussi prodigue.

C'est effectivement en Egypte qu'on trouve les premiers essais du système social.

Antiquité des Egyptiens.

Les diverses opinions, émises par les sa-

vants, sur l'antiquité de la civilisation des Egyptiens, laissent de grandes incertitudes dans les idées que l'on doit s'en former; mais elles s'accordent à établir cette antiquité plus grande que celle d'aucun autre peuple connu.

Idée des prêtres égyptiens à cet égard.

Les prêtres égyptiens avaient assuré à Hérodote que, pendant la longue suite d'années dont leurs chroniques sacrées avaient conservé le souvenir, le cours ordinaire du soleil avait changé quatre fois, cet astre s'étant levé deux fois au lieu de l'horizon dans lequel il se couche, et s'étant couché deux fois au lieu dans lequel il se lève.

Pour bien entendre cette assertion des prêtres égyptiens, et se former une idée de l'antiquité qu'elle suppose aux connaissances qui leur avaient été transmises, il faut chercher comment le phénomène dont ils parlent, a pu avoir lieu, et on n'en trouve l'explication que dans la variation annuelle de l'obliquité de l'écliptique, puisque, l'axe de la terre faisant ainsi une rotation sur lui-même, le soleil répond successivement au zénith de tous les points de la surface de la terre.

On sait que, depuis les observations astronomiques les plus anciennes, cette obliquité a toujours diminué, et cette diminution, bien que supérieure à celle d'autrefois, est encore

aujourd'hui de 50 secondes par siècle, ce qui donne pour la révolution entière de l'axe, un espace de 2,592,000 années. Or, si, d'après les prêtres égyptiens, le soleil s'était levé deux fois à l'occident actuel, l'axe de la terre serait à sa troisième rotation, ce qui lui supposerait une existence de plusieurs millions d'années. Il serait absurde de s'appuyer sur un système aussi sujet aux écarts de l'imagination; mais il est certain que les Egyptiens formaient, de l'aveu de toutes les nations, le plus ancien peuple, la plus ancienne monarchie, et la plus ancienne religion de la terre. Personne n'osait leur contester cette antiquité, et ils en étaient si vains, qu'ils traitaient les Grecs de nation nouvelle à peine sortie de l'enfance.

Manethon, leur plus ancien historien.

Cependant la seule autorité authentique d'après laquelle on puisse aujourd'hui asseoir quelques probabilités sur l'histoire ancienne de ce peuple, est l'ouvrage de Manethon, grand prêtre d'Héliopolis, et garde des archives sacrées, qui vivait sous Ptolémée Philadelphe, vers l'an 300 avant J. C. Cet ouvrage était une compilation des différentes chroniques conservées dans les archives du temple commises à sa garde, et qui contenaient l'histoire de chaque dynastie.

Il ne nous reste malheureusement que des fragments de cet ouvrage, dont quelques savants paraissent croire qu'on a mal interprété la méthode, en plaçant successivement plusieurs dynasties collatérales qui régnaient en même temps sur différentes parties de l'Egypte.

Division de leur histoire ancienne.

Quoi qu'il en soit, l'histoire ancienne de ce pays est divisée en trois parties.

La première comprend les temps fabuleux, vrai labyrinthe dans lequel toutes les nations ont cherché à perdre les traces de leur origine.

I. Epoque. *Temps fabuleux.*

Cette époque primitive a vu naître les idées fondamentales de toutes les Mythologies qui avaient laissé parmi les Egyptiens, une profonde vénération pour ces temps mystérieux que l'on reculait au-delà de tout ce que l'esprit humain peut concevoir; car Diogène Laërce dit que cette époque est de 42,000 ans, dont 12,000 ans sont attribués à Vulcain, le premier et le plus ancien des dieux, et 30,000 au règne du soleil.

Au reste, quelle que soit sa durée, elle a laissé de grands souvenirs par la perfection étonnante à laquelle étaient parvenues les sciences spéculatives, car il paraît certain que l'invention du zodiaque, tel qu'il nous a été transmis, fut un des grands résultats de leurs connaissances en astronomie.

II. Epoque. Demi-Dieux, ou Héros.

Manethon donne environ trois mille ans à l'époque suivante, qui est celle des demi-dieux ou héros, Saturne, Jupiter et ceux que les Grecs et les Romains ont appelés les douze grands dieux, jusqu'au règne d'Osiris et Isis. Cette période se lie encore, comme on voit, aux temps fabuleux, quoiqu'elle établisse une différence avec la première, et que les Egyptiens en ayent eu des notions précises. Se trouvant plus rapprochés de ce temps, ils ont pu conserver, par la tradition ou par les monuments, le souvenir de la succession de quelques grands princes que la religion aura enveloppés d'une grande vénération, et ces princes sont devenus les dieux de la troisième époque, pendant laquelle les Egyptiens, ayant eu avec les autres peuples de la terre, les communications dont nous avons les notions les plus anciennes, leur ont transmis la connaissance des dieux qu'ils adoraient.

III. Epoque. Les Rois ou les Hommes.

Cette troisième époque, est celle des rois ou des hommes. Elle commence environ 4000 ans avant l'ère vulgaire. Les détails qu'elle présente fournissent une ample matière à la sagacité des érudits.

On pourrait encore reléguer les premiers mille ans de cette période dans celle des demi-

dieux, car Manethon remplit ces dix siècles par les règnes de Typhon, d'Osiris, d'Isis et de leur fils Orus, qui sont les divinités les plus révérées des anciens Egyptiens.

Plutarque et Diodore parlent de cet Osiris comme d'un Dieu. C'est le soleil, ou le Nil, le principe fécondant, et d'autres fois c'est un roi, un législateur, l'inventeur du labourage et des arts les plus utiles à la vie : c'est un prince qui, après avoir régné avec éclat sur l'Egypte, périt d'une manière cruelle à la fleur de son âge. Idée d'Osiris.

Isis, regardée aussi comme la terre, la substance de l'univers, est le plus souvent la femme d'Osiris, une reine illustre qui avait appris aux hommes l'art de tisser les étoffes, d'en faire des habits, et celui de construire des maisons; enfin, elle avait vengé la mort de son mari, et avait régné glorieusement sur l'Egypte, qu'elle avait comblée de bienfaits. Isis.

L'histoire marche ainsi incertaine jusqu'à l'an 2888 avant J.-C., où commencent enfin les dynasties fixes des rois d'Egypte, connus sous le nom de Pharaons, dont le premier fut Ménès, que quelques uns croient être le même que Misraïm, fils de Cham, et petit fils de Noë. *Temps historique.* Dynasties des Pharaons, 2888 av. J.C.

Diospolites, 2084 av. J. C.

La dynastie de Ménès, qui porte le nom de Thébéène, ou Diospolite, essuya une première révolution vers l'an 2084 avant J. C. par l'irruption des Arabes, qui, venus de l'orient s'établirent dans la basse Egypte, et à Memphis, où ils fondèrent la dynastie des pasteurs, qui dura jusqu'à l'an 1825 avant J. C.

Pasteurs.

Introduction des Hébreux, par Joseph, 1948 av. J. C.

Joseph, fils de Jacob, ministre d'Apophis, l'un des Pharaons de cette dynastie, introduisit pour la première fois les Hébreux en Egypte en 1948, et fit donner à son père et à ses frères un établissement sur la frontière orientale désignée sous le nom de terre de Gessen, située entre la ville actuelle de Belbeis, et les lacs amers, qui portent aujourd'hui le nom d'El-Ouadi, ou vallée de Sebah-Byar.

Mais bientôt après la mort de Joseph, qui arriva en 1847 avant J. C., les Egyptiens, secondant les efforts de la dynastie des Diospolites, qui était toujours restée à Thèbes, firent une telle guerre aux Arabes pasteurs, qu'ils leur enlevèrent Memphis, Héliopolis, et toute l'Egypte du milieu.

Les Pasteurs chassés.

1825 av. J. C.

Tethmosis, roi de la dynastie des Diospolites, obligea Assis, dernier roi pasteur, d'abandonner l'Egypte en 1825, pour aller s'établir à Gaza dans la Palestine, et dans les montagnes du pays de Chanaan.

Alors les Hébreux perdirent tout leur crédit, et c'est à cette époque qu'ils placent le commencement de leur captivité en Egypte, malgré laquelle ils formèrent encore un parti puissant qui pendant trois siècles donna de vives inquiétudes aux Egyptiens. Captivité des Hébreux.

Enfin le roi Aménophis, las des séditions que fomentaient les partisans des Arabes pasteurs, résolut de chasser de ses Etats tout ce qui restait de cette race étrangère.

On sait que ce prince, père de Sésostris, avait fait élever auprès de son fils un grand nombre de jeunes gens de son âge, qui depuis commandèrent les armées égyptiennes sous Sésostris: il paraît que Moyse, quoiqu'Hébreux, fut du nombre de ces jeunes gens; mais, loin d'avoir été le chef des révoltés, il porta les armes contr'eux, et passa à la cour d'Egypte, les 22 années qui suivirent l'expulsion des Arabes pasteurs. Sésostris même lui confia des emplois importants, et lui donna le commandement d'une armée contre les Ethiopiens. Origine de Moyse.

Ce Sésostris, fameux dans l'histoire, commença à régner l'an 1570 avant J. C. Sésostris, 1570 av. J. C.

Plusieurs l'ont confondu avec le Sésonchis ou Sésach, qui, en 974, fit la guerre à Roboam, fils de Salomon. Sésostris était frère de Danaüs, qui fonda le royaume d'Argos en Grèce, et

par conséquent bien antérieur au siècle de Salomon : son règne, qui a duré 59 ans, est remarquable par ses expéditions lointaines. Il fit la guerre aux Assyriens, aux Mèdes et aux Scythes; il subjugua la Phénicie, la Syrie, et toutes les provinces de l'Asie mineure, avec la Tartarie et la Colchide; c'est à lui que l'on rapporte la première tentative, ou du moins la première idée de la communication du Nil avec la mer Rouge. On croit que les tableaux sculptés, que l'on voit encore sur les murs du pavillon, du temple et du palais de Médynet-Abou, sur la rive gauche du Nil, à Thèbes, sont la représentation de ses exploits guerriers.

Sortie des Hébreux de l'Egypte 1511 av. J. C.

Son fils Rhampsès, ou Phéron, enivré de la puissance dont il hérita en 1511, devint un tyran farouche qui persécuta cruellement les Hébreux restés encore en Egypte. Moyse, leur protecteur, se réunit à eux, et effectua à leur tête, en 1502, cette fameuse sortie d'Egypte, par l'isthme de Süez, où il traversa la mer Rouge, au moment de l'abaissement du flux. Cet événement fait le sujet de l'Exode dans l'Ecriture sainte.

Epoque de la guerre de Troie. 1184 av. J. C.

Il est inutile de suivre la succession de tous les rois de cette dynastie des Diospolites, mais il est bon d'observer que c'est vers sa fin, en 1184 avant J.-C., que l'on doit placer la guerre

de Troie, dont Homère nous a transmis les détails, embellis de tous les charmes de la poésie.

A cette dynastie, qui finit en 1091, succéda dans la basse Egypte celle des Tanites, qui fut chassée par celle des Bubastes, en 978. Dynastie des Tanites, 1091 av. J. C.

Le premier prince de ces Bubastes est Sésonchis ou Sésach, qui s'empara de Jérusalem, et enleva les richesses du temple, dans la guerre survenue entre Roboam et Jéroboam, ainsi qu'il est dit au troisième livre des Rois. Des Bubastes, 978 av. J. C.

La dynastie des Tanites reparut en 858, mais elle fut chassée définitivement en 771, par Bocchoris, qui commença la dynastie des Saïtes. Ce prince régna assez tranquillement pendant 44 ans, mais au bout de ce temps, l'Egypte vit commencer cette longue chaîne de malheurs sous le poids desquels elle gémit encore. Des Saïtes, 771. av. J. C.

Sabacon, roi d'Ethiopie, vint en 727, à la tête d'une armée formidable, chassa Amysis, qui régnait à Thèbes, prit Bocchoris qu'il fit brûler vif, et tyrannisa le pays pendant 40 ans avec ses deux fils Sévécus et Taracus. Cet état violent amena en 687, une anarchie affreuse, à laquelle succéda un gouvernement de douze personnes qui dura pendant 15 ans. Des Ethiopiens, 727. av. J. C. Gouvernement des Douze, 670. av. J. C.

Mais enfin la dynastie des Saïtes fut rétablie l'an 670 dans la personne de Psammitichus, Rétablissement des Saïtes, 670. av. J. C.

fils du malheureux Bocchoris, et l'un des derniers douze gouverneurs.

Psammitichus laissa la couronne à son fils Nécos en 616, et l'Egypte put encore respirer pendant un siècle; mais ce devait être le dernier de cette longue série de siècles, dont elle tirait toute sa gloire. L'époque d'une chute terrible approchait, et les Egyptiens, jadis si sages, si redoutés de leurs voisins, ne surent ou ne purent l'empêcher.

Psammenite, fils d'Amasis, le dernier roi de la dynastie des Saïtes, ne fit que paraître sur le trône.

Renversement de toutes les dynasties. Conquête des Perses. 525. av. J. C.

Depuis les conquêtes de Sésostris, les peuples de l'Asie nourrissaient une haine invétérée contre les Egyptiens; les Perses surtout étaient les plus acharnés. Cette nation humiliée par les anciens rois égyptiens, venait de recevoir une nouvelle impulsion par le génie du grand Cyrus. Cambyse, son fils, à peine monté sur le trône, porta ses armes contre l'Egypte, déjà énervée et affaiblie par les divisions et les malheurs qui avaient précédé le retour des Saïtes. La seule bataille que Cambyse livra à Psammenite, fut sanglante et décisive. Ce dernier fut entièrement défait, et se réfugia à Memphis, où il fut bientôt atteint et forcé de se rendre à discrétion.

Cambyse

Cambyse abusa de la victoire d'une manière affreuse; il réduisit Psammenite et les princesses de sa cour à l'esclavage le plus avilissant, et fit mourir son fils: ce qui mit fin, en 525, à toutes les dynasties égyptiennes; et ce royaume devint, dès ce moment, une province de la Perse. Ainsi tomba cet antique colosse pour ne plus se relever.

Depuis cette époque, vingt-quatre siècles ont appésanti sur cette malheureuse contrée les chaînes les plus honteuses. Toujours la proie des étrangers, elle voit ses farouches gouvernants ériger en principe l'exclusion de la souveraineté pour tout individu né en Egypte. Avoir été l'esclave d'un homme puissant, tel est depuis long-temps le seul titre nécessaire pour aspirer au suprême pouvoir, tandis que le fils de cet homme puissant est repoussé par la seule raison qu'il porte sur lui la tache ineffaçable d'homme né dans ce pays. Malheurs des Egyptiens.

Un tel peuple a-t-il pu tomber dans un si grand avilissement, lui qui a donné à toutes les nations les premières leçons de la sagesse humaine, lui qui s'était formé les institutions les plus durables et les plus adaptées au sol et au caractère des habitants? Ces institutions avaient bravé les efforts du temps; mais elles ne purent résister aux premières attaques d'un

étranger ambitieux et irrité. Quelle leçon pour tous les peuples !

Profanation de leur religion, de leurs temples et de leurs ministres.

La religion, surtout, avait été l'objet de la haine des Perses : aussi Cambyse employa-t-il tous les moyens pour lui porter les coups les plus terribles. Il osa, le premier, lever une main sacrilége sur les temples ; mais ses efforts furent vains ; sa fureur aveugle échoua devant des masses qu'une sagesse prévoyante avait su rendre inattaquables. Voyant qu'il ne pouvait faire disparaître ces monuments que vingt-quatre siècles d'une barbarie destructive n'ont point empêché de parvenir jusqu'à nous, il exhala sa rage contre les types et les ministres des divinités qui faisaient l'objet du culte ; il tua de sa main le bœuf Apis, et maltraita cruellement les prêtres.

Cependant il n'était pas absolument l'ennemi des arts, et il ne s'abandonna à cette barbarie en Égypte que par un sentiment de basse jalousie contre la supériorité reconnue de ce pays ; car il envoya à Babylone les artistes égyptiens, qui donnèrent à cette ville le caractère de grandeur dont elle a long-temps conservé le souvenir.

Idée de la religion des Egyptiens.

La religion des Egyptiens a eu de grands détracteurs parmi ceux qui, sans la connaître, l'ont jugée sur les apparences. M. Freret, dans

sa Réfutation de la Chronologie de Newton, a donné une explication assez satisfaisante de ces mystères : on n'a vu, dit-il, qu'une idolâtrie absurde, là où on ne devait voir que des allégories et des types d'un système qui, au fond, est le même chez tous les peuples; mais les vrais sages de l'antiquité ont su l'apprécier, et en ont été les apologistes. On a cru généralement que cette religion prenait les objets de son culte, indistinctement parmi les végétaux et les animaux; cette erreur est très-grande, et on ne doit pas douter que les prêtres n'en eussent été vivement offensés: au contraire, tout était abstraction dans ce système; car la mythologie d'Osiris, Isis, Typhon et Nephté, n'était autre chose qu'une expression poétique et mystagogique de la cosmogonie, ou génération de l'univers. Quant aux types particuliers des divinités inférieures, ils étaient imaginés dans la seule vue de rendre cette cosmogonie sensible au peuple, qui n'est presque jamais en état de s'élever aux idées sublimes du monde intelligible.

Les Egyptiens croyaient l'univers produit par la volonté d'un Etre suprême. Cet univers, selon eux, est éternel, mais comme le sont les genres des êtres vivants, c'est-à-dire, que les mondes se succèdent les uns aux autres, et que, Création de l'Univers.

par diverses révolutions, ils sont successivement détruits et reproduits.

Le règne d'Osiris, Isis et Orus, qui avait précédé immédiatement la génération des hommes, était une allégorie de la destruction de l'ancien monde et de la reproduction de celui dans lequel nous vivons.

Ce que c'est qu'Osiris et Isis. Plutarque dit que le nom d'Osiris signifiait proprement le principe actif de la production des êtres, l'âme du monde, ou même la forme substantielle de l'univers; que, sous le nom d'Isis, les Egyptiens entendaient la matière première et commune de tous les êtres particuliers, la partie passive et matérielle de l'être.

Orus. De l'union d'Osiris et d'Isis, c'est-à-dire du principe producteur avec la matière, est sorti le monde, Cosmos, c'est-à-dire, l'ordre, l'arrangement de l'univers, et des êtres particuliers qui le composent. Il était regardé comme le second Dieu, le fils unique du Dieu suprême, et on lui a donné le nom d'Orus.

Typhon. Outre ces deux principes, esprit et matière, les Egyptiens en reconnaissaient un troisième qu'ils nommaient Seth, Bebon et Smu, et que les Grecs ont appelé Typhon. C'était la destruction, la violence, la corruption, la résistance au bien et à l'ordre. Typhon, néanmoins, était frère d'Osiris et d'Isis, ce qui marquoit

l'imperfection nécessairement attachée aux êtres produits.

Typhon épousa sa sœur Nephté; et, sous ce nom, on désignait la partie la plus grossière de la matière. Nephté.

Nephté devenue amoureuse d'Osiris, le trompa en se faisant passer pour Isis, et en eut Anubis. Typhon, outragé, ôta la vie à Osiris, et mit son corps en pièces. Il tua Orus, et demeura maître de l'univers, obligeant même Isis de se soumettre à lui et de reconnaître son pouvoir. Anubis.

Cette fable explique tous les détails de la destruction du monde qui a précédé celui où nous sommes.

Les amours de Nephté et d'Osiris, c'est-à-dire l'union de la matière impure, incapable d'arrangement organique, avec le principe producteur, marquent l'irrégularité des mouvements, qui sépara les parties de l'univers, lorsque tout tomba dans le chaos. Explication de ces fables.

Le corps d'Osiris fut mis en pièces, et Typhon ôta la vie à Orus, c'est-à-dire, qu'il détruisit l'ordre et l'arrangement du monde alors existant : après quoi, Isis, ou la matière, fut contrainte de se soumettre aux lois de Typhon.

Dans cet état violent où se trouvait Isis, elle chercha les parties éparses du corps d'Osiris,

et dès qu'elle en eut réuni quelques-unes, elle tenta de les ranimer; mais celles qui étaient le principe des productions et des générations avaient été jetées dans le Nil, et dévorées par les poissons.

La privation de ces parties, fut cause qu'Isis ne devint mère que d'un être monstrueux, et à demi-mort, qu'on nomma Harpocrate, image des productions informes de la nature, dans l'état du chaos.

Cependant Osiris revint des enfers, et rappelant Orus à la vie, il lui donna des armes pour combattre et pour vaincre Typhon; c'est-à-dire que la force, ou l'intelligence, ayant repris ses droits, rendit à l'univers sa beauté et son harmonie.

Orus surmonta Typhon, mais ne put le détruire, et Isis lui ayant donné le moyen de se sauver, il demeura caché dans l'univers, dont il ne cesse de troubler l'ordre par des maux de tout genre.

Orus, irrité contre Isis de son intelligence avec Typhon, lui ôta le diadème dont Osiris l'avait ornée. Anubis, fils d'Osiris et de Nephté, qu'Isis avait adopté, lui en donna un formé d'une tête de bœuf. Cela voulait dire que la terre, depuis qu'elle avait été soumise à Typhon, avait perdu de son ancienne fertilité,

et ne produisait plus que par le secours du travail et de l'industrie, les fruits qu'elle donnait auparavant sans culture. La tête de bœuf est évidemment un emblème du labourage.

Les parties du corps d'Osiris, jetées dans le Nil, avaitent communiqué à ce fleuve quelque chose de sa vertu, et c'est delà que venait la prodigieuse fertilité des terres, sur lesquelles ses eaux se répandaient; c'était un reste de la fécondité de l'ancien monde.

Telle était, en général, la théologie sublime; et la cosmogonie des Egyptiens, enveloppée sous les allégories dont les prêtres couvraient jusqu'aux choses les plus communes. Ils supposaient que la suprême intelligence n'avait pas réduit son action à la production ou formation primordiale de l'univers, mais que toutes les productions et formations particulières étaient une continuation et une répétition de cette action primordiale. C'est pour cela qu'ils représentaient la production de l'univers, non comme une création, idée sur laquelle l'imagination ne peut avoir de prise, mais comme une génération, ce qui fournissait le moyen d'envelopper la cosmogonie, des fictions poétiques dont les Orientaux aiment à revêtir les objets les plus simples.

Les prêtres, qui ne formaient point une classe Divinités secondaires.

distinguée des philosophes, personnifièrent l'intelligence suprême, et, pour se mettre à la portée des peuples, ils la partagèrent en diverses intelligences, qu'ils regardaient souvent comme existant et agissant indépendamment les unes des autres. On conçoit aisément par là, combien le développement de ce système dut enfanter d'allégories et de fictions.

Perfectionnement des sciences et des arts.

Après la théologie, les Egyptiens avaient élevé les sciences et les arts à un tel degré de perfection, qu'il devient absolument impossible de tracer à leur gradation, une marche qui puisse en faire soupçonner l'origine. Pour se former une idée de ce haut point de perfection, il faut parcourir et contempler avec vénération, les temples et les palais encore existants dans la haute Egypte. Sans entrer dans la considération de la grandeur et de la beauté de ces monuments, on reconnaîtra aisément par les sculptures dont ils sont couverts, et surtout par les tableaux astronomiques dont ils sont enrichis, l'état de la science à des époques bien antérieures à leur construction.

Bibliothèque d'Osymandias.

Un de ces palais, connu sous le nom de Memnonium, renfermait une bibliothèque composée de différents ouvrages publiés par les savants. Elle avait été formée par le roi Osymandias, antérieur d'un grand nombre de

siècles à Sésostris, contemporain de Moyse. Ce même Osymandias avait fait entourer son tombeau d'un cercle d'or, divisé en 365 parties égales, en mémoire du perfectionnement de l'année vulgaire ou année vague, qui n'était auparavant formée que de 360 jours, auxquels on ajouta cinq jours à cette époque. Chacune des 365 divisions de ce cercle répondait à un des jours de l'année, et on y avait marqué les principales étoiles qui se levaient ou se couchaient ce jour là. Un tel calendrier ne pouvait certainement être que l'ouvrage d'un siècle savant et éclairé, et il doit supposer une suite d'observations assez longues pour en assurer la justesse.

Année vague.

Cette année, dont je viens de parler, qui servait à régler les fêtes et les sacrifices de la religion, est parvenue jusqu'à nous sous le nom d'époque de Nabonassar; elle était appelée vague, parce que son commencement n'était jamais fixe. En effet, l'année solaire étant de 365 jours et 6 heures, il s'ensuit que, tous les quatre ans à peu près, le commencement de l'année vague, qui n'était que de 365 jours, devait rétrograder d'un jour, et par conséquent correspondre à tous ceux de l'année solaire dans un espace de 1460 ans, qui formaient le grand cycle divin. Cet inconvénient

était grave ; mais toute intercalation était expressément défendue, parce que, en parcourant ainsi les saisons, les fêtes sanctifiaient successivement tous les jours de l'année solaire vraie. Pour remédier à cet inconvénient, on avait établi une année civile pour la culture des terres, pour les fermages et le paiement des impôts qui se prenaient sur les produits de la terre.

Année civile. Le commencement de cette année civile était fixe et marqué, selon Ptolémée, au solstice d'été. Cette époque était remarquable pour l'Egypte, parce que c'est alors que commencent la crue et l'inondation du Nil, seule cause de la fertilité de ce pays, où il ne pleut jamais.

Zodiaques. C'est d'après cette hypothèse du commencement de l'année au solstice d'été, que l'on a pu assigner aujourd'hui l'époque de l'érection des divers monuments qui présentent des zodiaques dans leurs décorations ; c'est même en suivant cette idée que l'on est remonté jusqu'à l'institution du zodiaque primitif. Il est certain que cette attribution de l'invention du zodiaque aux Egyptiens n'est pas due absolument au desir de relever et d'illustrer cette nation. D'abord, on en trouve sur plusieurs de leurs monuments les plus anciens, et en se-

cond lieu il n'est pas de pays sur la terre où la disposition des signes donne une explication aussi simple et aussi naturelle des phénomènes réguliers et annuels que l'Egypte présente. Je renvoie à la description des monuments, les détails relatifs à l'application de ce zodiaque primitif, au climat, au sol et aux travaux agricoles des Egyptiens. Il me suffit ici de faire remarquer que l'usage qu'ils faisaient de ce zodiaque montre à quel point de perfection ils avaient élevé les sciences exactes à des époques bien antérieures aux temps historiques.

Beaux-arts.

Les beaux arts, chez ce peuple, ont toujours été resserrés et contenus dans les bornes du culte, dont il est à présumer que les prêtres, qui gouvernaient jusqu'au régime de la vie privée des rois, ne leur ont pas permis de s'écarter ni de prendre le plus léger essor.

Agriculture.

L'agriculture était le but essentiel vers lequel ils portaient toute leur attention dans l'application des sciences : aussi leurs monuments attestent qu'il n'est aucun art qu'ils aient autant honoré. Les peintures des grottes d'Eleythia dont je parlerai dans la description des monuments, nous donnent une idée complète des détails de la vie agricole.

Navigation et commerce.

On n'a point de donnée aussi positive sur

la navigation et le commerce extérieur; mais tout porte à croire que ces deux branches de l'économie politique brillaient d'un grand éclat. L'idée de la réunion de la mer Rouge à la Méditerranée que l'on attribue à Sésostris, doit faire penser que l'état prospère du commerce en avait fait sentir la nécessité; et d'ailleurs l'établissement des différents ports sur le golfe Arabique, donne la mesure des relations que l'Egypte entretenait avec les peuples de l'Asie. Ces relations même paraissent avoir été trop fréquentes; car, si les Egyptiens, que l'on pourrait, sous ce point de vue, accuser d'avoir manqué de sagesse, étaient restés, comme les Chinois, sans communication avec les peuples étrangers, quelques-uns de leurs rois n'auraient pas été atteints de la maladie des conquêtes, qui a attiré sur eux les maux dont ils ont été les victimes.

Les détails que je viens de donner sont importants à connaître pour cette époque qui a été le terme de l'existence de la nation. Dès ce moment, son caractère moral n'est plus le même: tout a porté chez elle l'empreinte d'un changement subit; et, quoique les usages de la vie civile y soient restés, et aient été même adoptés par les vainqueurs, les sciences, les

arts et la religion commencèrent alors l'ère de leur dégradation.

Cambyse, enivré de ses succès en Egypte, crut qu'il ne pouvait exister dans la nature d'obstacle à ses triomphes. Dans la fièvre de son ambition, il conçut le projet de soumettre les Ammoniens et les Ethiopiens, et il envoya contre eux une armée de 50,000 hommes; mais ce farouche conquérant n'avait pas su calculer ni prévoir, un des événements les plus ordinaires dans les déserts qui séparent la Lybie de l'Egypte. Sa malheureuse armée se trouva bientôt enveloppée dans les immenses trombes de sable, que soulève le vent brûlant du Sud, et elle périt tout entière. Cambyse reprit le chemin de la Perse, et mourut d'une chute de cheval à Ecbatane. L'occasion était favorable pour les Egyptieus: ils pouvaient secouer le joug en profitant de la révolution qui substitua la famille d'Histaspes à celle de Cyrus; mais le sort de ce malheureux pays était fixé, et les rois de Perse y régnèrent paisiblement depuis l'an 525 avant J. C. jusqu'à la seconde année de Darius Nothus, l'an 423.

Projets de Cambyse échoués.

A cette époque diverses tentatives furent faites par quelques princes égyptiens, mais leurs efforts furent vains; cependant cette

Soulèvement des Egyptiens, 423. av. J. C.

année 423, Amyrthée, l'un de ces princes parvint à s'établir à Saïs; six ans après, on vit Népherites créer une autre dynastie à Mendes. Sous le règne d'Artaxerxès-Mnemon, Nectanebus s'empara de la ville de Sebennite dans le Delta : il y fonda, en 386, la dynastie des Sebennites, mais l'Egypte n'en restait pas moins province de l'empire des Perses, dont elle faisait encore partie, lorsque cet empire fut détruit par Alexandre, l'an 330, dans la personne de Darius Codoman.

Dynastie des Sébennites, 386. av. J. C.

Alexandre ne fut pas un conquérant ordinaire. Jaloux de vivre dans la postérité avec un plus beau nom que celui de destructeur des hommes, il visita l'Egypte avec une affection toute particulière; et, à l'aspect d'une région située entre deux mers, dont l'une est la porte de l'Orient, et l'autre est la porte de l'Occident, il forma le projet d'y placer le siége de son empire. Ce prince comprit que s'il y avait un moyen de cimenter l'union des conquêtes qu'il avait faites, et de celles qu'il se proposait de faire, c'était dans un pays que la nature semble avoir attaché, pour ainsi dire, à la jonction de l'Asie et de l'Afrique pour les lier avec l'Europe.

Conquête d'Alexandre, 330. av. J. C.

En conséquence il fonda, sur le bord de la Méditerranée, la belle ville qui porta son

Fondation d'Alexandrie.

nom, et dont la splendeur lui fit donner bientôt le titre de capitale du royaume. Alexandrie vit arriver dans ses deux magnifiques ports les richesses de toutes les parties du monde dont elle devint le centre commercial.

Thèbes et Memphis furent abandonnées pour la nouvelle ville grecque, qui s'enrichit de leurs dépouilles, et l'Egypte, quoique dévastée par la rapacité et la fureur aveugle de ses vainqueurs, privée depuis deux siècles de ses princes naturels, vit encore luire quelques beaux jours, grâces aux idées libérales du vainqueur de l'Asie. Cependant la mort prématurée de ce prince dut faire craindre aux Egyptiens un nouveau joug et de nouvelles dévastations. Heureusement, dans le partage qui fut fait des conquêtes d'Alexandre, l'Egypte échut au plus sage, au plus généreux de ses lieutenants, Ptolémée, fils de Lagus, qui y fonda, l'an 323 avant J. C., la dynastie des Lagides.

Dynastie des Lagides, 323. av. J. C.

Il était, dit-on, fils naturel de Philippe, roi de Macédoine, qui maria sa maîtresse Arsinoé à Lagus, homme de basse extraction.

Ptolémée, Soter.

Ptolémée eut une grande part aux conquêtes d'Alexandre, et fut l'un de ses favoris les plus chers; il reçut le nom de Soter ou Sauveur, pour avoir, selon les uns, sauvé les Rhodiens de la fureur de Démétrius et d'An-

tigonus, et, selon les autres, pour avoir sauvé la vie à Alexandre dans l'Inde.

Ses premiers soins furent de se faire aimer des Egyptiens par ses manières douces et affables, d'attirer à lui, à force de libéralités, les chefs et les soldats d'Alexandre les plus connus, et de faire alliance avec les princes ou gouverneurs voisins; ces dispositions lui furent d'une grande utilité, car il eut, dès l'origine, à se maintenir contre Perdiccas, qui prétendait lui disputer l'Egypte; mais la mort le délivra de cet ennemi dangereux. Alors, pour couvrir son royaume du côté de la Syrie, il soumit cette province, et prit Jérusalem, d'où il amena plus de cent mille captifs. Enfin un traité définitif, conclu entre Cassandre, Lysimaque, Antigonus et Ptolémée, stipula que ce dernier resterait libre et tranquille possesseur de l'Egypte, et des villes frontières de l'Arabie et de la Lybie, et il put, dès lors, s'abandonner au plaisir si doux pour un prince de chercher à rendre ses peuples heureux, en suivant, en partie, les grandes vues de l'illustre capitaine dont il avait été l'élève et le confident.

Sous le règne de ce nouveau souverain et de ses premiers successeurs, le commerce prit des accroissements immenses. Alexandrie ser-

vait

vait au débouché des marchandises qui venaient de l'Inde, et on fonda sur la mer Rouge des ports pour les recevoir; la communication de ces ports avec le Nil était difficile, car il n'est pas probable, ainsi que plusieurs l'ont avancé, que Ptolémée soit parvenu à construire un canal de communication, et qu'on ait été forcé de l'abandonner presqu'aussitôt: mais le gouvernement y suppléa autant qu'il était possible, en faisant construire dans les déserts arides et sans eau qu'il fallait traverser, des stations avec des citernes, où les voyageurs et les caravanes se reposaient.

Les Egyptiens portaient aux Indes ce qu'on y a toujours porté depuis: des étoffes de laine, du fer, du plomb, du cuivre, quelques petits ouvrages de verrerie et de l'argent. En échange, ils recevaient de l'ivoire, de l'ébène, de l'écaille, des toiles blanches et peintes, des soieries, des perles, des pierres précieuses, de la cannelle, des aromates, et surtout de l'encens, parfum très-recherché, qui servait au culte des dieux et aux délices des rois.

Ptolémée, voyant approcher la fin de sa carrière, associa à l'empire, et fit couronner un fils qu'il avait eu d'un second mariage, au préjudice de ceux qu'il avait eus du premier, et partagea avec lui le gouvernement jusqu'à

sa mort, qui arriva deux ans après, l'an 283 avant J. C.

Ptolémée Philadelphe, 283. av. J. C.

Ce fils, qui, ainsi que tous ses successeurs, porta le nom de Ptolémée, fut surnommé Philadelphe, qui signifie aimant ses frères: ce surnom lui fut donné, si l'on en croit quelques uns, pour marquer l'amitié qu'il voulait entretenir avec eux; mais d'autres prétendent que ce surnom était une ironie, parce qu'il s'était défait, sous divers prétextes, de ses frères du premier lit.

Quels que soient les reproches que l'on puisse lui faire à cet égard, sa mémoire est restée chérie et en honneur dans la postérité. Il s'attacha d'abord à marcher sur les traces de son père, dans la route qu'il avait suivie pour rendre les Egyptiens heureux. Son goût pour les sciences et les arts, et ses heureux efforts pour faire fleurir le commerce dans ses Etats, sont une preuve des soins que son père, quoique entraîné dans des guerres continuelles, avait apportés à son éducation.

Bibliothèque d'Alexandrie.

Pendant que l'ambition des successeurs d'Alexandre portait le fer et la flamme dans toute l'Asie, Philadelphe, tranquille au milieu de ses peuples dont il était chéri, ne s'occupa qu'à former cette fameuse bibliothèque d'Alexandrie dont la plus grande partie fut con-

sumée dans la guerre que César eut à soutenir dans cette ville.

Démétrius de Phalère, auquel Ptolemée avait confié le soin de cette bibliothèque, lui conseilla de l'enrichir des livres de Moyse qui contenaient l'histoire des juifs, et le roi conçut aussitôt le projet de faire traduire ces livres de l'hébreu en grec.

A cet effet, il écrivit au grand-prêtre Eléazar, qui lui envoya les six Juifs les plus instruits, et les plus recommandables de chacune des douze tribus.

La traduction qu'ils firent, l'an 271 avant J. C. à Alexandrie, dans le monument connu de nos jours sous le nom de Mosquée des mille colonnes, est l'ouvrage qu'on appelle la version des Septante. Version des Septante, 271. av. J. C.

L'Egypte, depuis Alexandre, se trouvait en contact et pour la première fois, en liaison d'intérêts avec les peuples de l'occident, sous la domination desquels elle devait bientôt passer. Déjà la puissance des Romains avait pris un grand accroissement; mais elle était encore renfermée dans l'Italie. Cependant, le bruit de leurs exploits, engagea Philadelphe à leur envoyer des ambassadeurs, et bientôt ils conclurent avec lui un traité d'alliance et d'amitié.

Les Gaulois, autre nation qui jusqu'alors

avaient porté la terreur chez les peuples les plus éloignés et chez les Romains eux-mêmes, avaient pénétré dans la Grèce, dans l'Asie, et jusques dans l'Egypte. Alexandre, et Ptolémée en avaient à leur solde. Quatre mille de ces guerriers, s'étant révoltés pendant l'absence du roi, s'étaient établis au cœur de l'Egypte et prétendaient s'en emparer. Ptolémée les força de se renfermer dans une île du Nil, où ils s'entr'égorgèrent tous, pour ne pas tomber en son pouvoir.

Antiochus Théos, roi de Syrie, jaloux de la gloire de l'Egypte, l'attaqua avec toutes les forces de Babylone et de l'orient; mais la révolte d'une partie de ses peuples et son mariage avec Bérénice, fille de Ptolémée, rétablirent la paix entre les deux nations. Ptolémée n'en jouit pas long-temps : la mort d'Arsinoë, sa femme et sa sœur, qu'il aimait tendrement, causa la sienne. Il mourut l'an 246 avant J. C. et eut pour successeur son fils Ptolémée III, qui fut surnommé Evergétes, ou Bienfaiteur, par le seul motif que dans une excursion qu'il fit en Perse, il en rapporta un grand nombre de simulacres des dieux adorés par les Egyptiens, faisant partie de ceux que Cambyse leur avait enlevés. Le peuple ne se laissait plus guider par son antique sagesse, et on en voit la preu-

Ptolémée Evergètes, 246. av. J. C.

ve dans cette facilité à donner si légèrement le titre de bienfaiteur à Ptolémée, car ce prince était loin de ressembler à son père. S'occupant peu du soin de ses peuples, il consuma sa vie en expéditions guerrières: sous prétexte de venger la mort de sa sœur Bérénice mariée à Antiochus Théos, il sortit de l'Egypte à la tête d'une puissante armée, se saisit de la Cilicie, de quelques provinces au-delà de l'Euphrate, et ravagea presque toute l'Asie; mais rappelé en Egypte pour appaiser quelques révoltes qui s'y étaient manifestées, il y mourut empoisonné, dit-on, par son fils l'an 221. avant J. C.

Ptolémée Philopator, 221. av. J. C.

Ce fils, nommé Ptolémée IV, reçut le surnom de Philopator, qui veut dire aimant son père. Ces surnoms donnés par les Alexandrins à leurs rois semblent dénoter le caractère de malignité de ce peuple, signalé dans l'histoire comme turbulent, difficile à gouverner, et toujours prêt à faire sentir aux princes, les effets de la puissance d'une grande population qui sent fortement les atteintes portées aux principes de la justice. Ce surnom de Philopator serait ici une ironie bien amère, si, comme tout paraît le faire croire, ce prince était coupable de la mort de son père. A la vérité, aucun témoignage positif ne l'atteste;

mais on sait qu'à cet égard, des soupçons, transmis par des historiens, sont de bien grandes présomptions; et ce qui change ces soupçons presqu'en certitude, c'est la conduite de ce prince envers les autres membres de sa famille. A peine monté sur le trône, il chercha à se défaire de tous ceux dont il craignait les reproches, dans la vie licencieuse qu'il se proposait de mener; à cet effet il fit mourir sa mère Agathoclie, son frère Mégas, ainsi qu'Eurydice, qui était sa sœur et sa femme, et à laquelle il substitua pour épouse Agathoclée, courtisanne célèbre par sa beauté. Ces crimes lui firent donner le surnom plus juste de Tryphon, qui signifie le cruel. Antiochus III, roi de Syrie, crut l'occasion favorable pour l'attaquer : il lui déclara la guerre l'an 217, avant J. C., mais il fut battu; ce qui laissa à Tryphon la facilité de s'abandonner pendant dix-sept ans qu'il resta sur le trône, au luxe et à la volupté. Il renouvela avec les Romains le traité d'alliance fait sous les règnes précédents. L'intempérance et les débauches le firent périr dans la force de l'âge, l'an 204 avant J. C., laissant le royaume à son fils Ptolémée V, qui fut surnommé Epiphanes, c'est-à-dire, l'illustre.

Ptolémée Epiphanes, 204. av. J. C.

Ptolémée n'était encore âgé que de cinq ans lorsque son père Philopator mourut. Ce

qui amena de grands troubles dans l'Etat.

Agathoclée, qui avait tenu les rênes du gouvernement sous Philopator, crut ne pas devoir les céder à un enfant. Aidée de son frère Agathoclès et de sa mère Œnante, elle tint quelque temps la mort du roi secrète, pilla ses trésors, et voulut faire mourir le jeune prince; mais les Egyptiens, ayant bientôt reconnu ses desseins, délivrèrent leur roi qu'ils placèrent sous la protection des Romains, et mirent en pièces Agathoclée avec sa mère et son frère.]

Antiochus III avait voulu profiter encore de cette nouvelle occasion, pour reprendre les terres que les rois d'Egypte avaient prises sur ceux de Syrie : ne pouvant néanmoins compter sur ses forces pour exécuter son projet, il donna sa fille Cléopâtre en mariage à Epiphanes, dans l'espoir qu'elle servirait ses desseins; mais Cléopâtre ne trahit point son époux, et lui sacrifia les intérêts de son père.

L'attachement de son épouse n'empêcha pas Epiphanes de s'abandonner aux déréglements les plus infâmes, et à toutes sortes d'excès. Aristomène, son ancien tuteur et son ministre, homme aussi vertueux qu'éclairé, fut empoissonné par ses ordres. Son humeur dure et féroce souleva plusieurs villes d'Egypte, qu'il vint bien à bout de réduire par

lui-même, ou par son général Polycrate; mais il ne put prévenir une conspiration des principaux seigneurs de sa cour, qui le firent mourir par le poison, l'an 180 avant J. C., laissant deux fils de Cléopâtre, l'un surnommé Philométor, et l'autre Physcon.

Ptolémée Philométor et Physcon, 180. av. J.C.

Philométor l'aîné, n'ayant encore que sept ans, succéda à son père malgré les efforts de sa mère Cléopâtre, qui, ayant été reconnue régente, lui avait préféré son jeune frère Physcon. Cette prédilection injuste de Cléopâtre ne dut pas donner, à Ptolémée VI, de bien tendres sentiments pour sa mère : aussi, dit-on, que c'est par dérision qu'on lui avait donné le surnom de Philométor, qui signifie aimant sa mère, car on assure au contraire qu'il la haïssait fort.

A peine Ptolémée fut-il déclaré majeur, qu'il fit la guerre à Antiochus Epiphanes, roi de Syrie, pour recouvrer la Palestine et la Cœlésyrie que celui-ci avait usurpée. Ptolémée perdit deux batailles, dans la seconde desquelles il fut fait prisonnier, et le roi de Syrie, après s'être emparé de Peluse, pénétra jusques dans le sein de l'Egypte.

Les Alexandrins déférèrent alors la couronne au jeune Physcon; mais Antiochus, espérant allumer la guerre entre les deux

frères, rendit la liberté à Philométor avec tout le pays qu'il avait conquis, se réservant néanmoins Peluse pour pouvoir rentrer en Egypte, lorsqu'il le jugerait convenable.

Les deux frères réunis trompèrent d'abord ses espérances, en régnant ensemble d'un commun accord. Les Romains même obligèrent Antiochus, qui marchait contre les deux rois Egyptiens, de retourner dans ses Etats.

Philométor, chassé et rétabli.

Malheureusement cet accord ne fut pas de longue durée; la division se mit entre les deux frères, et ils en vinrent aux mains. Physcon chassa Philométor, qui alla à Rome implorer la clémence du sénat. Les Romains, fiers de pouvoir ainsi disposer d'un grand royaume, que dans le fond ils convoitaient, ordonnèrent que l'Egypte et l'île de Chypre appartiendraient à Philométor, et que Physcon aurait la Lybie et la Cyrénaïque. Celui-ci, mécontent de ce partage partit aussitôt pour Rome, et demanda l'île de Chypre au sénat qui la lui accorda; ainsi finit cette guerre domestique.

Physcon chassé.

Philométor avait donné sa fille Cléopâtre en mariage à Alexandre Balas, usurpateur du trône de Syrie sur Démétrius Soter; mais il la lui retira bientôt après, pour la donner à Démétrius Nicator, fils de Soter, avec lequel il chassa Balas de la Syrie. Nicator avait en-

suite abandonné Cléopâtre pour épouser Rodogune, fille du roi des Parthes.

Cléopâtre, dans la vue de rester maîtresse du royaume de Syrie, avait préparé du poison pour son fils Antiochus VIII, qu'elle avait substitué à son autre fils Séleucus; mais Antiochus, s'étant douté du projet de sa mère, la força elle-même d'avaler ce poison.

Philométor avait, comme l'on voit, employé, pour usurper la Syrie, les mêmes moyens qu'Antiochus III avait employés pour usuper l'Egypte sous Philopator; mais il ne fut pas plus heureux que lui, car il mourut trois jours après avoir reçu la nouvelle de la mort d'Alexandre, l'an 145 avant J. C.

Physcon rétabli, 145. av. J. C.

Philométor avait un fils en bas âge; mais son frère Ptolémée VII, à qui nous avons déjà dit qu'on avait donné le surnom de Physcon, c'est-à-dire le Ventru et le Débauché, reprit la couronne, et se donna lui-même le surnom d'Evergètes, c'est-à-dire le Bienfaisant: mais les Alexandrins, qui n'avaient pas voulu adopter cette dénomination, l'appelèrent par antithèse Cacourgètes, qui signifie le Malfaisant; car il était déja connu et renommé par ses débauches et ses cruautés. Une des conditions de son usurpation était qu'il épouserait Cléopâtre sa sœur, veuve de son frère Philo-

métor, et que le fils du dernier roi serait reconnu héritier du trône après Physcon. Les noces furent célébrées, et le même jour, le roi eut la cruauté de faire tuer le jeune prince dans les bras de sa mère.

Etant ainsi devenu odieux et insupportable au peuple d'Alexandrie, qui se révolta contre lui, il fut obligé de s'enfuir en Chypre, et le royaume fut déféré à sa femme; mais, étant revenu quelque temps après, il répudia Cléopâtre, et fit servir sur sa table les membres ensanglantés d'un fils qu'il avait eu d'elle, après quoi il épousa la jeune Cléopâtre, sa nièce, fille de Philométor. Le règne de Physcon fut de vingt-neuf ans, et il mourut l'an 117 avant J. C. On dit qu'il avait composé une histoire d'Egypte, mais nous n'en avons aucun fragment. Outre deux fils qu'il avait eus de Cléopâtre la jeune, il laissa un fils naturel nommé Ptolémée Apion, à qui il avait donné la Cyrénaïque; celui-ci, étant mort sans enfans, laissa par testament son royaume aux Romains qui en firent une province de leur Empire.

Cléopâtre, seconde femme de Physcon, Ptolémée Lathurus, 117. av. J. C.
portait toute son affection sur le plus jeune de ses deux fils, Ptolémée Alexandre, et elle voulut le faire couronner; mais le peuple, loin de sanctionner cette injustice, la contraignit

d'élever sur le trône l'aîné, qui était Ptolémée Lathurus, ainsi nommé, à cause d'une verrue qu'il avait au visage. Elle feignit d'abord de céder, mais voulant absolument exécuter ses projets, elle appela à son secours Alexandre Jannée, roi des Juifs, qui fut défait par Lathurus, à Azoph, près du Jourdain. Néanmoins, Cléopâtre fit si bien par ses intrigues, que Lathurus fut obligé de se réfugier en Chypre, et de laisser le trône à son frère Alexandre. Ce dernier n'en fut pas plus heureux, car il se trouva en butte à tous les caprices, à toutes les méchancetés de Cléopâtre, et il se vit forcé de prendre la fuite, préférant une vie privée, aux inquiétudes d'un tel gouvernement. Cléopâtre le rappela néanmoins; Alexandre, qui n'osait plus se fier à elle, craignit qu'elle n'eût de mauvais desseins contre lui; il résolut, en conséquence, de la prévenir, et il la fit assassiner. Les Alexandrins, indignés de cet attentat, le chassèrent l'an 91 avant J. C., et il fut mis à mort par un pilote quelque temps après.

Lathurus fut rappelé, et régna encore huit ans jusqu'à l'an 81 avant J. C. Il eut dans cette dernière période de son règne, une révolte considérable à réprimer dans la haute Egypte; les rebelles, après avoir perdu une grande ba-

taille, se renfermèrent dans Thèbes, que le roi ne prit qu'après un siége de trois ans. Cette ancienne capitale, encore une des plus riches villes de l'Egypte, fut entièrement ruinée.

Lathurus n'avait qu'une fille légitime, dont le nom propre était Bérénice, mais qui, suivant l'usage établi dans cette maison, prit celui de Cléopâtre. Elle succéda à son père, sans la moindre opposition; mais, au bout de six mois, ont vit paraître à Alexandrie un fils de Ptolémée; Alexandre Ier qui, ayant été élevé à la cour de Mithridate, roi de Pont, alla implorer la protection de Sylla, alors dictateur à Rome. Celui-ci l'envoya prendre possession de la couronne d'Egypte, en qualité de plus proche héritier mâle du dernier roi et sous le nom de Ptolémée X, surnommé Alexandre II. Ptolémée Alexandre. 81. av. J. C.
Les Egyptiens ne voulaient pas le recevoir; mais, pour ne pas déplaire à Sylla, ils consentirent qu'Alexandre épousât Cléopâtre et qu'ils regnassent ensemble. Alexandre l'épousa en effet, mais il la fit mourir au bout de quelques jours. Les Alexandrins, indignés, dissimulèrent tant que Sylla vécut, et aussitôt que ce Romain fut mort, ils chassèrent Alexandre, qui se retira, l'an 65 avant J. C., à Tyr, où il mourut peu de temps après, laissant par son testament le royaume d'Egypte au peuple

romain; mais le sénat ne jugea pas encore l'occasion favorable pour en prendre possession.

Ptolémée Aulètes, 65. av. J. C.

Lathurus, outre sa fille Bérénice, avait laissé un fils naturel, qui, à la mort d'Alexandre, fut appelé au trône d'Egypte, sous le nom de Ptolémée XI, avec le surnom d'Aulètes qui signifie joueur de flûte.

Un autre fils naturel de Lathurus avait été investi du royaume de Chypre, qui jusques-là avait toujours été une annexe de l'Egypte; mais le sénat fit valoir sur ce royaume les droits que lui donnait le testament d'Alexandre, et il envoya Caton en prendre possession.

Quant à l'Egypte, ils en reconnurent roi Ptolémée Aulètes, qui même eut l'adresse de se faire déclarer l'ami et l'allié du peuple romain, en faisant présent de six mille talents à César et à Pompée, ses protecteurs dans cette affaire.

Bérénice.

Pour prélever cette somme, il se vit obligé d'accabler d'impôts ses sujets, qui en prirent occasion de se révolter. Aulètes fut détrôné, et sa fille aînée Bérénice fut mise en sa place. Il se retira à Rome, où il gagna, à force d'argent, les suffrages des premiers de la République; mais ses affaires y traînèrent en longueur, et Bérénice, qui avait épousé Archélaüs, grand-

Aulètes chassé.

prêtre de Vénus, et souverain de Comane, ville du royaume de Pont, s'affermissant dans son usurpation, Aulètes tourna ses vues du côté de Gabinius, proconsul en Syrie, et lui promit dix mille talents, s'il le remettait en possession de ses Etats.

Aulètes rétabli.

Le général romain s'avança vers l'Egypte; et, après avoir défait les Egyptiens dans un combat où Archélaüs fut tué, il rétablit Ptolémée Aulètes sur le trône : ce prince fit aussitôt mourir sa fille Bérénice, et régna jusqu'à l'an 51 avant J. C., sans discontinuer ses vexations, ses injustices et ses cruautés.

Ptolémée en mourant avait laissé deux fils et deux filles, et avait stipulé par son testament qu'après lui, l'aîné de ses deux fils régnerait conjointement avec l'aînée de ses filles, et comme il s'était fait l'allié de la République, et le protégé de César et de Pompée, il avait conjuré le peuple romain de ne rien changer à son testament, et de reporter sa protection sur ses enfants.

Ptolémée XII, surnommé Dyonisius, 51. av. J. C.

Malgré ces dispositions, l'aîné de ses fils, Ptolémée XII, surnommé Dyonisius ou Bacchus, aidé de ses parents et amis, chassa du gouvernement sa sœur, la fameuse Cléopâtre, et le frère et la sœur allumèrent au cœur de l'Egypte une guerre civile qui devint terrible.

Mort de Pompée.

Dans ces entrefaites se décidait, entre Pompée et César, la lutte qui devait rendre celui-ci maître absolu de la République.

Pompée, battu à Pharsale, crut qu'en considération de l'amitié, et du droit d'hospitalité qui avait existé entre Aulètes et lui, il pouvait compter que le roi d'Egypte lui donnerait retraite dans Alexandrie : en conséquence, il fit voile vers Péluse, où il trouva le jeune Ptolémée, qui, d'abord, reçut favorablement les députés de Pompée, et engagea ce général à venir le trouver ; mais en même temps, il chargea Achillas, l'un de ses généraux, de se rendre auprès de Pompée, et de se défaire de lui, aussitôt qu'il en verrait l'occasion favorable. Le malheureux Romain, sans défiance après de telles démonstrations d'amitié, entra dans une chaloupe, et il y fut tué par Achillas avant d'avoir rejoint la terre.

Guerre de César à Alexandrie.

César, informé que Pompée avait paru vers l'île de Chypre, et conjecturant qu'il prenait le chemin de l'Egypte, se rendit à Alexandrie avec huit cents chevaux et deux légions.

Les Alexandrins se formalisèrent de ce que César, sans égard à la majesté du roi d'Egypte, faisait porter les faisceaux consulaires devant lui ; ils se soulevèrent, et plusieurs de ses soldats furent tués en divers quartiers de la ville.

César,

César, retenu forcément à Alexandrie par les vents Etésiens, fut obligé de se mettre en mesure de se faire respecter. A cet effet, il fit venir d'autres légions d'Asie, et lorsqu'il fut en force, il prétendit que, d'après le testament de Ptolémée Aulètes, c'était au peuple romain, et par conséquent à lui, en sa qualité de consul, à régler le différent survenu entre les souverains d'Egypte.

Il fit donc savoir à Ptolémée et à sa sœur Cléopâtre, que son intention était qu'ils licenciassent leurs armées, et qu'ils vinssent traiter de leur querelle devant lui, au lieu de la décider par les armes.

Photin, régent du royaume pendant la minorité du roi, indigné de voir César s'ériger en maître, et croyant être assez fort pour soutenir ouvertement le parti de Ptolémée, donna secrètement l'ordre à l'armée qui était à Péluse, de se rendre sur-le-champ à Alexandrie.

César espérait et souhaitait ardemment voir terminer cette affaire à l'amiable, lorsqu'on vint lui annoncer l'arrivée de l'armée du roi : n'ayant pas assez de forces pour s'opposer aux Egyptiens, il prit le parti de fortifier le poste qu'il occupait dans la ville; et, comme les intentions des partisans du roi n'étaient plus douteuses; et qu'Achillas, chef de l'armée

ennemie, avait fait massacrer les députés que César lui avait envoyés, celui-ci se rendit maître de la personne du roi; dès lors commença cette guerre d'Alexandrie dont Hirtius a donné les détails à la suite des Commentaires de César; on sait qu'un des évènements les plus funestes de cette guerre, fut l'incendie d'une partie de la bibliothèque formée et enrichie à grands frais par tous les Ptolémées.

Quant à Cléopâtre, elle avait dès l'origine cherché à se rendre César favorable, et elle s'était dévouée à lui. César ne fut pas insensible au pouvoir de ses charmes, et en étant devenu amoureux, il en eut un fils dont Cléopâtre s'enorgueillit tellement qu'elle l'appela Césarion. Ainsi César n'était plus un juge impartial dans cette affaire, et dès lors il consacra tous ses efforts au succès de la cause de Cléopâtre.

La guerre devenoit sanglante et opiniâtre; elle était soutenue et animée par la sœur cadette de Cléopâtre, nommée Arsinoë, espérant profiter des troubles pour monter sur le trône, elle s'était liée d'intérêt avec Ganimède, qui exerça long-temps un pouvoir tyrannique sous le nom d'Arsinoë.

Enfin on ne savait de quel côté la fortune ferait pencher la balance, lorsqu'un évènement

imprévu mit fin à la guerre. Les Alexandrins, las d'obéir à Ganimède et à Arsinoë, avaient obtenu de César qu'il leur rendît Ptolémée, promettant de faire tout ce que ce prince leur ordonnerait, et qu'ils se soumettraient, aussitôt qu'il leur aurait manifesté son intention libre.

César ne vit que plus de gloire pour lui, si Ptolémée manquait aux promesses qu'il lui avait faites à cet égard, et il lui rendit la liberté. Mais ce prince ne fut pas plutôt hors de ses mains, qu'il lui déclara une guerre mortelle.

Dans ce même moment, des troupes conduites par Mithridates de Pergame arrivèrent par Péluse au secours de César. Celui-ci courut au-devant, pour se joindre à Mithridates, Ptolémée y courut aussi pour le combattre, et s'opposer à sa réunion avec César. Il y eut sur les bords du Nil un engagement terrible, dans lequel les troupes de Ptolémée furent complètement défaites, et lui-même y périt sur un vaisseau qui coula à fond, l'an 47 avant J. C.

César, maître de l'Egypte et d'Alexandrie, y établit pour rois Cléopâtre et son jeune frère qui fut appelé aussi Dyonisius II. Mais cette reine obtint bientôt que Ptolémée fut rélégué en Chypre, où, par ordre de César, il épousa sa sœur Arsinoë. Delà, il fut envoyé à Ephèse,

Cléopâtre et Dyonisius II, 47. av. J. C.

où il fut assassiné. Arsinoë osa déclarer la guerre à César, mais elle fut vaincue, et menée en triomphe à Rome, où elle mourut.

Cléopâtre seule, 37 av. J. C.

Cléopâtre régna ainsi seule dès l'an 37 avant J. C.

Après la mort de César, elle fut accusée d'avoir fourni des secours à Cassius et à Brutus ses meurtriers; et, mandée par Antoine pour venir se justifier devant lui, cette reine résolut d'employer auprès de son juge les mêmes armes qui lui avaient si bien réussi auprès de César, et comme sa beauté était soutenue par beaucoup d'esprit, elle se rendit auprès d'Antoine avec le costume et les attributs de Vénus. Elle remonta le fleuve Cydnus couchée dans un pavillon tissu d'or, sur un vaisseau dont la pouppe était d'or, les voiles de pourpre, et les rames d'argent.

Le soir même de son arrivée, elle donna un repas magnifique à Antoine, qui ne put résister à une telle beauté entourée de prestiges aussi séduisants : il en devint éperdument amoureux, et résolut de l'épouser au préjudice même de sa femme Octavie, sœur d'Auguste.

Ce dernier, fâché d'avoir cédé une portion de l'Empire à son collègue, saisit cette occasion, et, sous prétexte de venger sa sœur, il déclara la guerre à Antoine.

La célèbre bataille d'Actium, qui laissa Auguste maître absolu du monde, fut le résultat de cette guerre, et Antoine se réfugia à Alexandrie, où il crut pouvoir se consoler de ses revers auprès de sa chère Cléopâtre; mais Auguste ne leur laissa aucun repos, et se présenta bientôt devant l'Egypte. Bataille d'Actium.

Antoine se tua de désespoir; Cléopâtre essaya vainement de subjuguer ce nouveau maître par ses charmes, et, craignant d'être amenée à Rome pour servir au triomphe d'Auguste, elle se fit mourir dans le tombeau de ses aïeux, l'an 30 avant J. C. Mort d'Antoine et de Cléopâtre.

Auguste déclara alors l'Egypte province romaine, ce qui mit fin à la dynastie des Lagides, qui avait donné à ce pays une lueur d'existence politique. Quoique asservi depuis long-temps par la puissance colossale des Romains, il a, du moins, eu la gloire d'être le dernier peuple qui ait subi le joug que ces conquérants ont imposé à toute la terre, et, malgré ses généreux efforts, la réunion de l'Egypte à l'Empire romain lui fut encore bien plus funeste, que la domination des Perses. L'Egypte déclarée province Romaine, 30. av. J. C.

Sous les Lagides encore, les muses grecques étaient venues embellir la nouvelle capitale, et les arts s'étaient montrés dans leur ancienne Décadence des arts.

patrie, quoique déjà il ne restât plus de souvenir de la doctrine de l'Egypte. On avait conservé les cérémonies, les sacrifices, et l'usage imparfait de la langue sacrée, mais l'ignorance, et des superstitions grossières avaient altéré le sens de la philosophie égyptienne, et à peine en découvrait-on quelques vestiges oubliés dans le secret des temples. Les Empereurs romains, maîtres de ce pays, s'efforcèrent d'anéantir les traces de cette doctrine sacrée, avec les éléments de l'ancienne religion.

Du moment que l'Egypte devint province romaine, elle perdit une quantité prodigieuse de monuments de sculpture; on transporta en Europe les statues, les pierres gravées, et les monolithes précieux qui avaient appartenu aux villes de Thèbes, de Memphis et d'Alexandrie; Rome et Constantinople virent élever les obélisques que les Pharaons avaient autrefois consacrés aux Dieux.

Nouveau gouvernement et division en préfectures.

Soumise au régime des provinces conquises, l'Egypte n'offre plus aucun intérêt historique. Elle fut gouvernée par des proconsuls dans le seul intérêt de la ville de Rome. Ælius-Gallus fut le premier qu'Auguste y envoya; il était accompagné du géographe Strabon, qui fit à cette occasion la description d'Egypte

que nous avons de lui. Pour la facilité de son gouvernement, elle fut divisée en préfectures, ou cantons. Gallus avait reçu de l'empereur le titre de préfet Augustal, et depuis lors, tous les préfets d'Egypte, regardés comme les premiers et les plus considérables de l'empire, furent appelés préfets Augustaux.

Cependant je ne dois pas passer sous silence un événement qui fut sur le point d'amener une grande révolution dans l'Orient, et dont l'Égypte se ressentit.

Révolution sous Zénobie, reine de Palmyre, an 264. depuis J. C.

Odénat, prince de Palmyre, avait rendu de si grands services aux Romains, en combattant et détruisant l'armée de Sapor, roi de Perse, que l'empereur Gallien, pour le récompenser, crut devoir l'associer à l'empire, et Odenat prit le titre de roi de Palmyre, l'an 264 de l'ère chrétienne.

A sa mort, sa femme Zénobie, dont l'ambition était loin d'être satisfaite par la souveraineté de Palmyre, prit le titre d'Impératrice d'Orient, et fit couronner empereurs ses fils Hircanien et Timolaüs; elle voulut aussi que toutes les provinces romaines qui se trouvaient en Orient, fissent partie de son empire, et à cet effet, elle se transporta en Egypte, dont elle fit la conquête.

Mais cette révolution ne fut pas de longue

durée. Aurélien lui enleva l'Egypte et poursuivit la nouvelle impératrice jusqu'à Palmyre, qu'il prit et détruisit l'an 270.

Naissance de la Religion chrétienne.

Si l'Egypte offre, à cette époque, peu de matériaux à l'histoire civile ou politique, la doctrine qui commençait à s'étendre et à se propager dans l'Empire, lui fournit dès l'origine, les moyens d'attirer les regards. La religion chrétienne, née vers la fin du règne d'Auguste, voyait le nombre de ses prosélytes s'accroître avec rapidité.

Eglise d'Alexandrie.

Persécutions.

L'évangéliste saint Marc, disciple, et interprète de saint Pierre, vint à Alexandrie vers l'an 43 de l'ère chrétienne, et y publia son évangile, qu'il avait composé à Rome, sous les yeux mêmes des apôtres. Un grand nombre d'Egyptiens adopta la nouvelle croyance, et saint Marc jeta les fondements de cette fameuse union des chrétiens connue sous le nom d'Eglise d'Alexandrie : ce qui attira sur eux de nombreuses et cruelles persécutions, tant de la part des préfets que des empereurs. Ceux-ci alarmés donnèrent dans tout l'Empire, les ordres les plus sévères pour arrêter les progrès de cette religion naissante, et les malheureux chrétiens furent obligés, pour se soustraire aux poursuites, de chercher un asile, qu'ils trouvèrent dans les excavations de la mon-

tagne qui borde le Nil dans la partie supérieure de la haute Egypte, et, résolus à mourir dans la croyance qu'ils venaient d'embrasser, ils vécurent en anachorètes, dans ces lieux solitaires et ignorés. Plusieurs y fondèrent des couvents où l'on voit encore aujourd'hui de pieux cénobites, morts au monde, consumer leur existence dans les prières, le travail et les extases d'une vie contemplative. Ces couvents portent presque tous le nom de Deir-Antoun, ou couvent de saint Antoine.

L'antiquité offrant peu d'exemples de guerres de religion, et par conséquent d'intolérance, on a lieu d'être étonné de ce système de persécutions adopté par les empereurs romains; du moins les premières, ordonnées par Néron et Domitien, peuvent s'expliquer par l'humeur farouche de ces deux monstres : mais comment retrouve-t-on de pareils ordres donnés par Trajan, Adrien, Antonin, et surtout Marc-Aurèle, lorsqu'on voit les chrétiens jouissant de la paix et de la tranquillité, sous le règne de Commode et de Caracalla. L'examen de cette question sortirait des limites dans lesquelles un précis historique doit rester renfermé, et j'en abandonne la discussion à ceux qui, s'occupant des causes de la décadence des empires, ne doivent négliger aucun fait, afin d'en bien saisir la connexion.

Celui de tous les empereurs, qui fut le plus acharné contre les chrétiens, fut Dioclétien, et ce fut l'Egypte qui devint principalement le théâtre des massacres épouvantables qu'il en fit.

Ce règne de Dioclétien est marqué en traits de sang, dans les fastes de l'Egypte. A cette époque, l'exercice de la souveraineté dans l'empire, avait été partagé, la terre obéissait à deux empereurs, portant le titre d'Auguste; et à deux Césars, que ces empereurs s'étaient adjoints.

Révolte d'Achillée.

Un des préfets Augustaux, nommé Achillée, fâché sans doute de n'avoir pas obtenu le titre de César, avait arboré l'étendard de la révolte dans Alexandrie, où il s'était fait nommer empereur par le peuple et par ses troupes. Il jouit cinq ans de ce titre.

Dioclétien, qui avait l'Egypte en partage, n'eut qu'à se présenter, et tout rentra dans l'obéissance. Il fit mourir Achillée, piller, massacrer les habitants, et détruire les villes qui avaient favorisé la rébellion. Les chrétiens, surtout, furent l'objet plus particulier de sa haine et de sa vengeance.

Massacre des Chrétiens à Esné, an 284.

On voit encore aujourd'hui, à trois quarts de lieue, au sud de la ville d'Esné, dans la haute Egypte, une église et un couvent bâtis

au lieu, et en mémoire du massacre de quatre-vingt mille chrétiens dans une nuit, l'an 284, par les ordres de Dioclétien.

C'est de cette époque que les Coptes, généralement reconnus pour les descendants des anciens Égyptiens, comptent encore aujourd'hui leur ère.

Après la mort de Dioclétien et de Galère, qui avait été fait Auguste, et qui avait montré encore plus d'animosité et d'acharnement contre les chrétiens, l'Eglise vit enfin des jours plus sereins; la religion venait de s'asseoir sur le trône avec Constantin; mais cette époque qui devait être celle de la paix et du calme, fut le commencement des divisions qui éclatèrent entre les Chrétiens, sur quelques-uns des principaux dogmes. Ce n'est pas que jusques-là, on n'eût vu souvent s'altérer cette unité d'opinions qui fait la grande force des sectes religieuses, comme des partis en politique; mais le besoin de se réunir contre l'ennemi commun, fit que les hérésies, dont on comptait déjà cinquante-cinq espèces au commencement du quatrième siècle, n'avaient encore porté aucune atteinte à l'union de l'Eglise.

A peine Constantin eut-il reconnu la religion chrétienne pour celle de l'Etat, que la Origine des schismes.

discorde secoua ses brandons dans l'Empire, et le déchira par lambeaux, qui devinrent la proie des Barbares venus de l'Orient et du Nord.

L'Egypte, la première, donna l'exemple de ces dissensions.

Arius. Un homme nommé Arius, que quelques-uns disent natif de la Lybie Cyrénaïque, d'autres, d'Alexandrie même, s'était insinué, par ses talents et sa souplesse, dans la confiance des divers évêques d'Alexandrie, et il reçut d'Achillas, l'un d'eux, la prêtrise et le soin d'une église.

Arius, instruit dans les sciences, d'un esprit vif, ardent, subtil, s'exprimant avec facilité, joignait à ces dons de la nature, une ambition démesurée. A la mort d'Achillas, il éleva ses prétentions jusqu'à l'épiscopat d'Alexandrie; mais il ne put y parvenir, et le choix tomba sur Alexandre.

Son hérésie. Dès ce moment Arius ne regarda le nouvel évêque que comme un rival heureux, et il chercha toutes les occasions de se venger de la préférence. Mais, les mœurs d'Alexandre ne donnant aucune prise contre lui, Arius résolut de l'attaquer du côté de la doctrine.

Alexandre, dans les instructions qu'il donnait à son clergé, disait que le fils de Dieu

est égal au père, qu'il a la même substance, et que la Trinité était réellement unité.

Arius se récria sur ce dogme qui confondait les personnes de la Trinité : si le fils a été engendré, disait-il, il a eu un commencement, et il y a eu un temps où il n'était pas encore; donc il avait été tiré du néant, et il n'était pas de la même substance que le père.

Alexandre crut d'abord que des avertissements charitables suffiraient, pour qu'Arius abandonnât son opinion; mais, s'appercevant que les discussions ne le rendaient que plus ferme, et que même elles avaient déjà séduit quelques diacres qui s'étaient rangés du parti d'Arius, il l'interdit des fonctions sacerdotales, et l'excommunia.

Cet acte de fermeté fut le signal d'une guerre ouverte entre les parties. On n'entendait plus dans les villes d'Egypte que disputes et contestations sur les questions les plus difficiles; chaque rue, chaque place, était devenue une école de théologie : on faisait publiquement assaut de doctrine, et le peuple spectateur du combat s'en rendait juge, et prenait parti. Les familles étaient divisées; toutes les maisons retentissaient de querelles, et l'esprit de contention armait les frères les uns contre les autres. Toute l'Egypte, depuis le fond de la

Thébaïde jusqu'à Alexandrie, était dans une horrible confusion.

Concile de Nicée, an 325. Constantin, averti de ces désordres, après avoir employé vainement tous les moyens de conciliation, prit une résolution digne de sa puissance, et de sa soumission à la religion qu'il avait embrassée; il convoqua en 325, à Nicée en Bithynie, un concile composé de tous les évêques de l'empire, et chargea cette assemblée de juger en dernier ressort deux points qui divisaient les chrétiens. Le premier était le schisme opéré par les opinions d'Arius contre la consubstantialité du fils de Dieu avec son père, et le second, la fixation précise du jour de la célébration de la Pâques.

Ses résultats. Ce concile, si fameux par ses résultats, rassembla les plus illustres chefs des églises du monde. Arius parut devant eux, et mit en œuvre tous ses talents et toute son adresse, tantôt dévoilant sa doctrine pour sonder les esprits, tantôt la repliant, pour ainsi dire, et l'enveloppant de termes orthodoxes pour la déguiser; mais il trouva, dans cette assemblée, un adversaire terrible qui ne faisait cependant que débuter dans la carrière de l'éloquence. Ce fut Athanase, jeune diacre d'Alexandrie, que son évêque, qui le chérissait comme son fils, avait amené avec lui. Athanase, pressant

Arius par une dialectique vive et serrée, et le poursuivant dans ses détours, amena à lui toutes les opinions; et le concile prononça l'anathème contre Arius et sa doctrine; il fit même de son jugement, une profession de foi célèbre qui, quelque temps après, fut ajoutée aux prières de la messe sous le nom de Symbole des Apôtres.

Quant à la question sur la Pâques, elle trouva peu d'opposant, et il fut réglé qu'elle serait toujours célébrée le dimanche après la pleine lune qui suit immédiatement l'équinoxe du printemps.

Les Ariens ne souscrivent pas à son jugement.

On devait espérer que ce jugement solennel de l'Eglise ferait cesser les dissensions; mais les ariens, qui avaient pour chefs des hommes entiers et fermes dans leurs opinions, loin de souscrire à ce jugement, rentrèrent à Alexandrie, et recommencèrent à y enseigner leur doctrine; et, comme Athanase fut fait évêque de cette ville après la mort d'Alexandre, il se vit en butte à toutes les attaques des sectateurs du schisme. Ceux-ci trouvèrent le moyen de perdre l'évêque dans l'esprit de l'empereur, qui l'envoya en exil à Trèves en Allemagne; mais Athanase ne se laissa jamais vaincre, ni par les mauvais traitements, ni par la flatterie, et il fut, pendant quarante-six ans que dura

Athanase exilé.

son épiscopat, le chef de l'armée orthodoxe, le rempart de l'Eglise et le plus ardent persécuteur de ce qu'on appelait alors l'hérésie d'Arius.

Mort d'Arius, l'an 336.

Constantin, trompé, dit-on, sur les véritables sentiments des ariens, permit à leur chef de rentrer dans Alexandrie; mais l'évêque, persistant dans le refus de l'admettre à la communion, Arius se proposait d'arracher de lui, par la violence, ce qu'il ne pouvait obtenir par la persuasion, lorsqu'il mourut subitement l'an 336. Cette mort n'abattit point sa secte, qui était soutenue par plusieurs évêques et prêtres en crédit à la cour.

On ne cessa de voir l'Egypte, pendant les trois siècles suivants, prendre parti dans toutes les hérésies dont les empereurs eux-mêmes faisaient leur principale affaire.

L'Egypte devient province de l'empire d'Orient, an. 364.

L'empire était partagé, dès l'an 363, entre Valentinien et son frère Valens, et dès lors, avait commencé cette puissance connue sous le nom de Bas-Empire, ou Empire d'Orient, dont l'Egypte resta une des provinces.

Valens avait embrassé toutes les opinions d'Arius, et l'on vit bientôt une réaction s'opérer, en Egypte, contre les partisans d'Athanase, de telle manière que ce malheureux pays fut souvent en proie à des guerres civiles

aussi

aussi désastreuses sous des empereurs chrétiens, que les persécutions dont il avait été la victime sous des empereurs païens.

Ce fut à la suite d'une des séditions amenées par l'esprit de parti, que l'empereur Théodose ordonna, l'an 388, de détruire tous les anciens temples d'Alexandrie, et fit présent à l'Eglise des ornements et des statues qui y étaient renfermés.

Les principales sectes qui, après Arius, avaient porté le trouble dans toutes les parties de l'empire, étaient : celle de Nestorius, qui distinguait deux personnes en J. C., l'une divine et l'autre humaine, et ne reconnaissait pas la Vierge pour la mère de Dieu ; celle d'Entychés, qui confondait la nature divine, et la nature humaine en J. C. ; et enfin, celle des Monothélithes, qui ne reconnaissaient en J. C. qu'une seule volonté.

Sectes des Nestoriens Entychéens, Monothélythes.

L'empereur Héraclius, zélé pour cette dernière secte, s'attacha à la répandre dans l'empire, et ne s'occupait qu'à composer des ouvrages de controverse, pendant que l'orage terrible, qui devait anéantir l'empire, se formait dans l'Orient.

Héraclius, quoique militaire par état, puisque c'est du sein des armées qu'il était sorti pour précipiter du trône le féroce Phocas, était

cependant ennemi de la guerre par caractère.

Chosroës, roi de Perse, s'était avancé au sein de ses Etats, et avait soumis la Palestine, la Cappadoce, l'Arménie et l'Egypte, qu'il avait ravagées vers l'an 616. Héraclius s'était contenté de lui demander la paix, offrant de lui payer tribut. Chosroës, rejetant ses offres, s'empara de Jérusalem, d'où il enleva le bois de la croix de J. C., et voulut qu'Héraclius et ses peuples abandonnassent la religion chrétienne pour adorer les dieux des Persans.

Il ne fallut pas moins qu'un tel degré d'avilissement pour retirer Héraclius de sa léthargie, et soulever les peuples d'indignation; il marcha contre Chosroës, le mit en fuite, et lui reprit la croix de J. C. qui était peut-être le seul stimulant de cette expédition : mais ce courage s'éteignit bientôt, et l'empereur parut ne prendre qu'un léger intérêt à ce qui se passa quelques temps après en Egypte.

Commencement de Mahomet, an 582.

Tandis que les deux puissances les plus anciennes, les plus étendues et les mieux affermies, les Perses et les Romains, se faisaient la guerre, un homme inconnu allumait, dans les déserts de l'Arabie, un incendie qui devait dévorer les deux empires, et changer la face du monde.

Cet homme était Mahomet, né à la Mecque,

l'an 570 de l'ère chrétienne; il se trouva encore très-jeune, orphelin et dans l'indigeuce, et fut reçu dans la maison de son grand-père Aled-el-Mottelleh, qui, étant mort deux ans après, le remit à son autre fils Aboutaleb, qui s'était adonné au commerce. Mahomet servit et aida beaucoup son oncle dans ses voyages, et développa dans ses courses un très-grand courage, et une grande force de caractère; mais bientôt, ennuyé de vivre dans la dépendance de ses parents, il passa au service d'une riche veuve nommée Cadighé.

N'ayant encore que vingt-cinq ans, il se fit aimer de cette femme, qui en avait quarante; il l'épousa, et en eut quatre fils qui moururent dans l'enfance, et quatre filles qui épousèrent dans la suite les principaux chefs de sa secte.

Sergius, moine Nestorien, lui donna des idées du Christianisme.

Dès l'âge de douze à treize ans, il avait, pendant ses voyages en Syrie, fait la connaissance d'un moine Nestorien, nommé par les arabès Bohaïra, et par les Romains, Sergius. Ce moine ardent et enthousiaste, chassé de Constantinople parce qu'il avait embrassé chaudement les opinions de Nestorius, avait donné à Mahomet une idée grossière de la religion chrétienne.

Il conçoit le projet de détruire l'idolâtrie.

Ces semences germèrent dans l'esprit de Mahomet, qui conçut dès ce moment un très-

actions des hommes seront punies et récompensées après leur mort.

La prédestination, ou le décret absolu de Dieu, est le troisième point fondamental.

Les cinq points de pratique sont: la Circoncision, les cinq prières par jour qui doivent toujours être précédées d'ablutions, ou purification du corps, l'aumône, le jeûne du mois de Ramadan dans lequel on prétend que le Coran avait commencé à descendre du Ciel; cette pratique du jeûne comprend la défense de manger le sang des animaux, de la chair du porc, et de boire des liqueurs fermentées; enfin le pélérinage de la Mecque une fois dans sa vie.

Outre ces points principaux, le Coran prescrit encore plusieurs préceptes de morale, qui doivent être réligieusement observés.

L'usure et le jeu y sont sévèrement proscrits: ce livre renferme encore les lois civiles; il règle la portion des femmes et des enfants dans la succession des pères et des époux, et réduit à quatre les femmes que chaque musulman peut épouser; enfin il permet le divorce.

Ses idées sur Jésus-Christ.

Mahomet reconnaissait que Jésus Chrit est le fils de Dieu, mais par grâce, et non par nature: c'était, dit-il, un grand prophète; mais un pur homme, qui n'était ni mort, ni ressus-

étaient autant d'extases pendant lesquelles l'ange Gabriel lui révélait les secrets du Très-Haut. Enfin à l'âge de quarante ans, Mahomet annonça et déclara sa qualité de prophète, et il prétendit que l'ange Gabriel qui lui apparaissait sur le mont Héra, lui apportait les chapitres du code de sa nouvelle doctrine, et il donna à ce livre le nom de Coran, mot arabe qui signifie la lecture.

Ses premiers prosélytes furent son esclave Seïd, son cousin Aly, et son beau-père Aboubekr; la mission que Dieu lui avait donnée, consistait, disait-il, a ramener à la pureté primitive, la seule vraie religion qui avait été pratiquée par Adam, Noë, Abraham, Moyse, Jesus, et les autres prophètes; mais qui, ajoutait-il, avait été dénaturée par les idolâtres, les juifs et les chrétiens. Ses prosélytes.

Il réduisit à huit le nombre des points fondamentaux de cette réligion. Les trois premiers concernent la Foi et le Dogme, et les cinq autres appartiennent à la pratique. Points fondamentaux de sa religion.

Le premier point, qui fait la base et l'essence de l'islamisme, est la profession de foi qui se réduit à ces mots: Il n'y a de Dieu que le vrai Dieu, et Mahomet est son prophète.

Le second point, consiste à croire que les

qu'il fut devenu plus fort, alors l'épée devint la clef du Ciel. Tuez, disait-il, les idolâtres partout où vous les trouverez; n'épargnez rien pour les faire périr.

Efforts des Arabes Coraïscites, pour étouffer la secte.

Cependant Mahomet n'eut pas toujours des succès faciles. Les Coraïscites firent tous leurs efforts pour étouffer sa secte naissante, et ils formèrent le dessein de le faire mourir. Quelques-uns de ses prosélytes, effrayés, s'enfuirent en Ethiopie, et lui à Yatreb, ville à 75 lieues au nord de la Mecque. Il avait déjà un grand nombre de partisans dans cette ville, et il y fut reçu avec un enthousiasme tel, que les habitants changèrent son nom en celui de Medinet-el-nebi, qui signifie ville du Prophète. On l'a depuis appelée simplement Médine.

Ere des Musulmans, ou Hégyre. an 622.

L'ère des Musulmans date de cette fuite, qui eut lieu dans la nuit du vendredi 16 juillet de l'an 622 de J. C. Leurs années sont de 12 lunes, et ont par conséquent 11 jours de moins que l'année solaire; d'où il suit que 32 années solaires font 33 années de l'ère des Musulmans. Ainsi l'année 1815 doit répondre à l'année 1230 de cette ère; car si de 1815 on ôte 622, il reste 1193, à quoi ajoutant 37 contenu 32 fois dans 1193, on a 1230, c'est l'année qui a commencé le 15 décembre 1814. Ils ont donné à cette ère le nom d'Hégyre, mot arabe qui signifie fuite.

La persécution que Mahomet éprouva de la part des Coraïscites, fut la première cause de ses succès, et Médine, qui ne devait être qu'un lieu d'exil, devint le siège de sa puissance. Jusques là, il n'avait fait que prêcher; dès-lors jusqu'à la fin de sa vie, il ne cessa de combattre, et d'un peuple misérable, méprisé, confiné dans des déserts, sans armes, sans discipline, il fit un peuple de guerriers formidables, courant avec joie, au-devant de la mort, qui du champ de bataille les faisait passer dans un séjour de délices, dont la seule idée enivrait leurs âmes grossières et voluptueuses. Puissance de Mahomet.

La conduite de Mahomet, envers les peuples vaincus, contribuait encore à la rapidité de ses succès; l'effroi qu'il répandait désarmait ceux qu'il menaçait de la guerre.

Lorsqu'il la déclarait, il proposait trois conditions: ou d'embrasser l'islamisme, ou de se soumettre et payer tribut, ou de décider la querelle par l'épée.

Ceux qui prenaient le premier parti étaient en sûreté, et participaient à tous les priviléges des musulmans: ils se soumettaient au tribut, ils conservaient la liberté de professer leur religion; mais s'ils avaient le courage de combattre, point de quartier pour ceux pris les armes à la main; ils étaient égorgés sans misé-

ricorde, à moins qu'ils ne se fissent mahométans : les femmes et les enfants étaient réduits en esclavage.

Il fait la conquête de la Mecque.

L'année qui suivit sa fuite à Médine, quoiqu'il n'eût encore rassemblé que trois cents hommes, il défit l'armée des coraïscites qui était au nombre de dix-neuf cents, et entra victorieux à la Mecque, dont il se fit déclarer souverain. Il établit son nouveau culte dans la Caaba, maison quarrée que les Arabes disent avoir été construite par Ismaël, pour servir de temple à Dieu, dans le lieu même où l'ange avait montré une source d'eau à sa mère Agar.

Dès que Mahomet fut en possession de cette ville, toutes les tribus arabes se rangèrent sous sa domination, et il les réunit en un seul corps de nation, qu'on a désignée en Europe sous le nom de Sarrasins ou Orientaux.

Projet de conquête de la Syrie.

Après avoir réduit l'Arabie, Mahomet conçut le dessein de s'agrandir du côté de l'empire. Héraclius, qui n'était pas fâché de trouver en lui un allié contre les Perses, lui avait abandonné une petite partie de l'Arabie Pétrée, gouvernée alors par quelques Sarrasins, qui relevaient de l'empire, mais qui dans la guerre de Perse avaient pris parti pour Chosroës.

Mahomet envoya, en conséquence, à chacun de ces princes, l'ordre de se soumettre et

d'embrasser l'islamisme. L'un d'eux, gouverneur de Bostra, de concert avec le gouverneur de Muta, ville de Syrie, au-delà du Joudain, fit assassiner, dans cette dernière ville, l'envoyé de Mahomet, qui justement irrité mit sur pied trois milles hommes d'élite dont il donna le commandement à Seïd son affranchi. Cette petite troupe, arrivée près de Muta, rencontra l'armée romaine très-supérieure en nombre. Les Sarrasins attaquèrent avec fureur, et, quoique repoussés d'abord avec perte de plusieurs de leurs chefs, dont Seïd fut du nombre, ils furent ralliés par Caled le plus déterminé des musulmans, mirent les romains en déroute, et retournèrent à Médine avec de riches dépouilles.

Dès lors, commença cette longue guerre entre les musulmans et l'empire, qui couvrit de carnage l'Asie, l'Afrique et une partie de l'Europe, et ne se termina qu'au bout de huit cents ans, par la destruction de l'empire d'Orient et la prise de sa capitale.

L'Egypte se trouvait une des provinces les plus proches de l'Arabie, et c'est sur elle que Mahomet jeta ses premiers regards; il y était d'ailleurs excité par un traître que l'empereur avait chargé du soin de recueillir les impôts.

Ses projets sur l'Egypte.

Cet homme, nommé Mocancas, était Egyp-

tien d'origine, c'est-à-dire copte, et s'était rendu très-puissant dans le pays : il était de la secte d'Eutichés; et, par ce motif, haïssait fort les Grecs qui avaient fait proscrire cette secte dans différents conciles. Il était mu d'ailleurs par l'ambition, motif beaucoup plus puissant aux yeux des politiques : voyant que les troubles qui agitaient l'empire, amèneraient sa dissolution, il voulut en profiter, prit le titre de Prince des Egyptiens, et agit en souverain. Cependant, comme il craignait encore le ressentiment de l'empereur, il se mit en relations secrètes avec Mahomet; mais celui-ci enivré de sa puissance, crut qu'il ne pouvait exister d'autre relation avec lui que celle d'une soumission absolue : en conséquence il écrivit à l'Egyptien, en l'invitant à se faire musulman. L'ambition de Mahomet n'entrait point dans les projets de Mocaucas, qui n'avait calculé que la sienne. En conséquence, il chercha à éluder ses propositions, et répondit par une lettre flatteuse, dans laquelle, sans contester la mission du prophète, il demandait du temps pour se déclarer : Mahomet n'était pas encore en mesure pour le forcer sur-le-champ, et il parut se contenter de cette réponse; mais il fit toutes ses dispositions pour envahir l'Egypte.

L'exécution de ce projet exigeait au préalable, l'invasion et la soumission de la Syrie, parce que, s'il avait envoyé son armée de Médine, elle devait, ou traverser la mer Rouge, ou se porter dans les immenses déserts qui séparent cette ville du Nil. Or, il n'avait pas de marine : il était donc forcé de prendre la route des déserts qui eussent apporté de très-grands obstacles à son expédition, et pouvaient peut-être la faire manquer.

D'ailleurs, par les cessions que lui avait fait Héraclius, les frontières de Syrie étaient à sa discrétion, et la victoire de Muta lui avait rallié sans retour les Arabes de ces contrées. Il résolut donc de porter ses armes en Syrie ; mais la Providence, qui se joue des projets des hommes, ne lui laissa pas le temps d'exécuter ses desseins, et il mourut à Médine, le 17 juin de l'an 632, dans la 63e année de son âge. Mort de Mahomet, an 632.

Mahomet avait organisé son empire ; il transmettait à ses successeurs, avec le titre de Calife, qui signifie vicaire de Dieu, une autorité à la fois royale et pontificale ; mais il ne laissait aucun enfant mâle, et il avait désigné, par son testament, Aly, son cousin et son gendre, comme le plus digne de régner après lui. On devait donc penser que la succession Commencement du Califat.

allait lui être déférée, lorsque les intrigues d'Omar et d'Othman, les plus puissants de la nation arabe, firent tomber tous les suffrages sur Aboubekre, beau-père du prophète. C'était le plus considéré des musulmans; il avait été le premier prosélite de Mahomet, qui devait presque tous ses succès à son zèle; mais le véritable motif, qui faisait agir Omar et Othman, était, qu'ayant des prétentions pour eux-mêmes, ils aimaient mieux voir la souveraineté entre les mains d'un vieillard de soixante ans, que dans celles d'un jeune homme tel qu'Aly.

Aboubekre succéda à Mahomet.

Cette préférence fut la cause des haines et des guerres qui éclatèrent, quelque temps après, entre les Ommiades, successeurs d'Aboubekre, dont je parlerai plus bas, et les Abassides et Fatimites, ou partisans d'Aly, époux de Fatmé, fille de Mahomet.

Origine des Samnites et des Israélites.

Ces haines ont formé des sectes ennemies l'une de l'autre, qui existent encore aujourdhui. Les Turcs, qui ont succédé aux Ommiades, se qualifient de Sunnites ou orthodoxes, et détestent les persans sectateurs d'Aly, qu'ils traitent de schiites, ou schismatiques.

Aboubekre, quoique vieux, était mu par ce zèle fanatique qui embrase toujours les prosélytes d'une nouvelle religion. Il acheva la

conquête de l'Irak arabique, qui est l'ancienne Chaldée, et ordonna a Osma, fils de ce Seïd tué à la bataille de Muta, de se porter sur les frontières de Syrie.

Bientôt cette expédition attira toute l'attention des Arabes, qui y envoyèrent une nombreuse armée, dont le commandement fut déféré à Caled, que Mahomet avait lui-même surnommé l'épée de Dieu, et on mit sous ses ordres les généraux Amrou et Abou-obéida. Expédition en Syrie.

La Syrie fut envahie, et Damas, sa capitale, prise l'an 634, mais Aboubekre ne jouit pas du plaisir d'en apprendre la nouvelle : il mourut le jour même de la prise de cette ville, laissant pour successeur Omar qui prit le titre d'Emir-el-Moumenin (prince des fidèles). Prise de Damas, an 634.

Ce nouveau chef des Sarrasins poussa la guerre de Syrie avec une activité, et un acharnement incroyables : pendant le cours de l'année 635, il prit Balbek, et Kennesrin ville très-importante à cinq lieues d'Alep. Omar succède à Aboubekre.

L'année suivante, il prit Arreston, Hama, Schizar, et Emèse.

Héraclius, alarmé des progrès des Arabes, marcha contr'eux; mais il s'enferma d'abord à Emèse, ensuite à Antioche; et à la nouvelle de la prise de Damas, jugeant bien que c'en était fait de la Syrie, il abandonna le pays et retourna à Constantinople.

Cependant il ne pouvait ainsi laisser envahir l'Empire sans s'y opposer, et il rassembla toutes les forces de l'Asie et de l'Europe, sous le commandement d'un général nommé Manuel, qui livra aux Sarrasins, l'an 656, auprès de la ville d'Yarmouk, une bataille sanglante dans laquelle la défection complète de l'armée romaine décida définitivement du sort de la Syrie.

Aussitôt après cette victoire, les Sarrasins s'étant portés sur Jérusalem qu'ils regardaient comme une ville sacrée, Omar crut devoir s'y présenter en personne, parce que les habitants et leur patriarche Sophrone, avaient déclaré leur intention de ne rendre la ville qu'au prince lui-même.

Prise de Jérusalem, an 637.

Omar y fit son entrée au mois de mai 637, et empêcha qu'il n'y fût commis aucun désordre. La prise de cette ville détermina celle de toutes les autres, et la Syrie fut entièrement soumise dans le cours de l'année 638.

Toutes les difficultés pour arriver en Egypte étaient donc levées, et les Sarrasins, en guerre avec l'Empereur depuis cinq ans, n'avaient plus besoin de prétextes pour y pénétrer; mais l'imprudence de Mocaucas, et de Cyrus, patriarche d'Alexandrie, leur en fournit un, qui donna quelqu'apparence de justice à leur invasion.

Mocaucas,

Mocaucas, dont j'ai déjà parlé, désirant conserver toujours sa puissance en Egypte, s'était lié d'intelligence avec Cyrus, par qui il fit écrire à Omar à l'insçu de l'empereur, qu'il lui paierait un tribut annuel de 200 mille pièces d'or, s'il s'abstenait d'attaquer l'Egypte; et, pour donner plus de poids à sa promesse, il la fit accompagner d'une partie de cette somme.

Héraclius, indigné de cet excès d'avilissement, fit partir de suite deux généraux, Jean et Manuel, avec des troupes pour s'opposer à l'irruption des Sarrasins.

Omar, apprenant ces dispositions de l'Empereur, ordonna à son général Amrou de se porter en Egypte. Amrou, comme on a vu, avait beaucoup participé à la conquête de la Syrie, et il était alors chargé de l'administration des parties de cette province qui touchent à l'Egypte. Amrou marche sur l'Egypte.

Aussitôt qu'il en eut franchi les limites, les généraux romains envoyèrent lui demander ce qu'il venait chercher. Je viens, dit-il, recueillir le tribut qu'on s'est engagé à nous payer; Manuel, l'un des généraux, lui répondit : que la parole de Mocaucas et de Cyrus n'était pas celle de l'empereur, et que si Amrou ne se retirait, ce ne serait pas à un

publicain et à un évêque qu'il aurait à faire, mais à une armée.

Manuel, général des Grecs, est battu.

Malheureusement la fierté de cette réponse ne fut pas soutenue par les effets. Amrou, avec 4000 hommes seulement, tailla en pièces l'armée des deux généraux romains, dont l'un fut tué dans le combat, et l'autre eut beaucoup de peine à se sauver.

A la nouvelle de cette défaite, l'empereur envoya de suite de nouvelles troupes, sous les ordres d'un de ses chambellans nommé Marien; mais celui-ci, quoique très-supérieur en nombre, ne fut pas plus heureux que ses deux prédécesseurs. Amrou lui livra bataille sur les bords du Nil, et fut vainqueur; Marien y perdit la vie avec un grand nombre de ses soldats.

Amrou prend Babylone, alors capitale.

Alors Amrou, n'ayant plus d'obstacles devant lui, s'avança sur la capitale de l'intérieur que l'on croit être Babylone, située sur l'emplacement ou dans le voisinage de la ville, connue aujourd'hui sous le nom de Masr-el-Atik, ou vieux Kaire; car il est à remarquer qu'Alexandrie, quoique le siége du gouvernement depuis son origine, était toujours regardée comme une ville étrangère, et une colonie des Grecs, dont, à la vérité, la masse de la population était formée.

Babylone pouvait être défendue par une très-forte garnison, qui eût forcé peut-être Amrou à renoncer à son entreprise, parce qu'on approchait de l'époque où les débordements du Nil allaient mettre son armée dans le plus grand danger; mais Mocaucas était alors gouverneur de cette place, et Mocaucas était toujours prêt à entrer en arrangement avec les Sarrasins, pourvu que ses intérêts n'en fussent point lésés. Amrou, connaissant le péril dans lequel il allait se trouver, se hâta de traiter avec Mocaucas, qui stipula au nom de tous les Coptes de l'Egypte, dont il resta le chef. On convint seulement qu'ils paieraient deux ducats par tête, à l'exception des vieillards, des femmes et des enfants au-dessous de seize ans.

Après une telle capitulation, les soldats ne virent plus de sûreté pour eux dans l'intérieur du pays, et se réfugièrent tous à Alexandrie, qui se trouva ainsi la seule ville d'Egypte qui reconnaissait encore la souveraineté de l'empire. Mais bientôt les Musulmans parurent, et campèrent devant ce dernier asile des Grecs. Amrou se présente devant Alexandrie.

On rapporte que dans l'origine du siége, Amrou y courut le plus grand danger. Voulant reconnaître lui-même la situation et la force de la place, il s'approcha des murailles, Danger qu'il y court.

accompagné seulement d'un de ses esclaves nommé Verdan, et d'un de ses officiers nommé Muslima. Ils furent pris tous les trois dans cette reconnaissance, et conduits devant le gouverneur qui les interrogea. La fierté avec laquelle Amrou lui répondit, faisant soupçonner au gouverneur que c'était le général des Sarrasins, il ordonna en langue grecque, qu'on lui tranchât la tête à l'instant; mais l'esclave Verdan, qui entendait cette langue, sauva son maître par une présence d'esprit admirable. De quoi t'avises-tu, dit-il à Amrou, le regardant avec mépris, et le frappant rudement? de quoi t'avises-tu de répondre? Tu n'es que le dernier des musulmans, ainsi tu dois laisser parler tes supérieurs. Alors Muslima prit la parole, et dit qu'Amrou les avait envoyés pour demander une entrevue, et traiter avec le gouvernement lui-même, l'assurant que la paix serait bientôt conclue, si les Romains voulaient faire ou accepter des propositions raisonnables. Le gouverneur fut la dupe de ce stratagème : il crut s'être trompé, et renvoya les trois officiers pour obtenir l'entrevue proposée; mais il fut désespéré, lorsqu'il vit le lendemain Amrou lui-même à la tête de ses troupes. Le siége devint long et difficile par la vive résistance des

Alexandrins, qui redoutaient de tomber sous la domination des Sarrasins, prévoyant les désastres et la barbarie qui menaçaient leur malheureuse ville. Héraclius, accablé de chagrin, ne pouvant plus envoyer à son secours, mourut dans cet intervalle, et Alexandrie, assiégée depuis quatorze mois, fut enfin forcée et prise le 11 décembre 641. Omar en avait défendu le pillage, et Amrou, quoique ignorant, estimait les sciences et les savants, parmi lesquels il avait affectionné un prêtre nommé Jean; celui-ci résolut de tirer parti de ce sentiment, et demanda au général Sarrasin les livres de philosophie qui étaient dans la bibliothèque, et qui ne pouvaient être d'aucune utilité aux musulmans. Tu me demandes, lui dit Amrou, une chose dont je ne puis disposer sans la permission du calife? Et sur la demande qu'Amrou lui en fit, Omar lui répondit : Tu me parles de livres : s'ils ne contiennent que ce qui est dans le Coran, ils sont inutiles; s'ils ne s'accordent pas avec lui, ils sont pernicieux : ainsi dans l'un et dans l'autre cas, tu dois les faire brûler. Amrou, quoiqu'à regret, exécuta scrupuleusement cet ordre, d'après lequel fut anéanti ce dépôt précieux des connaissances humaines, dont la privation s'est long-temps fait sentir dans les siècles suivants.

Prise d'Alexandrie, an 641.

Tous les livres de la bibliothèque sont brûlés.

L'Egypte devient province du Califat.

L'Egypte étant ainsi devenue une province du califat, son histoire totalement détachée de celle des Grecs, se trouve liée désormais à celle du nouvel empire, dont elle suivit toutes les révolutions.

Mort d'Omar, an 644.

Omar ne survécut pas long-temps à la conquête de l'Egypte, et fut assassiné par un esclave, l'an 644.

Othoman lui succède.

Aly, qui déjà avait disputé deux fois la suprême dignité, se mit encore sur les rangs, mais Omar, qui avait voulu, en mourant, qu'elle fût élective, avait désigné, pour procéder à l'élection, six candidats qui choisirent un autre gendre de Mahomet, nommé Othman. Ce calife porta ses armes en Nubie, dont il rendit le roi tributaire. Il fit tous ses efforts pour en arracher le christianisme; mais il ne put venir à bout de son dessein, et cette religion n'a cessé d'y être pratiquée jusqu'à ce jour. Othman fut encore assassiné à Médine, l'an 655; et Aly, croyant enfin n'avoir plus de compétiteurs, se fit proclamer calife, et fut reconnu à ce titre, par plusieurs provinces qu'il avait sous son commandement. Mais il se présenta un autre rival dans la personne de Moavie, alors gouverneur de l'Egypte, fils d'Abon Sofian, descendant d'Ommiach, oncle de Mahomet, et personnage dès long-temps considéré par les Arabes.

Othman est assassiné, an 655.

Moavie lui succède.

Moavie ne voulut pas reconnaître Aly, et observa qu'aux termes du Coran, ils devaient remettre la décision de leur différend, entre les mains d'arbitres, dont on conviendrait. Cet appel au Coran était sacré, et Aly ne put le récuser. Les arbitres furent Amrou, et Aboumoussa, qui, d'un commun accord, déférèrent le califat à Moavie; Aly obéit, mais Moavie, pour plus de sûreté, le fit assassiner, l'an 660, et força l'année suivante Hasceu, son fils aîné, à reconnaître sa souveraineté.

Mort d'Aly, an 660.

Origine des Ommiades.

Ainsi s'établit la famille de Moavie, qui fut appelée race des Ommiades, du nom de leur aïeul Ommiach. Mais cette race, qui avait usurpé la souveraineté d'une manière si injuste, ne jouit pas tranquillement de son usurpation.

Constamment harcelés par les Alides, qui furent proclamés califes dans l'Arabie et dans la Perse, les Ommiades furent forcés de céder le califat en 749, et ce ne fut encore qu'à travers les crimes les plus inouïs, qu'ils conservèrent la souveraineté pendant ces quatre-vingt-huit ans, car on vit quinze califes se succéder, ce qui ne donne pas tout-à-fait six ans à chacun. Le dernier de ces Ommiades fut Merouan II.

Origine des Abbassides.

Il existait alors une autre branche collaté-

rale de la famille du prophète, dont le chef fut toujours en grande vénération parmi les Musulmans. Ce chef était Abbas, oncle de Mahomet; son représentant en 749 était Abou-el-Abbas Saffah, qui, profitant de la haine que les Ommiades inspiraient, se fit un parti puissant, à l'aide duquel il parvint à chasser Mérouan; et, s'étant fait reconnaître calife à sa place, il fonda la dynastie des Abbassides. La réaction de cette famille contre les Ommiades, fut affreuse, et affaiblit même l'intérêt qu'elle inspirait, et qu'on est forcé de reporter sur ces derniers, quoique les Ommiades aient toujours passé pour ignorants et cruels, et les Abbassides pour savants et humains; mais le crime ne trouve jamais d'excuse devant la postérité, quels que soient les titres de ceux qui les ont commis, et de ceux qui en ont été les victimes. Les Abbassides exterminèrent tous ceux des Ommiades qui tombèrent dans leurs mains, et ils employèrent pour cela les moyens les plus odieux, jusqu'à feindre avec eux une réconciliation, les inviter à un repas, pendant lequel ils furent assommés à coups de massue. Un seul échappa; ce fut Abdel-rahman, petit fils du calife Hescham, qui se réfugia en Espagne, où il fonda la nouvelle dynastie des Ommiades, l'an 756.

Cependant les Alides, tombés dans le discrédit, depuis la défaite de leur dernier calife Abdallah à la Mecque et à Médine en 684, voulurent encore faire reconnaître leurs droits; mais les deux premiers califes Abbassides, Abou-el-Abbas et El-Manzor, surent si bien les maintenir, qu'ils détruisirent sans retour toutes les prétentions de cette famille.

El-Manzor, tranquille, fonda alors la ville de Bagdad sur l'Euphrate, où il transféra le siège de son empire.

C'est dans cette race des Abbassides, qu'on voit avec plaisir figurer ce fameux Haroun-el-Raschid, dont le nom est si cher aux sciences, et aux belles lettres. Animé du plus vif désir de tirer les Musulmans de l'ignorance profonde dans laquelle ils avaient croupi jusqu'alors, il appela de tous les pays des savants qui furent chargés de traduire en langue arabe et en langue syriaque les livres d'astronomie et de philosophie qu'il avait achetés des Chrétiens. Il encouragea particulièrement la médecine, récompensa magnifiquement les poëtes dont il aimait beaucoup les ouvrages.

Le Calife Haroun el-Raschid.

Mais cette famille des Abbassides commença à décliner, et à tomber même dans le mépris, dès le commencement du dixième siècle. Les gouverneurs des provinces, d'offi-

La race des Abbassides dégénère.

ciers amovibles qu'ils avaient été dans l'origine, étaient devenus des souverains, tributaires seulement de leurs maîtres, et le califat se trouvait réduit au territoire qui environnait la capitale.

Révolutions en Egypte, an 872.

Cette faiblesse des califes fit éprouver à l'Egypte diverses révolutions. En 872, Ahmet, fils de Touloun, l'un de ces soldats Turkmans que les califes avaient à leur solde, se rendit indépendant.

En 934, un autre gouverneur nommé Akchid se rendit encore indépendant, et eut pour successeur un esclave noir nommé Kafour.

Dynastie des Fatimites, an 969.

La maison d'Aly, comprimée jusqu'alors, saisit cette circonstance pour sortir de l'obscurité dans laquelle elle vivait depuis longtemps. Mahadi-Obdeillah, chef de cette race illustre et malheureuse, ayant rassemblé un parti considérable, se porta en Afrique, où il forma la dynastie des Fatimites, du nom de Fathmé, femme d'Aly, et fille de Mahomet. Quelques années après en 968, Moaz, calife fatimite, envoya en Egypte son général Jauhar à la tête d'une armée formidable, qui enleva ce pays à Kafour, et y établit l'empire des Fatimites avec le titre de Soudan.

Les Egyptiens ne furent pas plus heureux

sous cette nouvelle race d'Arabes, qu'ils ne l'avaient été sous les Ommiades et les Abbassides. Les Arabes n'ont jamais connu la science du gouvernement, et le sort des peuples vaincus leur a toujours été indifférent. Aussi, depuis l'invasion d'Amrou, toutes les branches du système social se sont relâchées en Egypte. Alexandrie, encore orgueilleuse sous les Romains, de son étendue, de sa magnificence et de son commerce qui avait toujours brillé d'un vif éclat depuis Alexandre, vit bientôt disparaître la plus grande partie de sa population; l'on se trouva forcé de diminuer la surface de la ville pour la rendre plus aisée à défendre, et de construire une nouvelle enceinte, flanquée de tours, qu'on a appelée depuis l'Enceinte des Arabes.

Les causes de la dépopulation sont toujours restées les mêmes; car cette ville des Arabes, quoique bien moderne, puisqu'elle n'a pas neuf cents ans, est encore totalement abandonnée. La nouvelle ville, bâtie depuis trois cents ans, n'en contient pas la quatrième partie, et on ne peut arrêter, sans inquiétude, sa pensée sur le dernier terme de cette progression décroissante. Tels sont, cependant, les effets de l'affreux gouvernement des Arabes et des Turcs.

A la vérité, les Fatimites ont eu la gloire de fonder en Egypte la ville du Kaire, qui en est aujourd'hui la capitale; mais les établissements des villes Arabes n'étaient qu'un simple déplacement d'une autre capitale antérieure. A Memphis avait succédé Babylone, bâtie par les Perses, et qu'Amrou détruisit pour fonder Fosthat au lieu même où avait été élevée sa tente.

Fondation de ville du Kaire.

Les Fatimites, pour peupler le Kaire, détruisirent Fosthat, à laquelle ils donnèrent le nom de Masr-el-Atik que les Européens ont traduit par celui de vieux Kaire. Le véritable avantage que l'Egypte retira de la domination des Fatimites, c'est qu'elle redevint un royaume indépendant, et que le siége de son gouvernement ne se trouva plus à des distances immenses, comme il l'avait été jusque là, à Rome, à Constantinople et à Bagdad. Le Kaire devint une ville royale.

La dynastie des Fatimites, qui compta onze califes en Egypte, se maintint, depuis 969 jusqu'à 1171, malgré la terrible commotion que l'Orient reçut de l'Occident dans cet intervalle; mais enfin cette commotion devint la cause de sa ruine.

Les Croisés pénètrent en Egypte, an 1168.

Vers le milieu du onzième siècle, le système de féodalité admis en Europe avait réduit les

peuples à cet état de stupeur, où les mœurs ne peuvent prendre aucun caractère, ni aucune stabilité : la religion seule faisait leur consolation ; mais malheureusement ses ministres abusaient de leur influence, en entretenant dans les esprits une terreur qui énervait le génie.

Le christianisme, jadis si brillant en Orient, avait été refoulé en Occident par les progrès des Sarrasins, et l'empire de Constantinople était menacé par ces fiers ennemis du Christ.

Les livres de la Sybille et de David, que l'on était toujours accoutumé de consulter dans les temps de crise, annoncèrent la fin du monde, un déluge, ou un incendie universel, enfin le jugement dernier, et les peuples tremblants souhaitèrent et crurent la dissolution de toutes choses.

On courait en foule visiter les saints lieux de la Palestine, pour obtenir la rémission de ses péchés.

Parmi ces pieux pélerins, se trouva un Français d'Amiens, nommé Pierre, qui eut plusieurs conférences avec Siméon, patriarche de Jérusalem, à qui il offrit de porter des lettres au pape, et à tous les princes chrétiens d'Occident pour les exciter à chasser les Mahométans de la terre sainte. Pierre, muni des

lettres de Siméon, s'adressa d'abord au pape Urbain II, qui témoigna la plus vive ardeur pour cette sainte expédition, et ordonna, à cet effet, un concile à Clermont en Auvergne, en 1095. Pierre alla en suite, dans toutes les provinces, en deçà et par delà les Alpes, pour traiter avec les princes et prêcher la croisade, et dès ce moment l'épidémie des guerres saintes s'étendit dans toute l'Europe. Une immense population de pénitents, féroces dans la piété comme dans le crime, vendit ses biens pour aller vaincre ou mourir sur le tombeau du rédempteur des Chrétiens; toutes les passions s'allumèrent et s'exaltèrent aux noms de Jésus et de Mahomet.

Dans la première croisade, qui réussit complètement, Jérusalem fut prise, et Godefroy de Bouillon, l'un des principaux chefs des croisés, en fut élu roi, l'an 1099.

Ce royaume eut, grâces à la faiblesse et à l'avilissement dans lequel étaient tombés les Abbassides de Bagdad, et les Fatimites du Kaire, une existence de près de cent ans, et les rois de Jérusalem se crurent appelés à extirper le mahométisme de dessus la terre.

Amauri Ier, l'un d'eux, jeta ses yeux sur l'Egypte, et y envoya, en 1168, des forces

considérables, sous la conduite de Guy de Lusignan, qui, par suite, devint son gendre et son dernier successeur.

Lusignan, ayant pris Belbeis d'assaut, se présenta devant le Kaire, où il obligea le calife Adhed à demander la paix, et à payer un million de dinars, moyennant laquelle somme il devait se retirer. Pour en accélérer le paiement, il crut devoir entrer dans le Kaire, mais il épouvanta si fort les habitants de cette ville, que quelques-uns des principaux d'entr'eux, écrivirent du consentement d'Adhed, à Nour-Eddin Mahmoud, alors maître de la Syrie, pour en obtenir du secours contre les Francs.

Nour Eddin était le descendant d'un de ces gouverneurs des provinces du califat, qui, depuis l'avilissement des Abbassides, s'étaient depuis long-temps rendus indépendants dans leurs gouvernements. Néanmoins, Nour-Eddin était toujours attaché d'affection aux califes de Bagdad. Il saisit, en conséquence, cette occasion qui lui parut favorable, et pour nuire aux Chrétiens ses ennemis, et pour rétablir, s'il était possible, les Abbassides en Egypte.

Il y envoya, en conséquence, une armée dont il confia le commandement à Salah-Eddin, Saladin vient au secours du Calife.

fils d'Aïoub, officier Curde qui, déjà, s'était acquis une grande réputation dans les guerres que Nour-Eddin avait soutenues contre les Francs.

Adhed vit bientôt que les secours qu'il avait demandés, seraient pour lui infiniment plus dangereux que les Francs, avec lesquels il termina de suite ses arrangements, et il manifesta le désir d'être délivré de Salah-Eddin et de son armée.

Mais, quelque temps après, Amauri, aidé de l'empereur Manuel, ayant tenté une nouvelle expédition sur Damiette, le malheureux Adhed se vit contraint de conserver ses dangereux auxiliaires. Il donna même à Saladin, la charge de grand-visir, et de général de ses armées, avec le titre de Malek-el-Nasr, qui signifie prince de la victoire.

Amauri se présenta sous les murs de Damiette ; mais la mésintelligence qui se mit entre son armée et celle que lui avait donné l'empereur de Constantinople, et peut-être plus que tout cela, les talents et la bravoure de Saladin rendirent cette expédition infructueuse, et, après deux mois de combats devant cette place, les Chrétiens furent obligés de quitter l'Egypte, et de se rembarquer.

Saladin alors, n'ayant plus d'ennemis à combattre,

battre, et exécutant sans doute les instructions secrètes de son maître Nour-Eddin, commença à exercer des actes de souveraineté en son nom. Il fit d'abord supprimer dans les pièces publiques le nom du calife Adhed, et y fit substituer celui de Mosthadi, trente-troisième calife Abbasside, régnant encore à Bagdad. Il rendit même aux rejetons de cette famille, qui se trouvaient encore au Kaïre, toute la souveraineté dont ils jouissaient, mais seulement en matière de religion, et cet honneur leur fut depuis exclusivement réservé. On conçoit dès lors, que toutes les pratiques du rite de la secte d'Aly furent proscrites, et on y substitua celles de la secte de Schafeï, reconnue pour l'une des quatre sectes les plus orthodoxes parmi les Musulmans.

Pendant que ces changements importants s'opéraient, le calife Adhed était malade, et mourut sans en avoir connaissance.

A peine il fut mort, que Saladin s'empara de son palais, de ses trésors, et déclara au nom de Nour-Eddin, que la dynastie des Fatimites avait cessé de régner, et bientôt après, voyant qu'il était assez fort pour ne rien craindre du sultan d'Alep, il abjura toute dépendance, et se fit proclamer soudan d'Egypte et chef d'une nouvelle dynastie, qui fut

Dynastie des Aïoubites. an 1171.

appelée des Aïoubites, du nom de son père Aïoub.

L'ambition de Saladin était déjà bien flattée, lorsqu'il se vit le maître d'un si beau royaume; mais, comme le propre de cette passion est de n'être jamais satisfaite, il convoita la Syrie, et à la mort de Nour-Eddin, arrivée l'an 1183, il porta ses armes contre les fils de son bienfaiteur, et il s'empara de toutes les places de ce vaste royaume.

Enfin, en 1188, il mit le siége devant Jérusalem, qu'il prit sur Guy de Lusignan, qui en fut ainsi le dernier roi.

Saladin, la terreur des Croisés, qu'il chassa presqu'entièrement de la Syrie et de la Palestine, a été mis par la postérité au rang des grands capitaines; les historiens assurent qu'à de rares vertus, et à un grand fonds de justice, il joignait un esprit très-cultivé. On voit néanmoins avec peine ce beau caractère entaché d'ingratitude envers ses maîtres Adhed et Nour-Eddin; mais quelles sont les vertus que l'ambition ne ternit pas?

Mort de Saladin, an 1193.

Saladin mourut à Damas, l'an 1193, et partagea ses conquêtes entre ses enfans. La dynastie des Aïoubites devint très-puissante en Egypte, mais son règne n'y fut pas de longue durée.

Le successeur immédiat de Saladin fut son second fils Malekel-Aziz, parce que l'aîné, Nour-Eddin-Aly, surnommé Malekel-Afdhal, régna sur la Syrie; mais Elaziz étant mort sans enfants, Nour-Eddin vint régner au Kaire, d'où il fut chassé par son oncle Malekel-Adel, frère de Saladin. Cet Adel est celui dont la beauté et la douceur avaient séduit Mathilde, sœur de Richard, roi d'Angleterre, qu'il eût épousée d'après les conditions d'un traité à-peu-près consenti entre Saladin et Richard, si les Mahométans ne s'étaient pas opposés à ce que Malek abjurât sa religion.

Les enfants de Malek lui succédèrent, et ce fut sous son petit-fils, Malek-Saleh, surnommé Nejm-Eddin, qu'eut lieu la fameuse expédition de Saint Louis, dont je crois donner les malheureux détails.

L'armée des Chrétiens de la Palestine venait d'essuyer, en 1244, une horrible défaite, aux portes de Gaza, et les intérêts des Croisés se trouvaient dans le danger le plus imminent; le pape, allarmé, convoqua en 1245 un concile général à Lyon, où fut résolue une septième croisade, contre les Sarrasins. Mais à cette époque, l'empire de Constantinople, l'Allemagne et l'Italie étaient remplis de troubles, qui firent une diversion, telle que, de

Expédition de Saint-Louis, an 1249.

tous les rois de l'Europe, il n'y eut que Saint Louis qui, avec les seuls Français, entreprit cette guerre sainte.

Après avoir fait les préparatifs nécessaires, et pourvu au gouvernement du royaume, en donnant la régence à la reine Blanche, sa mère, Saint Louis s'embarqua le 25 août 1248, à Aigues-Mortes, où la plus grande partie de sa flotte l'attendait. Il était accompagné de ses trois frères, Alphonse, comte de Poitiers; Robert, comte d'Artois; et Charles, comte d'Anjou, ainsi que des principaux seigneurs du royaume. Il arriva vers la mi-septembre dans l'île de Chypre, où il resta jusqu'à l'été de l'année suivante.

Enfin, le lendemain de la Pentecôte, de l'année 1249, il mit à la voile avec une flotte immense, et cingla vers les côtes d'Egypte, où il parut à la vue de Damiette, après une traversée de quinze jours.

Cette lenteur dans les préparatifs, avait laissé à Nejm-Eddin le temps de rassembler tous les moyens pour faire face à l'orage qui allait fondre sur lui. Il avait fortifié Damiette, et il y plaça une nombreuse garnison, avec les vivres et les munitions nécessaires pour soutenir un long siége. Il envoya ensuite son général Facr-Eddin, avec un corps considé-

[illegible]

de neutraliser les moyens de défense qu'avait préparé le soudan, et les campagnes ne présentaient aucun obstacle à sa marche; on était aux premiers jours de juin, et ce n'est qu'à la fin de ce mois, que le Nil commence sa crue, après laquelle l'inondation met les armées qui parcourent le sol de l'Egypte dans le plus grand danger.

Saint Louis ne jugea pas ainsi, et au lieu de tirer parti de cette première ardeur des Français toujours si terrible, et si funeste à leurs ennemis, il la laissa se réfroidir, et il perdit tout. Il ne voulait pas partir avant l'arrivée du comte de Poitiers, son frère, qui amenait d'autres troupes, et il fut décidé qu'on l'attendrait à Damiette.

Cette détermination fut la cause de tous les malheurs qui suivirent. Les Egyptiens, revenus bientôt de leur frayeur, reconnurent qu'ils n'avaient encore perdu qu'une ville, et résolurent d'opposer aux Français la résistance la plus vigoureuse.

Nejm-Eddin, quoiqu'affaibli par une maladie à laquelle il succomba quelque temps après, se transporta à Mansurah, qu'il mit en état de défense, et employa le temps que Saint Louis passait dans l'inaction, à former un camp entre Mansourah et le canal d'Achmoun, qui,

un peu au Nord de cette ville, communique du Nil au lac Menzaléh.

Enfin, le comte de Poitiers arriva, et le roi, de l'avis du comte d'Artois son frère, et malgré les observations de son conseil, qui voulait qu'on allât s'emparer d'Alexandrie, afin d'y mettre la flotte en sûreté, donna l'ordre de marcher sur Mansourah; mais il n'était plus temps, la saison favorable pour remonter l'Egypte était écoulée, le Nil grossissant chaque jour, remplissait déjà les canaux qui coupent la plaine, et le développement des opérations militaires devenait presqu'impossible.

Cependant il survint alors un évènement important, dont les Français eussent pu tirer un grand avantage, s'ils l'avaient connu à temps : ce fut la mort de Nejm-Eddin. Son épouse, la sultane Schakgr-el-Dorr, sentit toute l'influence de cet évènement, s'il parvenait à la connaissance de l'armée et des ennemis; et dans la vue de sauver l'état, ou peut être, mue par des motifs plus ambitieux, elle se lia avec Ezzeddin Isbek, chef de la garde royale, et tint secrète la mort du soudan, jusqu'à l'arrivée de Malek-el-Mohaddam son fils, surnommé Touran Chah, qui était alors dans le Diarbekr.

L'armée française ne partit de Damiette que

le 7 décembre, et arriva le 19 devant Mansourah. Pour attaquer les Egyptiens avec succès et s'emparer de cette Place importante, il fallait traverser le canal d'Achmoun : on résolut d'en fermer la communication avec le Nil, au moyen d'une digue, mais les efforts des ennemis surent rendre inutiles tous les travaux des Français, qui, découragés et désespérant de passer le canal, délibéraient déjà si l'on retournerait à Damiette, lorsqu'un Bédouin vint offrir de leur indiquer un gué, à condition qu'on lui donnerait cinq cents besans d'or. Saint Louis accepta l'offre, et partit avec ses trois frères pour aller passer le gué et combattre les Egyptiens, recommandant très-expressément à ses officiers de rester toujours réunis, et de ne pas combattre séparément.

L'obstacle que présentait le canal allait être levé, l'avant-garde, commandée par le comte d'Artois, était déjà sur la rive opposée, lorsque l'ardeur impétueuse de ce prince lui fit perdre, avec la vie, tout le fruit de cette difficulté vaincue.

Ayant attaqué et mis en déroute quelques Arabes qui avaient voulu lui dipûter le passage, il se mit imprudemment à leur poursuite, renversa tout ce qui lui résistait, jeta l'épouvante dans l'armée égyptienne, arriva à Man-

sourah, enfonça une des portes, et pénétra dans la ville avant que l'armée française eût passé le gué.

C'en était encore fait de l'Egypte, si le comte d'Artois avait été soutenu, mais il se trouva un espace de deux lieues entre lui et l'armée. Le chef de la garde du soudan aperçut cette faute, et sut en profiter. Il rallia les fuyards, rassembla autour de lui l'élite de la cavalerie égyptienne, se plaça entre la ville et l'armée française, et en empêcha la communication.

Alors les habitants de Mansourah reprirent courage, assaillirent les Français qui s'étaient si imprudemment jetés dans la ville, et le comte d'Artois périt avec tous les braves qui l'avaient accompagné, victime de son ardeur et de sa désobéissance.

Le roi, ayant appris le danger que courait son frère dans Mansourah, s'était hâté de venir à son secours avec les troupes qui avaient déjà passé le gué, ce qui fit que l'armée française se trouva partagée en deux; une partie était encore sur la rive Nord du canal lorsque celle qui était sur la rive Sud se mit en marche. Le roi fit encore la faute de disposer ses troupes par pelotons, au lieu de marcher en masse, ensorte que les ennemis qui étaient venus à sa rencontre, attaquèrent séparément ces diffé-

rents pelotons, et leur causèrent un dommage considérable. On se battit avec acharnement toute la journée, et la victoire demeura indécise, quoique les Français se trouvassent à la fin du combat, maîtres du camp des Egyptiens; mais ceux-ci revinrent à la charge le lendemain, dès la pointe du jour, ayant à leur tête leur nouveau sultan Touran-Chah, à qui Schagkr-el-Dorr, sa mère, avait remis le soin des affaires. L'engagement fut des plus meurtriers, et la meilleure partie des officiers français périt ou fut blessée. La nuit seule put séparer les combattants, et les deux armées se trouvèrent dans les mêmes positions que le matin. Touran-Chah, rebuté alors d'une résistance si opiniâtre, désespéra de forcer les Français, et résolut de les affamer. Ils étaient approvisionnés de vivres et de munitions par une flotille qu'ils avaient sur le Nil. Le Sultan pensa qu'il pourrait attaquer et détruire plus aisément cette flotille que l'armée, et qu'étant alors maître du fleuve, il prendrait par famine ceux qu'il ne pouvait vaincre par la force; il fit en conséquence descendre et placer en embuscade, derrière une île, des galères qui tombant à l'improviste sur les vaisseaux français qui navigaient sans défiance, s'emparèrent aisément de tout le convoi.

Dès ce moment, la communication fut interrompue entre Damiette et l'armée, et la disette ne tarda pas à s'y faire sentir. La peste vint agraver les maux qui accablaient déjà les Français, et leur position devint affreuse.

Le roi, affligé de cet état déplorable, abandonna le camp des Egyptiens, et repassa le canal sur le pont de bois qu'il avait fait jeter depuis qu'il était maître des deux rives, et chercha à regagner Damiette. Il avait bien recommandé qu'on coupât ce pont aussitôt après le passage de l'armée, qui eut lieu dans la nuit; mais cet ordre ne fut pas exécuté, et les Egyptiens, s'étant aperçu au point du jour que les Français étaient décampés, se mirent à leur poursuite et les atteignirent à Farescour.

L'arrière-garde, où se trouvait le roi, fut la première attaquée, et ce vaillant prince, quoique affaibli par une dyssenterie cruelle, se défendit avec une intrépidité admirable. Mais la fatigue et la maladie le firent tomber évanoui; alors il fut entouré de plus de cinq cents braves chevaliers, qui, animés par le desir de le sauver, firent des prodiges de valeur, et eussent peut-être arraché la victoire à l'ennemi, si, au milieu du combat, un hérault d'armes n'eût enchaîné leur bravoure. Seigneurs chevaliers, s'écria le héraut : rendez-

vous, le roi vous le commande; que votre obstination ne le fasse pas périr.

A ces mots, ils mirent bas les armes, et le roi, ses frères et toute l'armée furent faits prisonniers, et conduite à Mansourah, où les Egyptiens ne lui accordèrent la liberté et la paix, qu'à condition qu'il rendrait Damiette et cent mille besans d'or. Le besan d'or représentait alors cinq livres parisis. Saint Louis accepta ce traité, et fut reconduit, avec les malheureux débris de son armée, à Damiette, qu'il abandonna presqu'aussitôt, et se rendit à Acre, d'où il envoya le prix convenu pour sa rançon.

Fin de la dynastie des Aïoubites.

Pendant que ces évènements se passaient, une nouvelle révolution dont les Français furent témoins, amena de grands changements en Egypte.

Les Aïoubites, Curdes d'origine, avaient conservé des relations avec leurs compatriotes, qu'ils affectionnaient beaucoup, et dont ils avaient attiré un grand nombre auprès d'eux, en les comblant d'honneurs, et leur donnant les premiers postes dans la garde royale.

Origine des Mamlouks Baharites. 1250.

Vers 1227, Djengis-Khan, ce terrible chef des Tartares, qui fit trembler toute l'Asie, avait porté le fer et la flamme dans tous les pays au Nord de la mer Caspienne, et poussé

ses ravages jusque dans la Russie et le Cuban, dont il avait enlevé les habitants, sans distinction d'âge ni de sexe, pour les mettre en vente dans tous les marchés de l'Asie.

Les Curdes qui entouraient Malek-el-Kamel, fils de Malek-el-Adel, lui donnèrent le conseil de saisir cette occasion pour se former, à bon marché, une milice belle et courageuse. En conséquence, vers l'an 1230, Malek fit acheter douze mille jeunes gens Tcherkasses, Mingréliens et Abazans, qu'il fit élever dans les exercices militaires; et en peu de temps, il eut une légion des plus beaux et des meilleurs soldats de l'Asie, qu'on appela Baharites, du mot Bahar, qui veut dire mer, n'étant venus en Egypte que par cette voie. Mais cette légion devint aussi funeste qu'utile à ses successeurs. Isbek, qui en était le chef, contribua puissamment à la mort de Nedjm-Eddin, et aux victoires de Mansourah, ce qui lui donna une grande influence sur la sultane Schagkr-el-Dorr, ainsi que dans les affaires du gouvernement.

Tourau Schah, supportait cette influence très-impatiemment; il avait amené avec lui du Diarbekr, quelques courtisans qui possédaient toute sa confiance, et à qui il avait donné les emplois les plus importants dont il

dépouilla les anciens serviteurs de son père ; au lieu de récompenser et de s'attacher par des largesses, le corps des Baharites, redoutable par son crédit et sa valeur, il le dépouilla de ses charges, et fit pressentir qu'il songeait à l'abolir.

La haine s'éveilla et germa au fond des cœurs, et le desir de la vengeance n'attendit qu'un prétexte pour l'asservir. Tourau-Cháh ne tarda pas à le faire naître lui-même.

La retraite des Français lui donnant la plus parfaite tranquillité dans ses états, il se livra sans mesure, à toutes sortes de voluptés, et pour fournir à ses dépenses, il osa demander à sa mère Schagkr-el-Dorr, compte des trésors de son père, la menaçant de son indignation, si elle ne le satisfaisait promptement. La Sultane vit bien que, pour ne pas devenir la victime de son fils, elle devait prévenir ses desseins. Elle se mit sous la protection des Baharites, qui, déjà portés à la vengeance, lui promirent satisfaction, et lui jurèrent la mort du sultan.

En effet, dès le jour même, Isbek et ses soldats allèrent attaquer Touran-Chah, qui se réfugia dans une tour, à laquelle on mit le feu ; mais ayant voulu se sauver, il fut mis en pièces à coups de sabre, et son corps jeté dans le Nil, près d'un bateau qui portait encore des

prisonniers français. C'est ainsi que périt misérablement le dernier souverain de la famille des Aïoubites, établie par Saladin.

La sultane Schagkr-el-Dorr, fut proclamée reine, et elle épousa l'Emir Isbek, qui fonda la dynastie des Baharites, plus connue depuis, sous le nom de Mamlouks, qui signifie esclave militaire.

Cette dynastie n'est connue dans l'histoire, que par les désordres de son gouvernement. Sans autre contrat social que l'intérêt du moment, sans autre droit public que celui de la conquête; les Mamlouks n'eurent pour règle de conduite et de gouvernement, que la violence d'une soldatesque effrénée.

Le fer, le cordon, le poison, le meurtre public, ou l'assassinat privé, ont été le sort d'une suite de quarante sept tyrans dans un espace de deux cents soixante sept ans.

En 1504, les Mamlouks avaient élu Campsou-el-Gauri, qui montra quelques talents, et voulut donner à l'esprit de mutinerie qui régnait, et qui remplissait l'Égypte de troubles depuis 1250, une autre direction; en conséquence il conçut et exécuta le dessein d'envoyer des troupes dans les Indes, pour en chasser les Portugais, et ramener le commerce qui commençait à prendre la route du cap de Bonne-espé-

rance, mais les Portugais défirent son armée navale.

Campson néanmoins, s'acquit une si grande réputation, qu'il devint l'arbitre de l'Orient, et balança la puissance d'Ismaël, roi de Perse, et de Selim, Ier Empereur des Turcs. Ce dernier, qui, pour s'affermir sur le trône, cherchait à étendre sa race, pour ne pas avoir de compétiteur, avait déclaré la guerre au sophi, parce qu'un des fils de son frère Amurat, s'était réfugié en Perse ; mais au moment où il marchait contre lui, Selim fut excité par le gouverneur d'Alep, nommé Caïerbey, à tourner ses armes contre le sultan d'Égypte.

Conquête de l'Egypte par Selim, Ier Empereur des Turcs, an 1516.

Les deux armées se rencontrèrent près d'Alep, où Campson perdit la bataille et la vie, le 26 août de l'an 1516.

Alors Selim, poursuivant ses succès vers l'Egypte, entra victorieux dans le Kaire, à la fin de janvier 1517, et s'étant rendu maître de la personne de Toman-bey, que les Mamlouks avaient fait sultan, il le fit pendre à une des portes de la ville, et abolit en lui, la souveraineté des Mamlouks, en y substituant celle des Osmanlys, de telle sorte que l'Egypte rentra encore une fois sous la domination de Constantinople dont les Turcs avaient fait le siège de leur empire depuis l'année 1453.

Selim

Selim, instruit que l'éloignement et l'abandon étaient les principales causes du démembrement de l'Egypte des empires qui avaient précédé le sien, sentit qu'il devait désormais entretenir un grand corps de troupes pour sa défense; mais l'exemple des califes Abbassides, lui laissa craindre que les gouverneurs qu'il y établirait ne cherchassent à se rendre indépendants.

En conséquence, il y forma un gouvernement dans lequel trois pouvoirs se surveillaient et se balançaient réciproquement.

Il nomma un pacha, ou vice-roi, qu'il chargea spécialement de la notification de tous ses ordres aux peuples, et aux autorités, ainsi que de leur exécution.

Ensuite, il créa une assemblée des chefs de l'armée qu'il y laissa. Cette assemblée reçut le nom de divan, avec le pouvoir de suspendre l'exécution des ordres du pacha, jusqu'à une nouvelle décision de la cour de Constantinople, à qui elle devait faire, de suite, part de ses motifs. Elle eut aussi le droit de ratifier, ou de rejeter toutes les ordonnances civiles ou politiques.

Enfin Selim conserva le corps des Mamlouks, dont les chefs furent chargés du gouvernement des vingt-quatre provinces sous

les ordres du divan qui les nommait, et leur donnait le titre de beys.

Cet ordre de choses se conserva pendant plus de deux cents ans, c'est-à-dire, autant de temps que les Ottomans surent tenir avec fermeté les rênes du grand empire qu'ils avaient substitué à celui des empereurs chrétiens de Constantinople, mais dès le commencement du dix-huitième siècle, le relâchement qu'éprouvaient toutes les parties de leur administration en Europe et en Asie, se fit ressentir en Egypte.

Les chefs des corps militaires qui composaient l'armée étaient devenus, malgré les défenses portées dans leurs statuts primitifs, citoyens par leurs alliances, et concessionnaires de propriétés, dont l'administration dépendait du gouvernement des Mamlouks. Dès lors, ils changèrent de rôle, et de protecteurs et surveillants de cette ancienne milice, ils devinrent ses protégés.

Les Mamlouks redeviennent maîtres du pays, 1746.

Ces anciens maîtres du pays, n'oubliaient jamais que l'autorité souveraine leur avait été arrachée par le sort des armes, et qu'ils avaient dû toute leur force pendant plusieurs siècles, au système de leur institution. En conséquence, ils s'étaient attachés à le conserver, et sans jamais contracter aucune alliance avec les Égyp-

tiens indigènes pour lesquels ils avaient le plus souverain mépris, ils ne se perpétuèrent que par la voie du commerce des esclaves.

L'influence que leur donna la négligence des Turcs, et leur penchant à s'attacher à la glèbe, leur fournit les moyens d'acheter un grand nombre d'hommes.

Lorsqu'ils sentirent leurs forces accrues, ils songèrent à se rendre maîtres du divan, et pour cela, ils poussèrent de tout leur crédit plusieurs de leurs affranchis, aux premiers grades de la milice, et aux emplois du gouvernement.

Ibrahim kyaya, et Rodoan.

Enfin, l'an 1746, le mamlouk Ibrahim, qui avait été fait kyaya, ou colonel des Janissaires, s'étant lié d'intérêts avec Rodoan, kyaya des Azabs, s'empara de tous les pouvoirs, et dicta ses volontés au divan et au pacha.

Ibrahim mourut en 1757; mais, comme sa puissance était déjà bien affermie, et que le gouvernement de Constantinople parut tolérer cette espèce de révolte, le pouvoir qu'avait exercé Ibrahim, fut regardé comme un héritage que ses affranchis prétendirent recueillir. Il ne s'agit plus que de décider entr'eux, à qui en appartiendrait la jouissance: d'abord Rodoan fut chassé et tué, et plusieurs beys se succédèrent dans le commandement de la ca-

pitale, qu'Ibrahim avait exercé avec le titre de cheik-el-beled.

Aly-Bey. 1766. On vit, en 1766, le fameux Aly-Bey comprimer tous ses rivaux, et s'arroger la puissance avec les titres d'émir hadgi, ou prince des pélerins, et de cheik-el-beled, ou gouverneur du Kaire.

Comme cet homme a fixé long-temps l'attention de l'Europe, je crois devoir donner des détails succincts de son histoire, qui se lie avec celle des Mamlouks que les Français ont trouvés en arrivant en Egypte.

Aly naquit parmi les Abazans, peuple qui habite le Caucase, et dont les esclaves sont les plus recherchés ; il fut porté au Kaire, et acheté par des Juifs qui, pour obtenir la protection d'Ibrahim, lui firent présent de leur esclave. Ses succès dans l'éducation militaire qu'il reçut, le firent distinguer de son maître qui l'affranchit, lui donna une femme, des revenus, le promut au grade de kachef, et enfin le fit nommer l'un des vingt-quatre beys.

A la mort d'Ibrahim, il devint un des principaux mobiles des révolutions successives, qui firent et défirent les commandants. Tantôt vainqueur, tantôt vaincu, il fut exilé plusieurs fois ; mais il finit par prendre une attitude ferme, et après avoir tué de sa main quatre

beys ses ennemis, et en avoir exilé quatre autres, il resta seul dépositaire de toute l'autorité. Alors son génie s'agrandit, il conçut le projet de secouer le joug de Constantinople, et de prendre le titre de sultan d'Egypte.

La circonstance était favorable : la Porte, occupée de ses intérêts avec les puissances du Nord, et obligée de prendre part aux évènements qui ont amené le premier partage de la Pologne, ne pouvait même pas réprimer les prétentions de l'Arabe Daher, qui s'était emparé du pachalik d'Acre, d'où il menaçait la Syrie entière.

Aly, par l'alliance qu'il avait faite avec Daher, n'ayant aucune inquiétude au Nord, s'occupa à détruire la puissance du Cheik Arabe Hammam, qui s'était emparé d'une partie de la Haute Egypte, et ensuite il tourna ses vues d'agrandissement du coté de l'Arabie, où il envoya par mer, un corps de ses mamlouks commandé par le bey Hassan, pour s'emparer du port de Djedda, tandis qu'un autre corps envoyé par terre sous les ordres de son favori Mohammadbey Abondahab, eut ordre d'aller occuper la Mecque ; mais ces deux expéditions eurent des suites malheureuses qui firent échouer de plus vastes projets qu'Aly avait formés sur le commerce de l'Inde.

Néanmoins, il se crut assez puissant, pour, de concert avec son allié Daher, attaquer la Syrie, et à la fin de 1770, il entra en Palestine, annonçant hautement son intention de marcher contre Osman, pacha de Damas; en effet son armée composée de cinq mille Mamlouks à cheval, et de quinze cents Barbaresques à pied, pénétra sans obstacle sous le commandement de Mohammad Aboûdâhab, jusqu'à Acre, où elle se joignit à l'armée de Daher, composée de quinze cents Safadiens à cheval, commandés par son fils Aly, et à peu près douze cents cavaliers Motonalis, et mille Barbaresques à pied commandés par le cheik Nassif.

Les deux armées réunies se portèrent aussitôt sur Damas, où Osman les attendait avec les pachas de Saïd, Tripoli, et Alep qui étaient venus à son secours.

La bataille eut lieu le 6 juin 1771, et les Turcs complétement défaits, furent obligés de céder la place et le château de Damas; enfin les troupes d'Aly et de Daher, allaient occuper cette capitale de la Syrie, lorsque le matin même de leur entrée, Mohammad Aboudahab abandonna tout-à-coup l'entreprise, et s'enfuit avec ses Mamlouks vers l'Egypte. On dit que cette singulière conduite

du général Egyptien, fut le résultat des efforts que fit Osman pacha pour dissiper par l'intrigue, des armées qu'il n'avait pu repousser par la force.

Des émissaires qu'il avait introduit auprès de Mohammad, lui avaient insinué que son maître Aly, qui l'avait employé jusqu'alors comme l'instrument de son ambition, était dans l'intention de le sacrifier aussi-tôt qu'il ne lui serait plus nécessaire, parce qu'il voyait déjà en lui un rival redoutable.

Osman lui fit offrir en même temps la protection du Grand-seigneur, bien préférable, disait-il, à tous égards à celle d'un révolté que le sultan ne laisserait pas impuni.

Il n'en fallut pas davantage pour éveiller l'ambition de Mohammad, qui, dès ce moment, se croyant supérieur à son maître, abandonna précipitamment sa conquête, et partit, sans délai, pour le Kaire : à peine fut-il arrivé dans cette capitale, que la mésintelligence ne tarda pas à éclater entre lui et Aly, et il courut dans le Saïd, se mettre à la tête des ennemis de celui dont naguères il était encore l'esclave. Son armée, grossie des Arabes du cheik Hammam, descendit bientôt de la Haute Egypte, et vint attaquer Aly près du Kaire. Celui-ci avait encore auprès de lui, les traîtres qui avaient

participé à la fuite de Damas, et qui l'abandonnèrent et allèrent grossir le parti de Mohammad, au moment où les deux armées furent en présence.

Aly n'eut d'autre ressource que de s'enfuir auprès de son ami Daher, avec huit cents Mamlouks qui s'attachèrent à sa fortune.

Dans cet intervalle, le pacha de Damas, après avoir conjuré l'orage qui avait si fortement menacé la Syrie, avait pris l'offensive, et assiégeait Saïde, lorsqu'Aly arriva en juillet 1772 auprès de Daher. Leurs troupes réunies battirent encore l'armée Turke, trois fois plus considérable que la leur, après quoi ayant mis en sureté toutes les possessions de Daher, Aly songea à retourner en Egypte avec les secours que lui offrit le pacha d'Acre.

D'un autre côté, les Russes alors en guerre contre la Porte, avaient contracté une alliance avec Aly, et lui promirent de le seconder; mais il fallait du temps pour réunir tous ces moyens, et concerter les projets d'attaque, et le bouillant Aly, qui ne respirait que la vengeance, sans attendre les troupes de ses alliés, partit seulement avec ses mamlouks, et mille cinq cents Safadiens commandés par Aman, fils de Daher.

Il rencontra près de Salehieh, un corps de

mille Mamlouks d'élite, commandé par Mourad-Bey, favori de Mohammad, et le combat s'engagea aussitôt. Mourad et Aly combattirent corps à corps dans la mêlée, celui-ci, ayant été blessé, fut fait prisonnier, et conduit à Mohammad, qui le fit mourir trois jours après, en avril 1773.

Ainsi se termina la carrière de cet homme qui menaça de nos jours l'empire Ottoman d'une grande révolution.

Mohammad, qui lui succéda, développa dans le court espace de trois ans, que dura sa puissance, toutes les fureurs d'un brigand. Il alla d'abord faire la guerre à l'Arabe Daher, dans la vue de se venger des secours que ce fidèle allié avait donnés à Aly, et surtout de s'emparer de ses trésors. Jaffa fut saccagée de la manière la plus horrible; Acre essuya le même sort : mais Mohammad trouva dans cette ville, le juste châtiment de son ingratitude et de sa barbarie. Saisi d'une fièvre maligne, ou pour mieux dire, de la peste, il périt en deux jours, au mois de juin 1776. Sa mort aurait été une occasion favorable au gouvernement de Constantinople pour reprendre l'autorité, puisqu'il ne se trouvait plus parmi les Mamlouks aucun homme d'une réputation assez distinguée pour rallier cette milice ré-

Mohammad Bey, en 1773.

Déchiremens et troubles, an 1776.

voltée depuis trente ans; mais depuis long-temps la Porte ne connaissait plus d'autre moyen de gouverner, que l'astuce et l'intrigue; et l'Egypte, encore une fois abandonnée à elle-même, devint comme après la mort d'Ibrahim-Kyaya, le théâtre des factions qui se disputèrent de nouveau le commandement. Mohammad laissait en mourant deux beys de sa maison, à peu près également puissants.
Ibrahim et Mourad, beys.
L'un, Ibrahim, politique rusé et adroit, avait été laissé gouverneur du Kaire, en l'absence de son maître, pendant l'expédition de Syrie; l'autre, brave et pétulant, était ce Mourad, qui avait fait Aly prisonnier, au combat de Salehieh. Il avait accompagné Mohammad, et se trouvait auprès de lui, au moment de sa mort. Les succès de l'expédition de Syrie n'ayant plus d'intérêt pour Mourad, il s'empressa de retourner au Kaire, pour y disputer à Ibrahim l'autorité dont leur patron les laissait dépositaires. Les deux champions reconnurent heureusement, que leurs forces et leurs moyens étaient absolument les mêmes, et qu'un combat pouvait tendre à leur ruine mutuelle, dont auraient profité d'autres prétendants, qui épiaient le moment favorable. En conséquence, ils prirent le parti de la paix, et firent un accord par lequel l'autorité fut

également partagée entr'eux, et Ibrahim resta cheik-el-beled, ou commandant du Kaire.

Mais cet accord ne fut pas sanctionné par tous les beys ; Ibrahim et Mourad sortaient de la maison de Mohammad, dont l'élévation avait fait des mécontents de tous les autres beys sortis, de la maison d'Aly, de celle du premier Ibrahim-Kyaya, et enfin, de celles, quoiqu'obscures, qui avaient eu des prétentions au commandement après la mort d'Ibrahim : ce qui formait trois nouveaux partis bien distincts. Le premier, de la maison d'Aly, reconnaissait pour chef ce Hassan bey, qui avait été envoyé pour prendre possession de Djedda, en Arabie. Le second, de la maison d'Ibrahim-Kyaya, avait pour chef Ismaël bey, l'un de ceux qui trahirent et abandonnèrent le malheureux Aly, lorsque Mohammad descendit du Saïd, pour l'attaquer au Kaire. Le troisième, qui ne reconnaissait aucun chef, se contenta de former une ligue d'opposition contre Ibrahim et Mourad. Hassan Bey.

D'abord Ismaël, aidé de tous les mécontents, parvint à se rendre maître du Kaire; mais ses extorsions et sa tyrannie lui firent bientôt des ennemis, à l'aide desquels Ibrahim et Mourad le chassèrent à son tour, et il se réfugia dans le Saïd, où il trouva Hassan bey, qui y Ismaël Bey.

était exilé depuis long-temps, et avec qui il fit désormais cause commune.

Ibrahim et Mourad tentèrent de les poursuivre, pour détruire ce noyau d'opposition, mais arrivés à Syenne, et désespérant de les atteindre, ils les laissèrent tranquillement jouir de la souveraineté du Saïd, et retournèrent au Kaire dont ils craignaient que le troisième parti, celui des beys ligués, ne leur fermât les portes.

En effet, cette ligue avait déjà préparé et combiné ses moyens, lorsque le retour inopiné d'Ibrahim et de Mourad en arrêta l'exécution. Leur projet avorté fut bientôt découvert, et cinq beys furent exilés dans le Delta; mais, au lieu de se rendre à leur destination, ils montèrent vers le Saïd, et se fixèrent à Miniet, l'une des principales villes de la moyenne Egypte, et delà, interceptèrent tous les convois de blé et de subsistance destinés à l'approvisionnement de la capitale.

Ces deux Beys sont chassés.

La crainte de voir cette ville bientôt affamée, détermina Ibrahim à faire une nouvelle expédition contre eux. Ce chef de Mamlouks, d'un caractère beaucoup plus pacifique que Mourad, a toujours préféré la voie des négociations, et c'est celle qu'il employa dans cette circonstance : elle lui réussit parfaitement, et

les beys consentant à reconnaître la suprématie des deux chefs alliés, retournèrent au Kaire, où ils furent rétablis dans tous leurs biens et dignités.

Tout fut désormais tranquille en Egypte; car je ne tiendrai pas compte de toutes les petites altercations des deux chefs entr'eux. Aussitôt que le bouillant et soupçonneux Mourad croyait voir dans les actes de son collègue, ou du divan, quelque mesure qui tendait à léser ses intérêts, il prenait aussitôt une attitude menaçante, et allait former son camp dans la Haute-Egypte, ou dans les plaines autour du Kaire; mais le temporiseur et pacifique Ibrahim, venait à bout de le ramener à la raison, et la paix se faisait toujours, sans tirer l'épée. Aussi l'alliance de ces deux chefs ne s'est jamais démentie, et ce système d'union qui doublait leurs forces, les a sauvés dans toutes les circonstances, ils en reconnurent surtout l'avantage en 1791.

A cette époque, le divan de Constantinople, qui venait de rentrer dans tous ses droits en Syrie, en faisant assassiner Daher par Akmet Djezzar, à qui on confia le pachalik d'Acre, voulut aussi faire reconnaître la souveraineté du Grand-seigneur en Egypte, et prélever d'ailleurs, ce qui lui était dû pour le miry depuis la mort de Mohammad.

Expédition du Capitan-Pacha, 1791.

On résolut, en conséquence, de mettre à profit la division qui existait entre Ibrahim et Mourad d'une part, et Ismaël et Hassan de l'autre, et on envoya le capitan Pacha avec une flotte et une armée considérables.

A son approche, Ibrahim et Mourad furent forcés de quitter le Kaire, et se réfugièrent dans le Saïd, ressource ordinaire de tous les partis faibles. Mais le capitan Pacha, aussi ignorant politique que ceux qui l'avaient envoyé, au lieu de rétablir et de donner de la vigueur à toutes les institutions civiles et militaires de Selim Ier, ce qui eût ruiné à jamais toutes les prétentions des Mamlouks, et eût rétabli la souveraineté du Grand-seigneur, se contenta de suivre la politique absurde de son gouvernement, et se fit chef d'intrigues. Il rappela au Kaire les beys-Hassan et Ismaël, qu'il investit de tous les pouvoirs qu'avaient usurpés Ibrahim et Mourad; ensuite, il s'occupa de prélever environ quarante-cinq millions d'arriéré dû au trésor impérial, n'oublia pas sa fortune, et croyant avoir bien rétabli l'ordre en Egypte, il retourna à Constantinople pour recueillir la récompense acquise par ce service.

Mort d'Ismaël, 1791.

Mais à peine fut-il parti, qu'Ismaël atteint trois fois de la terrible peste, qui ravagea l'Egypte cette année 1791, succomba à la troi-

sième fois, et laissa Hassan seul dépositaire du pouvoir que le capitan Pacha leur avait conféré, et qu'Ibrahim et Mourad revinrent bientôt lui disputer. Ibrahim et Mourad reviennent s'emparer du Kaire.

La lutte était trop inégale, et Hassan, convaincu de son infériorité, abandonna la capitale à ses rivaux, qui s'y établirent, et y vécurent, suivant leurs anciennes conditions, dans la plus parfaite intelligence.

Hassan se retira à Girgeh, dont il conserva le gouvernement, comme avant l'arrivée du capitan Pacha.

Tel était l'état des choses, sous le rapport politique, lorsque les Français abordèrent en Egypte pour en faire la conquête dans les premiers jours de juillet 1798. Arrivée des Français en Egypte, 1798.

Je vais actuellement donner les détails de cette conquête jusqu'à la fin de 1801, que le pays fut remis au Grand-seigneur.

FIN DE L'INTRODUCTION.

HISTOIRE

DE

L'EXPÉDITION FRANÇAISE

EN ÉGYPTE.

Le but de l'expédition des Français en Egypte, a toujours passé pour un grand mystère politique. Les uns ont cru que l'Egypte n'était qu'une halte, ou un point de passage pour l'armée destinée à conquérir l'Inde, et à détruire la suprématie des Anglais dans l'Asie; d'autres, donnant essor à leur imagination ardente, assuraient que le véritable but était la conquête de l'Empire ottoman, pour cerner l'Europe et lui dicter des lois au sein de Constantinople. Projet et but de l'expédition des Français.

Enfin, dans le délire qui agitait toutes les têtes après les revers de l'an VII, on alla jusqu'à mettre cette expédition sur le compte de la coalition royale, que servaient, disait-on, trois directeurs du Luxembourg, et elle de-

vint un des premiers chefs d'accusation contr'eux : les directeurs la rejetaient sur Bonaparte, alors en Egypte. Un ministre respectable, chargé, à cette époque, du portefeuille des affaires étrangères, se vit obligé de se défendre d'avoir conseillé ou préparé cette expédition.

Il prouva que le projet en existait longtemps avant son ministère, et que l'on avait voulu, d'accord avec le Grand-Seigneur, s'il avait été possible, retrouver dans ce pays détaché depuis long-temps de son autorité, la compensation de nos pertes commerciales dans les Indes et les Antilles.

Magallon, consul au Kaire, avait souvent élevé des plaintes sur les vexations révoltantes que les établissements français essuyaient de la part des Beys, et peut-être le premier, il suggéra l'idée d'une conquête dont la connaissance des localités lui faisait concevoir l'extrême facilité, et surtout les grands avantages. Cette proposition fut saisie avec empressement par le gouvernement, et le ministre des affaires étrangères, Charles Delacroix, écrivit au sieur Magallon, la lettre suivante :

Paris, le 29 Thermidor an IV.

« J'ai différé de répondre à vos lettres, parce que je » me suis toujours flatté que le concours des évènements » pourrait faire naître des circonstances favorables pour

» punir Mourad et Ibrahim beys, soit par nous-mêmes, » soit par la Porte, toute faible qu'elle est en Egypte. » Les circonstances n'ont point encore changé ; et il » faut remettre à d'autres temps tout projet sur l'Egypte : » je n'y renonce pas, car cette contrée fixe mon atten- » tion d'une manière toute particulière. Je sens le degré » d'utilité dont elle peut être pour la république. Je ne » m'expliquerai pas à cet égard d'une manière plus po- » sitive; il doit vous suffire de savoir que mes vues re- » posent sur les bases contenues dans vos mémoires, et » votre lettre du 27 prairial an III, au citoyen Ver- » ninac, dans laquelle je n'ai trouvé que des idées sages et » grandes. Je conférerai avec vous sur tous ces objets, » lorsque vous serez en France, car je ne doute pas » qu'après avoir donné vos soins à vos affaires domes- » tiques à Marseille, vous ne vous fassiez un plaisir de » vous rendre à Paris, pour y donner au gouvernement » tous les éclaircissements qui pourront lui être utiles » pour nos affaires en Egypte. Sous ce rapport, le congé » d'une année que vous m'avez demandé, et que je » m'empresse de vous accorder, ne sera pas inutile au » service de la république. »

Signé, Ch. Delacroix.

A cette époque, les idées de conquête commençaient à s'appeler des idées grandes, et l'on conçoit aisément, qu'enivré de succès, comme on l'était alors, et dans l'espoir que donnait le système de paix partielles avec les puissances continentales, on devait préparer de nouvelles conquêtes aux soldats, dont l'ha-

bitude belliqueuse pouvait devenir dangereuse par l'oisiveté.

Les gouvernants saisirent, en effet, le moment qui suivit la signature de la paix avec l'Autriche, que l'on regardait comme la plus importante et le complément de celles qui avaient déjà été faites avec la Prusse, l'Espagne, l'Italie, et qui, d'ailleurs, assurait celle avec l'Empire germanique.

Le traité de Campo-Formio ramenait sur le territoire français une armée victorieuse et un chef entreprenant, dont quelques actes avaient déjà décélé l'ambition aux yeux des hommes versés dans la connaissance du cœur humain.

Ces hommes pensèrent que Bonaparte se laisserait aisément séduire, par l'espérance de nouveaux succès faciles, dans un pays dont les souvenirs devaient flatter un jeune conquérant.

Ce pays avait été le théâtre de la gloire d'Alexandre et de César, et celui que l'on appelait déjà le héros de la France, devait sourire à la comparaison qui lui était présentée. Mais cet homme avait traité d'égal à égal, avec des princes; que dis-je? il leur avait dicté des lois comme leur souverain : comment pouvait-il donc se soumettre à rentrer comme les

autres citoyens, sous l'empire de la loi, à n'être qu'un membre de la république, et à servir encore d'instrument à la gloire de son gouvernement? Non, l'essai du pouvoir qu'il avait exercé en Italie, et l'enthousiasme que ses victoires y inspiraient, lui avaient fait concevoir de plus vastes projets. Il avait déjà provoqué, par des adresses de son armée, la journée du 18 fructidor, qui tendait à perdre un général dont la gloire lui portait ombrage, et il ne douta plus, après ce succès, de la réussite d'un plan d'usurpation qu'il avait conçu.

Il se rendit à cet effet à Paris, mais il y fut bientôt deviné. Rewbell, La Reveillère-Lepaux et Barras surent déjouer toutes les intrigues qu'il tenta d'ourdir; et, pour se débarrasser de lui, on rappela les projets de colonisation de l'Egypte, que l'on colora du prétexte de l'avilissement du commerce par les Beys. Il fut décidé qu'on enverrait un plénipotentiaire au Grand-Seigneur pour l'assurer de la continuation de l'amitié de la France, et lui garantir la reconnaissance de sa suzeraineté sur le pays que l'on allait conquérir. On proposa à Bonaparte de se charger de l'exécution de ces projets, sous le titre de général en chef de l'armée d'Angleterre, car c'était alors la seule puissance avec laquelle la France restait encore en guerre.

Bonaparte accepta le titre, mais il fut peu empressé dans l'exécution du projet, malgré l'activité que mettait le gouvernement à l'armement de la flotte et des différents convois qu'il avait fait préparer. Bonaparte voulait tâter l'esprit public, et affectait de paraître aux spectacles avec une simplicité étudiée. Il s'aperçut bientôt que sa présence éteignait l'enthousiasme au lieu de le ranimer, et il reconnut que le temps d'exécuter ses projets n'était pas encore arrivé.

Enfin, il ne pouvait plus reculer; le directoire pressait son départ, tout était prêt pour le 3 floréal an VI (23 avril 1798); lorsqu'on apprit à Paris l'insulte faite à Vienne à des personnes de la suite de Bernadotte, ambassadeur français auprès de l'Empereur d'Allemagne.

Bonaparte crut pouvoir mettre cette circonstance à profit, et faisant envisager la crainte d'une nouvelle rupture, il déclara au gouvernement qu'il suspendrait encore son départ jusqu'à ce qu'on eût reçu des nouvelles plus satisfaisantes de Vienne. Il fit pendant ce temps quelques efforts pour prendre un ascendant marqué dans les délibérations du directoire, qui, craignant enfin de compromettre sa dignité, lui intima le 13 floréal (3 mai) en séance, l'ordre de partir sur-le-champ. Bonaparte osa

dans la discussion, menacer de donner sa démission; le directeur La Reveillère, prenant une plume, la lui présenta froidement, et lui dit: Général, vous êtes le maître de la signer. Celui-ci dévora son affront et sortit: il dit alors à l'un de ses confidents intimes: « La poire n'est » pas mûre; partons, nous reviendrons quand » il sera temps »; et à l'instant les ordres furent donnés pour le départ de Paris, qui eut lieu le lendemain 14 (4 mai).

Pour bien suivre les évènements qui composent l'histoire de cette expédition, je la diviserai en trois sections. Plan de l'Ouvrage.

La première, qui contient le détail de la conquête sur les Mamlouks et de l'administration sous Bonaparte, se termine au moment où ce général abandonna l'armée, et la laissa découragée et aux prises avec toutes les forces de l'Orient réunies contr'elle.

La seconde contient l'histoire de la nouvelle conquête sur les Turcs, et le développement des projets que Kléber avait conçus pour le bonheur de son armée et des habitants de l'Egypte. Elle se termine à l'assassinat de cet illustre chef.

La troisième présentera l'administration du général Menou, dont les résultats ont amené la perte de cette belle conquête.

SECTION PREMIÈRE.

Conquête et Administration sous Bonaparte.

CHAPITRE PREMIER.

Départ et prise de Malte.

Choix des hommes qui composaient l'armée.

On avait laissé à Bonaparte le choix des hommes qui devaient l'accompagner, et il s'entoura de tous ceux qui lui étaient dévoués à l'armée d'Italie.

Quelques généraux de l'armée du Rhin, bien éloignés du secret de son ambition, et mus par le seul desir d'être utiles à leur patrie, voulurent partager sa gloire. Ils étaient loin de soupçonner alors qu'ils éveilleraient bientôt la jalousie d'un collègue qu'ils appelaient eux-mêmes le fils de la Victoire, et avec qui ils ne croyaient rivaliser que de sentiments d'honneur et d'attachement au bien public.

Commission des sciences et des arts.

Un homme qui s'était déjà acquis depuis long-temps une grande réputation dans les

sciences, et qui, certes, n'avait pas besoin de s'étayer de celle d'un conquérant, s'attacha néanmoins à son char. Monge avait été chargé de recueillir, en Italie, les productions des arts que les Français avaient conquises, et étant entré, par cette mission, dans l'intimité de Bonaparte, il en reçut la confidence du secret de l'expédition, et conçut le beau projet de la rendre utile aux sciences, en associant à l'armée un corps d'hommes instruits, dont l'unique mission serait de visiter et faire connaître, à l'Europe savante, ce pays signalé de tout temps comme le berceau des connaissances humaines.

Ce projet plut au gouvernement qui associa à Monge le savant et modeste Berthollet, et fournit libéralement à ces deux hommes tous les moyens qu'ils jugèrent nécessaires pour atteindre le but proposé.

Tout était préparé, disposé et réuni à Toulon, lorsque Bonaparte partit de Paris, le 14 floréal an VI (4 mai 1798), accompagné de son épouse et de son secrétaire Fauvelet-Bourienne.

Arrivé à Toulon, le 19 floréal (9 mai), il fit aux soldats de terre et de mer la proclamation suivante :

SOLDATS,

Proclamation à l'armée, au moment de son départ.

« Vous êtes une des ailes de l'armée d'Angleterre.

» Vous avez fait la guerre des montagnes, des plaines et des sièges; il vous reste à faire la guerre maritime.

» Les légions romaines que vous avez quelquefois imitées, mais pas encore égalées, combattaient Carthage tour-à-tour sur cette même mer et aux plaines de Zama. La victoire ne les abandonna jamais, parce que constamment elles furent braves, patientes à supporter la fatigue, disciplinées et unies entr'elles.

» Soldats, l'Europe a les yeux sur vous. Vous avez de grandes destinées à remplir, des batailles à livrer, des fatigues à vaincre; vous ferez plus que vous n'avez fait pour la prospérité de la patrie, le bonheur des hommes et votre propre gloire.

» Soldats, matelots, fantassins, cannoniers soyez unis. Souvenez-vous que le jour d'une bataille vous avez tous besoin les uns des autres.

» Soldats, matelots, vous avez été jusqu'ici, négligés. Aujourd'hui la plus grande sollicitude de la république est pour vous; vous serez dignes de l'armée dont vous faites partie.

» Le génie de la liberté qui a rendu, dès sa naissance, la république l'arbitre de l'Europe, veut qu'elle le soit des mers et des nations les plus lointaines. »

Un tel langage, dans la bouche d'un homme déjà environné de tout le prestige de la gloire, électrisa toutes les âmes. Officiers et soldats, tous ne virent que des lauriers à cueillir, et un cri général d'enthousiasme et d'impatience hâta le moment du départ.

Il avait été fixé d'abord au 25 floréal (15 mai), mais un très-violent vent d'Est retint l'escadre jusqu'au 28 au soir (18 mai). Cependant, le 26 (16 mai), trois frégates, sorties pour éclairer la marche, signalèrent quatre voiles qu'elles crurent d'abord anglaises, et qu'elles reconnurent ensuite pour espagnoles et amies.

Enfin, le 30 floréal au matin (20 mai 1798), l'escadre entière et les bâtiments de transport mirent à la voile, et sortirent. Départ de Toulon.

Trois convois préparés l'un à Gênes, l'autre à Ajaccio en Corse, et le troisième à Civita-Vecchia en Italie, attendaient les ordres pour se réunir à l'armée qui, alors, se trouva composée ainsi qu'il suit :

FORCES DE MER.

Forces de mer et de terre. BRUEYS, vice-amiral, commandant l'escadre.

Villeneuve............	Contr'amiraux.
Blanquet-Duchayla.....	
Decrest...............	

Ganteaume, chef de l'état-major.

Dumanoir Le Peley, chef de division, commandant le convoi.

Joubert, commissaire ordonnateur en chef.

Vaisseaux armés.

	canons.	capitaines.
L'Orient......	de 120	Casa-Bianca.
Le Guillaume-Tell.......	de 80 *id.*	Saunier.
Le Tonnant...	de 80 *id.*	Du Petit-Thouars.
Le Franklin...	de 74 *id.*	Gillet.
L'Aquilon.....	de 74 *id.*	Thévenard, fils.
Le Généreux..	de 74 *id.*	Lejoste.
Le Mercure...	de 74 *id.*	Laloude.
L'Heureux...	de 74 *id.*	Etienne, cadet.
Le Guerrier...	de 74 *id.*	Trulet, aîné.
Le Timoléon...	de 74 *id.*	Trulet, cadet.
Le Peuple Souverain......	de 74 *id.*	Racors.
Le Conquérant.	de 74 *id.*	Dalbarade.
Le Spartiate...	de 74 *id.*	Emérillon.

Vaisseaux non armés.

Le Dubois, Vénitien, commandant le convoi; capitaine Lelong.

Le Causse, Vénitien, servant d'hôpital; capitaine Lallement.

Frégates armées.

La Diane..... de 40 *id.* Peyret.
La Justice.... de 40 *id.* Villeneuve.
La Junon..... de 40 *id.* Pourquier.
L'Arthémise... de 40 *id.* Stanley.
L'Alceste..... de 40 *id.* Barré.
La Fortune.... de 36 *id.* Marchand.
La Sérieuse.... de 36 *id.*
La Courageuse. de 36 *id.* Eydoux.

Frégates non armées.

La Sensible.... capitaine Rouden.
Le Muiron...... ...*id*... Maillet.
Le Carrère...... ...*id*... Fichet.
La Léoben...... ...*id*... Colette.
La Mantoue.... ...*id*... Goïens.
La Montenotte.. ...*id*... Tempier.

Bricks armés.

Le Corcyre, de 14 canons, capitaine Renauld.
Le Lody, de 12 canons, capitaine Sennequier.

Le nombre total des bâtimens de transport,

était d'environ 400 de toute grandeur, et la force entière de mer était d'environ 10,000 hommes.

FORCES DE TERRE.

BONAPARTE, général en chef.

Généraux de division.

Berthier, chef d'état-major.
Caffarelly, Dufalgua, commandant le génie.
Dommartin, commandant l'artillerie.

Kléber.	Dumuy.	Dugua.
Desaix.	Vaubois.	Reynier.
Menou.	Bon.	Baraguay-d'Hilliers.

Généraux de brigade.

Lasues.	Lanusse.	Leclerc.	Dupuy.
Rampon.	Andréossy.	Verdier.	Davoust.
Damas.	Dumas.	Fugières.	Belliard.
Murat.	Vial.	Zayonchek.	Vaux.

CORPS DE TROUPES.

Infanterie légère.

Les 2me demi-brig. colonel.... Desnoyer.
4me *id.*..... colonel.... Destaing.
21me *id.*..... colonel.... Robin.

Infanterie de bataille.

9me *id*...... colonel.... Marmande.
13me *id*...... colonel.... Delgorgue.
18me *id*...... colonel.... Boger.
25me *id*...... colonel.... Venoux.
32me *id*...... colonel.... Mars.
61me *id*...... colonel.... Conroux.
69me *id*...... colonel.... Barthélemy.
75me *id*...... colonel.... Maugras.
85me *id*...... colonel.... Viala.
88me *id*...... colonel.... Silly.

Hussards.

Les 7me régiment. colonel.... Destrées.
22me *id*...... colonel.... Lasalle.

Dragons.

Les 3me *id*...... colonel.... Bron.
14me *id*...... colonel.... Duvivier.
15me *id*...... colonel.... Pinon.
18me *id*...... colonel.... Lefèvre.
20me *id*...... colonel.... Boussard.
Guides du gén. en chef un rég. col. Bessières.

Génie et Artillerie.

Un bataillon d'artill. à chev. colonel Songis.
Les 2me et 5me compagnies de mineurs.
Un bataillon de sapeurs. } colonel Crétin.

Administrations.

Commissaire-ordonnat. en chef. Sucy.
Payeur général.............. Estève.
Médecin en chef............. Desgenettes.
Chirurgien en chef........... Larrey.
Pharmacien en chef.......... Boudet.

La force entière de l'armée de terre était d'environ 36,000 hommes.

COMMISSION DES SCIENCES ET ARTS.

Géométrie.

Fourrier. Costaz. Corancez. Say.

Astronomie.

Noüet. Quesnot. Méchain, fils.

Mécanique.

Monge. Adnez, père. Lenoir, fils.
Hassenfratz, jeune. Conté. Adnez, fils.
Cirot. Dubois. Cécile.
Cassard. Couvreur.

Horlogerie.

Lemaitre.

Chimie.

Berthollet. Samuel-Bernard. Champy, père.
Pottier. Descotils. Regnaud.
Champy, fils.

Minéralogie.

Minéralogie.

Dolomieu. Cordier. Rozières. Victor-Dupuy.

Botanique.

Nectoux. Delille. Coquebert.

Zoologie.

Geoffroy. Savigny. Redouté.

Chirurgie.

Dubois. Labate. Lacipière.

Pharmacie.

Boudet. Rouyer.

Antiquités.

Pourlier. Ripault.

Architectes.

Norry. Balzac. Protain. Hyacinthe Lepère.

Dessinateurs.

Dutertre. Denon. Rigo. Joly.

Ingénieurs des Ponts et Chaussées.

Lepère, aîné, ingén. en chef. Girard, *idem.*

Bodart.	Saint-Génis.	Favier.
Faye.	Lancret.	Thévenot.
Martin.	Fèvre.	Chabrol.
Duval.	Devilliers.	Raffeneau.
Gratien Lepère.	Jollois.	Arnollet.

Ingénieurs-géographes.

Jacotin, ingénieur en chef.

Lafeuillade.	Bourgeois.	Dulion.	Laroche.
Greslis.	Leduc.	Faurie.	Jomard.
Bertre.	Boucher.	Lévêque.	Coraboeuf.
Lecesne.	Pottier.	Chaumont.	

Sculpteur.

Casteix.

Graveur.

Fouquet.

Littérateurs.

Parceval de Grandmaison. Lerouge.

Musiciens.

Viloteau. Rigel.

Elèves de l'Ecole Polytechnique.

Viard. Alibert. Caristie. Duchanoy.

Interprètes.

Venture.	Jaubert.	Belletête.
Magallon.	Raige.	Laporte.

Imprimeurs.

Marcel. Puntis. Galland.

Route que suivit l'armée.

L'escadre longea la côte de Provence, jusques vers Gênes, d'où elle se dirigea sur le cap Corse, qui fut signalé le 3 prairial au ma-

tin (23 mai). Elle resta en vue du côté oriental de l'île, jusqu'au 10 (30 mai), remplissant le canal qui se trouve entre la Corse et l'Italie, côtoya lentement la Sardaigne jusqu'au 14 (3 juin), pour attendre le convoi que l'on savait parti de Civita-Vecchia le 8 (28 mai). On apprit ce jour-là que trois vaisseaux anglais et deux frégates avaient été vus autour de Cagliari en Sardaigne; on envoya à leur recherche, mais ils avaient disparu.

Le 15 prairial (4 juin) l'escadre étant vers les îles Serpentaires, on aperçut dans le lointain plusieurs bâtiments qui furent reconnus pour un convoi napolitain, escorté par deux frégates suédoises, venant de Malaga, et faisant route sur Naples.

Le 18 (7 juin), on longea l'île de Marétimo, et on passa à la portée du canon de la jolie ville de Massara en Sicile, ayant à droite l'île de Pantellerie en vue.

Rien n'était beau comme le spectacle que déployèrent l'escadre et le convoi aux yeux des Siciliens qui partageaient avec tous les habitants des côtes de la Méditerranée, l'inquiétude que donnait la destination inconnue de cet immense armement. Frappées des rayons du soleil levant, ou couchant, quatre cents voiles présentaient l'aspect d'une grande ville

flottante, et s'avançaient avec une majesté imposante. L'intérieur des bâtiments offrait à l'observateur un tableau non moins curieux et non moins intéressant. Pendant le jour, la manœuvre du canon occupait le soldat, et le soir les musiques des régiments faisaient entendre des airs guerriers qui excitaient son courage impatient, et le disposaient à bien recevoir l'ennemi, si on le rencontrait en mer. L'enthousiasme s'exaltait à l'approche de deux vaisseaux. La musique cessait au moment où la voix pouvait se distinguer, et on se demandait mutuellement des nouvelles qui portaient la consolation dans l'âme de chacun. L'impression que l'on ressentait alors, est difficile à dépeindre.

Après le coucher du soleil, les jeux charmaient l'ennui de la navigation, et les soldats représentaient une comédie de leur invention dont le sujet était presque toujours la délivrance d'une esclave du sérail, son enlèvement des mains d'un vieux Turc, et son mariage avec le soldat français son libérateur.

Arrivée à Malte.

Après avoir dépassé la ville de Massara, l'escadre, quittant les côtes de la Sicile, et prenant direction sur le sud-est, arriva le 21 (10 juin), vers les quatre heures du matin, en

vue des îles de Goze et de Malte, où elle trouva le convoi de Civitta-Vecchia.

Déjà, dans les journées du 19 et du 20 (8 et 9 juin), les ordres avaient été donnés aux bâtiments composant le convoi d'Ajaccio, de ne pas s'éloigner des frégates *l'Alceste* et *la Mantoue*, et de leur obéir.

L'escadre, en ordre de bataille, alla s'établir devant le port de Malte, et on commença dans la journée toutes les dispositions pour un débarquement général.

Malte est une île située par les 35°. 54′ de latitude, et 11°. 10′ de longitude comptée de l'Observatoire de Paris, dans le canal entre la Sicile et la Barbarie, à environ deux cent soixante lieues au sud-est de Toulon. Elle a cinq lieues de longueur, et deux à trois lieues de largeur. Elle compte environ cent mille habitants, compris ceux des îles Gozo, Comino, et Cominetto, dont elle est entourée. Description de cette île.

Son ancien nom était Ipéria qui fut changé en celui d'Ogygia. On croit que Goze qui en est une dépendance était le lieu qu'habitait Calypso, lorsque Télémaque et Mentor y abordèrent. Les Grecs l'appelèrent Mélita, et par corruption, les Sarrasins en firent *Malta* ou Malte; les Normands s'en emparèrent sur les Sarrasins en 1090, et depuis cette époque

elle eut toujours les mêmes maîtres que la Sicile, jusqu'à Charles-Quint qui la donna aux chevaliers de St. Jean de Jérusalem l'an 1529, à condition qu'ils feraient continuellement la guerre aux Turcs et aux corsaires barbaresques. Ils établirent d'abord leur ville capitale à Civitta-Vecchia, dans le milieu de l'île; mais, attaqués en 1565 par toutes les forces de l'empire ottoman, ils reconnurent pendant le siége tous les désavantages de leur position dans les terres, et n'ayant dû leur salut qu'à une persévérance et à un courage surnaturel, ils s'empressèrent, immédiatement après leur délivrance, de construire sur le bord de la mer la nouvelle ville à laquelle ils donnèrent le nom de Malte.

Avec une population de trente-six mille âmes, cette ville est aujourd'hui recommandable par ses fortifications taillées dans le roc, et par son magnifique port, où des vaisseaux du plus haut rang peuvent venir se ranger le long des murs de quai, à l'abri de tous les vents, et dans la plus parfaite sécurité.

La position de cette île devenait d'une importance majeure dans l'exécution des projets sur l'Egypte, et il était indispensable d'avoir la certitude d'y être reçu en ami, pour qu'elle pût servir de relâche au besoin, dans l'hypothèse d'un combat. Son gouvernement

avait, à la vérité, donné des preuves réitérées de son opposition au nouveau gouvernement de la France; mais, aucun acte d'hostilité n'ayant présenté jusqu'alors de motif pour attaquer l'ordre de Malte, on n'avait pas osé lui déclarer la guerre, et on avait tenté la voie des négociations.

Négociations antérieures pour se rendre maître de Malte.

Dans l'hiver de 1797 à 1798, on avait envoyé secrètement à Malte, monsieur Poussielgue secrétaire d'ambassade à Gênes; sa mission avait pour but de connaître les dispositions du grand-maître et des chevaliers, dans le cas où l'on enverrait des vaisseaux français dans les parages environnants. Monsieur Poussielgue, quoique très versé dans la politique, et aidé même d'un des principaux chevaliers nommé Bosredon Ransigeat, à qui il s'était entièrement ouvert, ne put tirer aucun résultat de ses conférences avec le grand-maître, et se retira sans avoir rempli son but; mais il était aisé de conclure du silence et de l'extrême circonspection qu'on avait employés avec lui, que les dispositions de l'ordre et des chevaliers ne seraient jamais favorables aux vues des Français : il fallut donc se résoudre à enlever de force un poste que l'on ne pouvait espérer occuper par un arrangement.

Cependant cette détermination pouvait entraîner les conséquences les plus funestes par le retard qu'elle apporterait dans l'expédition. Les Anglais ne pouvaient long-temps ignorer les projets et la marche de l'armée française. Si le siége de Malte traînait en longueur, des forces supérieures pouvaient se présenter, et livrer le combat aux yeux des Maltais. A la vérité, on était bien préparé à ce combat, et à nombre égal de vaisseaux, la défaite des Anglais n'eût pas été douteuse, à cause de la grande quantité de soldats qui se trouvaient à bord des vaisseaux français; mais les Anglais pouvaient détruire les bâtiments du convoi, et faire ainsi échouer tous les projets.

Débarquement des troupes.

Bonaparte, sentant toute la difficulté de sa position, se détermina donc à brusquer l'attaque. Il fit demander l'entrée des ports pour renouveler l'eau, et quelques provisions. Il savait que cette demande ne pouvait être accueillie, puisque c'était réellement mettre l'île au pouvoir de l'escadre, mais il attendait ce refus pour servir de prétexte à son attaque.

Le consul de France Caruson, vint notifier le refus du grand-maître au général en chef, qui, à l'instant même et sans autres préliminaires, fit effectuer le débarquement sur divers points.

Le convoi de Civitta-Vecchia mit son monde dans la cale de Marsa-Sirocco, dont toutes les batteries et les forts tombèrent au pouvoir des généraux Desaix et Belliard. Le convoi de Gênes débarqua à la cale St. Paul, et celui de Marseille à l'île de Goze, sous les ordres du général Reynier.

Le général Lannes, et le chef de brigade Marmont, descendirent à la portée du canon de Malte.

Le 22 prairial au matin (11 juin), Bonaparte lui-même alla visiter la côte; la fusillade et la cannonade qui partaient de la ville et des forts, annonçaient l'intention des Maltais de se défendre. S'ils avaient été instruits des événements qui se passaient, s'ils avaient bien connu la position critique dans laquelle l'armée se trouvait, ils pouvaient en effet, par la plus légère résistance, rendre nuls tous les efforts des Français, et voir peut-être se flétrir sous leurs murs, les lauriers des vainqueurs de l'Italie et de l'Allemagne. Mais le chef de l'ordre, Ferdinand Homspech Allemand, n'était pas un Lavalette, et les chevaliers n'étaient plus ces défenseurs intrépides de la religion, qui avaient humilié l'orgueil de Soliman II.

Depuis long-temps, la facilité de leurs suc-

cès sur les Turcs, dus plutôt à la supériorité de l'art militaire européen, qu'à leur courage personnel, avaient plongé les chevaliers dans une vie molle qui les rendait incapables de ces résolutions généreuses que les hommes, attachés à leur patrie ou aux principes de leurs institutions, savent toujours prendre dans les circonstances difficiles.

La révolution française, ce terrible événement politique qui a ébranlé le système social dans les quatre parties du monde, avait déjà jeté des brandons de discorde, et détruit l'union des chevaliers. Plusieurs d'entr'eux, (Français de naissance), à la tête desquels figurait le commandeur Jean-Baptiste Bosredon de Ransigeat, natif du pays de Combrailles en Auvergne, avaient déjà manifesté des opinions favorables au nouveau système de gouvernement établi dans leur patrie.

A l'instant où ils virent que les Maltais prenaient les armes, et pensaient à se défendre, ils écrivirent au grand-maître, que leur devoir, comme chevaliers, était de faire la guerre aux Turcs, et non à leurs compatriotes; qu'en conséquence, ils déclaraient ne vouloir prendre aucune part à la mauvaise conduite de l'ordre dans cette circonstance.

Cet acte d'indiscipline fut puni à l'instant

même, par leur arrestation; mais lorsque les chevaliers virent qu'ils étaient attaqués sérieusement, et qu'il fallait déployer tous les moyens que commandait la défense, ils furent tout étonnés de ne plus trouver en eux l'énergie nécessaire. D'un autre côté, ils furent effrayés de leur position.

La population entière de l'île s'était réfugiée dans la ville, dès les premiers moments du débarquement, et les indigènes de tout âge et de tout sexe paraissaient bien déterminés à ne pas souffrir l'entrée des Français. Une artillerie nombreuse garnissait les remparts, mais l'ordre n'avait à sa disposition, ni argent, ni vivres, ni munitions de guerre.

Les chevaliers demandent à capituler.

Les chevaliers crurent donc n'avoir plus de ressources à espérer que dans la générosité du général en chef, et dès le jour même, 22 prairial (11 juin), le grand-maître pria le sieur Frémeaux, consul général de la république Batave, d'interposer ses bons offices pour obtenir une suspension d'armes, et connaître les intentions des Français.

Bonaparte qui était loin de s'attendre à une issue aussi prompte, accorda l'armistice, et envoya sur-le-champ son premier aide-de-camp, le chef de brigade Junot, avec pouvoir d'en signer les articles, et de consentir

une nomination de commissaires pour régler une convention définitive.

Le 23 prairial (12 juin), le grand-maître ayant invoqué la médiation de l'Espagne dans la personne du chargé d'affaires, le sieur Amati, et voulant d'ailleurs se rendre les Français favorables, s'empressa de mettre en liberté les chevaliers détenus, et nomma Bosredon Ransigeat, à la tête de la députation chargée de régler la convention; Bonaparte, de son côté, désigna pour la même mission, le sieur Dolomieu minéralogiste, ancien commandeur de l'ordre, et le sieur Poussielgue, agent envoyé l'hiver précédent; et les négociations s'ouvrirent. Mais, pendant les conférences, un événement inattendu faillit tout rompre.

Convention pour la reddition de Malte.

Les habitants de l'île réfugiés, voyant qu'on se rendait sans combattre, qu'on avait fait sortir de prison les chevaliers patriotes français, crurent que le grand-maître était trahi et vendu par le parti dévoué à la France. Ils coururent aux armes, se portèrent au palais magistral, et, dans le tumulte, tuèrent deux chevaliers et en maltraitèrent plusieurs. Mais les négociateurs surent apaiser ce mouvement, et la convention ayant été réglée, fut portée au général en chef, à bord du vaisseau *l'Orient*, où elle fut terminée et ratifiée le 24 prairial (13 juin).

Elle portait en substance : que les chevaliers remettraient à l'armée française la ville et les forts de Malte, et qu'ils renonçaient, en faveur de la république, à leurs droits de propriété et de souveraineté, tant sur cette ville que sur les îles de Malte, Goze et Comino.

On promettait au grand-maître de demander pour lui, au congrès de Rastadt, une principauté équivalente, et en attendant, on s'engageait à lui faire une pension de 300,000 fr., et à lui payer deux années de cette pension pour indemnité de son mobilier.

On permettait aux chevaliers de rentrer en France, et on leur assurait une pension de 700 francs, leur vie durant.

Bonaparte descendit dans la ville, le 24 prairial au soir (13 juin), et dès le lendemain, il créa une commission de gouvernement, composée de neuf personnes, auprès de laquelle il plaça le sieur Regnault de Saint-Jean-d'Angely avec le titre de commissaire français.

Réglement pour le gouvernement et l'administration de l'île.

Les îles de Malte et de Goze furent divisées en cantons de 3,000 ames de population, et la ville de Malte eut deux municipalités. Chaque canton fut administré par un corps municipal de cinq membres, et fut mis sous la juridiction d'un juge-de-paix.

La police toute entière fut attribuée au général commandant.

Le général en chef institua, dans chaque municipalité de la ville de Malte, un bataillon de garde nationale composé de neuf cents hommes, pris parmi les plus riches, les marchands et en général tous ceux intéressés à la tranquillité publique.

Il ordonna la formation de quatre compagnies de vétérans, de tous les vieux soldats qui avaient été au service de l'ordre, et qui étaient incapables d'un service actif, et voulut qu'à mesure de leur formation, ils fussent envoyés à Corfou.

Il forma quatre compagnies de canonniers pour le service des côtes; chacune de ces compagnies devait être commandée par un officier et un sous-officier français.

Il offrit du service dans l'armée à tous les Maltais qui voudraient lever une compagnie de cent chasseurs.

Il ordonna que tout habitant portât la cocarde tricolore; mais il défendit de porter l'habit national français, à moins d'en avoir obtenu l'autorisation qu'il promit, ainsi que la qualité de citoyen français, à ceux qui se distingueraient par leur attachement à la France,

par quelqu'action d'éclat, trait de bienfaisance ou de bravoure.

Il proclama l'égalité en droits de tous les habitants, sans autre différence que leurs talents, leur mérite, leur patriotisme et leur attachement à la république française.

Il abolit l'esclavage, et voulut en conséquence que les Turcs, esclaves dans l'île, fussent regardés comme prisonniers de guerre, jusqu'à ce que les Beys eussent consenti à renvoyer à Malte tous les esclaves français ou maltais qu'ils avaient.

Il défendit d'avoir des armoiries, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur des maisons, de prendre des titres féodaux, même de cacheter des lettres avec des armoiries.

Il déclara que les différents ministres plénipotentiaires, ou chargés d'affaires, cesseraient leurs fonctions jusqu'à ce qu'ils eussent reçu de nouvelles lettres de créance.

Il fit faire un désarmement général de tous les habitants, et voulut que le commandant de l'île désignât trente jeunes gens de 15 à 30 ans, pris dans les familles les plus riches, pour former une compagnie de volontaires, ou gardes d'honneur, équipés et armés à leurs frais.

Il ordonna que la commission de gouvernement désignât les jeunes gens de 9 à 14 ans;

appartenant aux plus riches familles, pour être envoyés à Paris et élevés dans les écoles de la république. Les parents devaient être tenus de leur faire 800 francs de pension, et de leur donner 600 francs pour leur voyage.

Le même ordre portait que le commissaire-ordonnateur de la marine désignerait à la commission de gouvernement de jeunes Maltais pris aussi dans les familles les plus riches, pour être placés comme aspirants, s'instruire et parvenir à tous les grades de la marine.

Les parents dont les enfants seraient désignés et qui refuseraient de les livrer, étaient condamnés à 3,000 fr. d'amende.

Les classes pour les matelots furent établies comme dans les ports de France.

Enfin, il enjoignit à tous les prêtres, religieux et religieuses, qui n'étaient pas natifs des îles de Malte et de Goze, d'évacuer ces îles au plus tard dans les dix jours, et défendit à l'évêque, aux curés et desservants de reconnaître la souveraineté du pape, dans l'administration de la religion.

Il est inutile de parler de plusieurs autres réglements, tous rédigés dans le même esprit; mais j'ai cru devoir rapporter les principaux, pour faire apercevoir la ressemblance qu'ont ces ordres, avec le système que Bonaparte a suivi

suivi pendant son règne en France. Déjà, il faisait à Malte, un essai de l'exercice de la souveraineté.

Dénonciation des deux actes trouvés dans les archives de l'ordre.

Il publia avec un grand appareil deux actes qu'il trouva dans les archives de l'ordre, et qu'il dénonça comme attentatoires aux droits des nations.

Ces deux actes, passés depuis peu de temps entre l'empereur de Russie et le grand-maître, avaient pour but l'établissement de deux grands prieurés, l'un sous le nom de Grand-Prieuré de Russie, et l'autre, sous celui de Grand-Prieuré de la Religion grecque; ces deux actes furent présentés comme donnant la preuve des intentions de la Russie de s'emparer de Malte, d'où s'ensuivait qu'en occupant cette île, Bonaparte n'avait fait que déjouer une intrigue diplomatique, et prévenu la prise de possession par les Russes.

Mais, en supposant vraie cette prise de possession, ce qui n'était cependant dit, ni dans les traités patents, ni dans les articles secrets, du-moins elle eût été basée sur le consentement mutuel et libre des parties contractantes, sans que la Russie eût déployé aucun appareil de force. Bien plus, l'empereur qui se déclarait le protecteur de l'ordre, et qui en relevait l'éclat en l'introduisant dans ses Etats, lui assurait

en même temps une dotation de quatre cents mille roubles.

Par opposition à cette conduite, Bonaparte détruit l'ordre à main armée, chasse sans motif le grand-maître et les chevaliers d'une île qui, depuis trois cents ans, était leur propriété bien reconnue, et dépouille les églises des richesses que la piété ou la munificence de toutes les nations de l'Europe y avaient accumulées.

Spoliation des hôtels et des églises.

Les hôtels des différentes langues possédaient un mobilier considérable; il le fit vendre publiquement.

L'église de Saint-Jean, surtout, présentait un immense butin : on enleva une grande quantité de statues en argent; les douze apôtres fondus de ce même métal en ornaient le chœur: Bonaparte ordonna leur enlèvement. Aussitôt les principaux habitants alarmés se transportèrent chez lui, pour tâcher de faire changer cet ordre, mais il fut inflexible; ils lui offrirent alors le même poids en argent monnayé, et n'obtinrent que comme une très-grande faveur, par ce sacrifice, la conservation des images de leurs Saints: mais ils ne purent sauver les diamants et les pierres précieuses qu'on arracha aux reliques, ni une magnifique lampe en or, pesant deux cent trente marcs, qui ornait une des chapelles autour de

la nef; cette lampe fut sur-le-champ convertie en lingots, dont on fit des sequins à la monnaie du Kaire.

Dès le 28 prairial (17 juin), Bonaparte avait commencé à faire sortir l'escadre, et le 30 (19 juin) tous les bâtiments étaient à la voile pour suivre leur destination. Il laissa quatre mille hommes pour la défense de l'île, sous les ordres du général de division Vaubois. Départ de Malte.

On avait trouvé dans le port deux vaisseaux de guerre, dont un était encore sur le chantier, une frégate, et quatre galères; douze cents pièces de canon, et quarante mille vieux fusils dans l'arsenal.

Bonaparte ne laissa à Malte que les chevaliers au-dessus de soixante ans, et il renvoya en France tous ceux, nés Français, qui, âgés de plus de trente ans, n'avaient pas porté les armes contre leur patrie, dans la guerre de la révolution; il amena avec lui tous ceux au-dessous de trente ans. Quelques uns reprirent leurs grades dans l'armée; les autres entrèrent dans les différentes administrations. De ce nombre étaient MM. Chanaleilles, Legroing, Brizon-Duroure, Duquesnoy, Lapanouze et Lascaris.

Le général Baraguey-d'Hilliers, ayant désiré retourner en France, fut chargé de porter

au gouvernement le grand drapeau de l'ordre, et ceux de plusieurs régiments de Malte. Le général en chef disait, dans une de ses lettres au directoire: « Nous avons dans le » centre de la Méditerranée, la place la plus » forte de l'Europe, et il en coûtera cher à » ceux qui nous en délogeront. » Ce fut une de ces prophéties dont il était si prodigue, et qui, loin de se vérifier, tourna entièrement contre la France, puisqu'ayant donné lieu par l'occupation de cette île, à la prise de possession qu'en ont faite les Anglais le 18 fructidor an VIII (5 septembre 1800), elle a porté le coup le plus funeste au commerce *des Français* dans le Levant.

CHAPITRE II.

Arrivée en Égypte; Bataille des Pyramides.

BONAPARTE s'embarqua sur une galère, le 1er messidor (20 juin 1798), rejoignit son escadre dans la journée, et dès ce moment, toute la flotte fut poussée par un vent très-frais de nord-ouest, et continua sa route directement à l'est, dans la grande mer qui sépare Malte de Candie.

Dispositions des Anglais contre l'armée.

Le gouvernement anglais, instruit des projets de la France, avait expédié au lord Saint-Vincent, en station devant Cadix, l'ordre d'envoyer des forces suffisantes à la poursuite de l'escadre française, et de s'attacher principalement à détruire le convoi. L'amiral Saint-Vincent chargea Nelson de cette expédition. Il lui donna treize vaisseaux de ligne et un brick, qui entrèrent dans la Méditerranée, et se présentèrent devant Toulon, quinze jours après que l'escadre en était partie. Nelson côtoya la rivière de Gênes, et l'Italie jusqu'à Naples, où il s'arrêta pour prendre des renseignements exacts sur les forces et la position des Français. Il apprit dans cette ville qu'ils étaient alors à Malte, et il ne quitta Naples, que lorsqu'il sut que la flotte française était en marche sur l'Egypte. Il avait été vu dans dans ce port, par la frégate *la Justice*, et ayant passé le détroit de Messine le 22 juin (3 messidor), il dut se trouver de nuit, très-près de la queue de la flotte française. Les Anglais ont été d'ailleurs informés très-exactement de la position, de la force et de la marche des Français; car à peine eurent-ils débouqué le détroit de Messine, qu'ils rencontrèrent un vaisseau raguzais qui s'était trouvé la veille au milieu de l'escadre

française, et qui en avait reçu de l'eau dont il manquait. Alors Nelson, sachant qu'elle suivait sa route directement à l'est, prit une direction perpendiculaire, traversa le canal, longea la côte de Barbarie à travers les mers inusitées de la Syrie, et arriva à Alexandrie, le 28 juin (9 messidor). Il envoya aussitôt un avis au commandant turc, pour lui faire connaître le danger qui menaçait l'Egypte, et lui demanda en même temps de le laisser entrer dans le port, pour faire eau et vivres, lui promettant d'unir ses forces à celles des Turcs, pour combattre les Français.

Ils l'évitent et arrivent en Egypte avant elle.

Les Alexandrins, prévenus depuis peu de jours par des bâtiments de commerce, prirent l'alarme à la vue de l'escadre anglaise, et crurent que c'était l'escadre française, qui, pour les tromper, prenait le pavillon anglais. Ils regardèrent la demande qui leur était faite comme une ruse de guerre, et ils refusèrent eau, vivres, et l'entrée de leur port.

Nelson, qui, en évitant soigneusement les Français, depuis son entrée dans la Méditerranée, avait suivi les conseils d'une prudence sage et bien raisonnée, avait paru s'en écarter dans la demande qu'il faisait aux Turcs. Il avait senti qu'il ne devait point hasarder un combat en pleine mer, n'ayant que le même

nombre de vaisseaux, de beaucoup inférieurs en nombre de canons, et surtout d'hommes.

Quoique doué d'une grande activité et d'un courage bouillant, il sut temporiser, et attendre de la fortune, l'occasion de combattre avec succès. Son but était de laisser débarquer l'armée de terre, dont le nom seul amortissait le courage de ses marins, pour n'avoir affaire qu'à l'armée navale, sur laquelle ils avaient depuis long-temps un ascendant marqué.

En entrant dans le port d'Alexandrie, il espérait s'emparer de cette place, empêcher les Français de s'y établir, et attendre là de nouveaux renforts pour attaquer l'escadre française; mais voilà où il aurait été déçu dans ses calculs : rien n'eût empêché le débarquement des Français au point où il a été effectué, et Alexandrie n'étant point fortifiée, il n'aurait pu s'y défendre, ni retarder d'un instant la prise de la ville, et par suite, celle de toute son escadre. Quelles conséquences aurait entraînées cette faute de l'amiral anglais! Elle eût évidemment compromis son gouvernement, et peut-être la prospérité de sa nation. La méprise, et le refus des Turcs, le servirent plus qu'il ne pensait. Il remit au consul anglais des dépêches pour l'Inde, Ils partent pour Alexandrette.

quitta Alexandrie le 1er juillet (12 messidor), et se dirigea sur Alexandrette.

Arrivée de l'armée française en Egypte.

Cependant l'armée française avait suivi sa route, poussée par un très bon-vent, et avait signalé les îles de Goze et de Candie, le 8 messidor (27 juin), vers les quatre heures du matin. Prenant ensuite par le sud-est, elle était arrivée le 12 (1er juillet), à une heure après midi, à la vue du cap Durazzo. Dans le reste de la journée, elle longea le golfe, au milieu duquel on reconnut la Tour des Arabes le 13 (2 juillet), à la pointe du jour, et enfin sur les huit heures et demie du matin, on vit la ville d'Alexandrie.

Déjà depuis plusieurs jours, le général en chef avait fait imprimer à bord de *l'Orient*, et distribuer sur tous les bâtiments, la proclamation suivante:

Proclamation.

« Soldats ! vous allez entreprendre une conquête dont les effets sur la civilisation et le commerce du monde sont incalculables. Vous porterez à l'Angleterre le coup le plus sûr et le plus sensible, en attendant que vous puissiez lui donner le coup de mort.

» Nous ferons quelques marches fatigantes; nous livrerons plusieurs combats; nous réussirons dans toutes nos entreprises: les destins sont pour nous. Les Beys Mamlouks qui fa-

vorisent exclusivement le commerce anglais, qui ont couvert d'avanies nos négociants, et qui tyrannisent les malheureux habitants du Nil, quelques jours après notre arrivée, n'existeront plus.

» Les peuples avec lesquels nous allons vivre, sont Mahométans ; leur premier article de foi est celui-ci : il n'y a d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. Ne les contredisez pas ; agissez avec eux, comme nous avons agi avec les Juifs et les Italiens. Ayez des égards pour leurs muphtis et leurs imans, comme vous en avez eu pour les rabbins et les évêques ; ayez pour les cérémonies que prescrit l'Alcoran, pour les mosquées, la même tolérance que vous avez eue pour les couvents, pour les synagogues et les religions de Moïse et de Jésus-Christ.

» Les légions romaines protégeaient toutes les religions.

» Vous trouverez ici des usages différents de ceux de l'Europe. Il faut vous y accoutumer.

» Les peuples chez lesquels nous allons entrer, traitent les femmes différemment que nous ; mais, dans tous les pays, celui qui viole est un monstre.

» Le pillage n'enrichit qu'un petit nombre d'hommes ; il nous déshonore ; il détruit nos

ressources; il nous rend ennemis des peuples, qu'il est de notre intérêt d'avoir pour amis.

» La première ville que nous allons rencontrer, a été bâtie par Alexandre : nous trouverons à chaque pas de grands souvenirs dignes d'exciter l'émulation des Français. »

Dès le 10 messidor (29 juin), les ordres avaient été donnés à tous les bâtiments, et on avait assigné à chacun le poste qu'il devait occuper auprès des frégates chargées de diriger les mouvements.

Débarquement.

Le général en chef avait envoyé chercher le sieur Bracevich, qui remplissait les fonctions de consul français, et il avait appris de lui, l'apparition de l'escadre anglaise, et son départ de la veille; craignant à tout instant de la voir reparaître, il ordonna le débarquement qui s'effectua malgré une mer très-houleuse, le 13 (2 juillet), vers les dix heures du matin, sur la plage, à l'entrée du Port-Vieux, à l'est du Marabou, à environ une lieue et demie de la ville : il descendit lui-même sur une galère. Au moment même où le canot le portait à terre, on signala comme ennemi un bâtiment qui paraissait à l'ouest; il s'écria, dans un moment d'inquiétude : *Fortune, m'abandonnerais-tu? encore quatre jours, et tout est sauvé.* Sa prière fut exaucée : on reconnut

bientôt que ce bâtiment était la frégate *la Justice*, qui arrivait de Malte.

Trois divisions rassemblées dans la journée, combinèrent leur marche sous les ordres des généraux Kléber, Menou et Bon; elles ne furent inquiétées que par quelques bédouins qui, rôdant autour des pelotons, pillaient et massacraient tout ce qui s'écartait du corps d'armée.

La ville d'Alexandrie était alors gouvernée par Seïd Mohammad Coraïm, scherif de la famille du Prophète. Cet homme, dévoué au gouvernement Ottoman, s'était maintenu dans cette place, par sa souplesse et sa fidélité aux principes qui dirigent les Turcs dans leur conduite politique. Il était en même-temps recommandable aux Beys, dont il avait su s'attirer la bienveillance, en les servant dans leurs extorsions et leur tyrannie : mais cet homme, quoique brave, n'était nullement propre à la guerre, dont il ne connaissait pas les premiers éléments. Siége d'Alexandrie.

Le 14 messidor (3 juillet) au matin, les trois divisions s'avancèrent: celle dirigée par le général Menou assaillit le château triangulaire, situé sur le bord du Port-Vieux.

Marmont, créé général de brigade à Malte, attaqua, avec une partie de la division Bon,

la Porte de Rozette par où il entra, après l'avoir enfoncée à coups de hache. Le général Menou reçut un coup de feu à la cuisse.

La division, conduite par le général Kleber, monta à l'assaut presqu'en face de la colonne de Pompée. Le général fut blessé à la tête.

Prise d'Alexandrie. Ces deux attaques n'étaient défendues que par quelques janissaires de différentes nations qui, errant, sans ordre et isolés, sur les vieux remparts et sur les places publiques, furent ainsi poussés jusques dans les rues, où les gens du pays, renfermés dans les maisons, tiraient sur les Français à travers leurs fenêtres grillées; ce qui causa la perte de beaucoup de soldats. Le général en chef, lui-même, faillit être atteint dans une rue étroite, où il passait avec ses guides, long-temps après qu'on se fut rendu maître de ces parties de la ville.

Les troupes turques s'étaient retirées dans le fort du Phare, sur le bord de la mer; mais elles y furent bientôt forcées, et Coraïm se rendit à discrétion.

Bonaparte le traita avec tous les égards possibles, et lui demanda s'il voulait servir les Français dans l'entreprise qu'ils avaient formée de rétablir en Egypte l'autorité du Grand-Seigneur avilie et usurpée par les Beys et Mamlouks, l'assurant que ce n'était que pour chas-

ser ces derniers qu'il allait marcher sur le Kaire.

Coraïm promit d'aider les Français de tout son pouvoir, et prêta en conséquence, entre les mains du général en chef et devant toute l'armée, serment de fidélité à la république française. Il fut continué dans l'exercice de ses fonctions, à Alexandrie, sous les ordres du général Kleber, resté, à cause de sa blessure, commandant de cette place.

Départ pour le Kaire.

Pendant ce temps, le reste de l'armée avait continué son débarquement; Bonaparte, après s'être ainsi assuré la possession d'Alexandrie, reçut les soumissions de la tribu des Arabes ouladalis, établie dans la vallée de Mariont, et fixa le départ de l'armée pour le 19 (8 juillet). Alors chacun se munit, dans la ville, du peu de provisions qu'il put se procurer, et on se mit en marche à travers les déserts pour se rendre au Kaire. Un détachement, sous les ordres du général de division Dugua, se dirigea par Aboukir sur Rozette, pour s'en emparer.

Une flotille entre dans le Nil.

Une flotille d'avisos, chebeks, bombardes, galères, chaloupes canonnières, commandée par le chef de division Perrée, se rendit par mer à Rozette, et remonta le Nil pour porter les provisions et munitions nécessaires.

Dès le 12 messidor (1er juillet), Bonaparte avait fait remettre au commandant de la cara-

velle turque, stationnée à Alexandrie, la lettre suivante pour le pacha du Kaire.

A bord de *l'Orient*, 12 messidor an VI.

Lettre au Pacha du Kaire.

« Le directoire exécutif de la république française » s'est adressé plusieurs fois à la sublime Porte, pour » demander le châtiment des Beys d'Egypte, qui ac- » cablaient d'avanies les commerçants français.

» Mais la sublime Porte a déclaré que les Beys, gens » capricieux et avides, n'écoutaient pas les principes de » la justice, et que non-seulement, elle n'autorisait pas » les outrages qu'ils faisaient à ses bons et anciens amis » les Français, mais que même, elle leur ôtait sa pro- » tection.

» La république française s'est décidée à envoyer une » puissante armée pour mettre fin aux brigandages des » Beys d'Egypte, ainsi qu'elle a été obligée de le faire » plusieurs fois dans ce siècle, contre les Beys de Tunis » et d'Alger.

» Toi, qui devrais être le maître des Beys, et que » cependant ils tiennent au Kaire, sans autorité et sans » pouvoir, tu dois voir mon arrivée avec plaisir.

» Tu es sans doute déjà instruit que je ne viens point » pour rien faire contre l'Alcoran, ni contre le sultan; » tu sais que la nation française est la seule et unique » alliée que le sultan ait en Europe.

» Viens donc à ma rencontre, et maudis avec moi la » race impie des Beys. »

Il avait eu soin, dès le lendemain de son entrée à Alexandrie, de faire répandre, par des Arabes qu'il s'était déjà attachés et par des gens du peuple, la proclamation suivante:

Proclamation aux habitans de l'Egypte.

« Depuis trop long-temps les Beys qui gouvernent l'Egypte insultent à la nation française, et couvrent les négociants d'avanies; l'heure de leur châtiment est arrivée.

» Depuis trop long-temps ce ramassis d'esclaves, achetés dans le Caucase et la Géorgie, tyrannise la plus belle partie du monde; mais Dieu de qui tout dépend a ordonné que leur empire finît.

» Peuples de l'Egypte, on vous dira que je viens pour détruire votre religion, ne le croyez pas; répondez : que je viens vous restituer vos droits, punir les usurpateurs, et que je respecte, plus que les Mamlouks, Dieu, son prophète et le Koran.

» Dites-leur que tous les hommes sont égaux devant Dieu : la sagesse, les talents et les vertus mettent seuls de la différence entr'eux.

» Or, quelle sagesse, quels talents, quelles vertus distinguent les Mamlouks pour qu'ils aient exclusivement tout ce qui rend la vie aimable et douce ?

» Y a-t-il une belle terre? elle appartient aux Mamlouks. Y a-t-il une belle esclave, un beau cheval, une belle maison? tout cela appartient aux Mamlouks.

» Si l'Egypte est leur ferme, qu'ils montrent le bail que Dieu leur en a fait. Mais Dieu est

juste et miséricordieux pour le peuple; tous les Egyptiens sont appelés à gérer toutes les places. Que les plus sages, les plus instruits, les plus vertueux gouvernent, et le peuple sera heureux.

» Il y avait jadis parmi vous, de grandes villes, de grands canaux, un grand commerce. Qui a tout détruit, si ce n'est l'avarice, les injustices et la tyrannie des Mamlouks?

» Qadhys, Cheikhs, Imans, Chorbadgys, dites au peuple que nous sommes aussi de vrais Musulmans. N'est-ce pas nous qui avons détruit le pape, qui disait qu'il fallait faire la guerre aux Musulmans? N'est-ce pas nous qui avons été, dans tous les temps, les amis du Grand-Seigneur (que Dieu accomplisse ses desseins!) et l'ennemi de ses ennemis? Les Mamlouks, au contraire, ne sont-ils pas toujours révoltés contre l'autorité du Grand-Seigneur, qu'ils méconnaissent encore? Ils ne font que leurs caprices.

» Trois fois heureux ceux qui seront avec nous! ils prospèreront dans leur fortune et leur rang! Heureux ceux qui seront neutres! ils auront le temps de nous connaître, et ils se rangeront avec nous.

» Mais malheur, trois fois malheur à ceux qui s'armeront pour les Mamlouks, et combattront

battront contre nous il n'y aura pas d'espérance pour eux; ils périront. »

A la suite de cette proclamation, était une ordonnance qui prescrivait des mesures pour s'assurer de l'obéissance des villages et se terminait ainsi :

« Chacun restera chez lui et les prières continueront comme à l'ordinaire. Chacun remerciera Dieu de la destruction des Mamlouks et s'écriera : Gloire au sultan, gloire à l'armée française son amie. Malédiction aux Mamlouks et bonheur au peuple d'Egypte. »

Cependant la terreur répandue sur tous les points de l'Egypte à la nouvelle de l'arrivée des Français à Alexandrie, se fit sentir à Rosette plus qu'ailleurs, à cause de la proximité de cette ville. Ses habitants doux, humains, peu familiarisés avec l'idée de la guerre, s'attendaient à être pillés, massacrés, ou au moins amenés esclaves à Malte. Ils étaient poussés vers ces idées par des marchands Candiotes, qui se trouvaient dans ce moment à Rozette, où ils avaient été attirés par le gouverneur leur compatriote. Détails sur Rozette.

Cette ville et le territoire qui s'étend au nord jusqu'à la mer, formait un gouvernement sous les ordres d'un mamlouk Kachef pour le compte d'un bey. Ce gouvernement

appartenait alors à Saleh-bey, qui y avait commis Osman Roguey, Candiote, pour gouverneur; ils étaient tous les deux, en pélerinage à la Mecque, avec la caravane dont Saleh-bey était cette année Emir-Hadgy. Osman Roguey avait laissé à sa place le mamlouk Selim en qualité de kachef.

Il arrivait à tout instant au port de Rosette, des djerms ou bateaux remplis de fuyards venant d'Alexandrie. Ils communiquaient leur terreur et couraient sur l'autre rive du Nil, se cacher dans l'intérieur du Delta; ils entraînaient les plus timides de Rosette dont la fuite laissait les traces de la plus grande désolation. Les mosquées se remplissaient des dévots qui remettaient tout leur espoir en Dieu et en Mahomet. Les femmes poussaient des cris affreux, emportaient leurs enfants, et couraient se refugier dans les campagnes.

Il existait depuis environ quarante ans dans Rozette, une maison de commerce dirigée par le sieur Varsy, négociant de Marseille. Le père, mort depuis quelques années, avait laissé cet établissement entre les mains de son épouse, et de son fils aîné : un second fils et quatre jeunes demoiselles, composaient le reste de cette famille, intéressante et recom-

mandable par sa probité, ses mœurs et toutes les qualités sociales qui lui avaient acquis l'estime et l'amitié des habitants de Rozette. Elle était renfermée dans sa maison à cause de la peste qui régnait encore.

Les Candiotes dont il a été parlé plus haut, profitèrent des dispositions dans lesquelles la frayeur avait mis le peuple et l'excitèrent à mettre le feu à la maison Varsy : cette idée fut repoussée avec horreur par les généreux habitants ; les Candiotes pour les animer, prirent les armes et coururent les rues, insultant tout ce qu'ils rencontraient d'Européen.

Quelques jours auparavant, était arrivé de Smyrne, un jeune Parisien nommé Dalvimart. Il s'était tenu enfermé dès qu'il avait appris l'arrivée des Français, mais son domestique fut rencontré par ces Candiotes qui l'insultèrent et lui demandèrent s'il n'était pas un espion des Français. Il répondit qu'il n'était point venu avec l'armée, qu'il n'était pas espion, mais bien Français et qu'il s'en glorifierait toujours : sur cette réponse, il fut aussitôt massacré.

Ce meurtre exalta les têtes, et on ne pensa plus qu'à se défaire du maître. Le kachef le manda devant lui et l'interrogea en présence du peuple assemblé. Les Candiotes

criaient qu'il fallait le tuer, puisqu'il était Français; mais au moment où on procédait à cet interrogatoire, arriva l'envoyé d'Alexandrie, porteur de la proclamation du général en chef aux habitants de l'Egypte: il en remit plusieurs exemplaires au kachef Selim, qui heureusement se trouva ne pas savoir lire et eut recours au Muphti. Celui-ci, en la lisant à haute voix devant le peuple, lui fit connaître les intentions des Français. Les paroles de guerre seulement aux Mamlouks, protection et paix au peuple, sous l'invocation du Très-Haut et de Mahomet son prophète, donnèrent à ces hommes la plus grande confiance : ils prirent aussitôt M. Dalvimart et la maison Varsy sous leur protection, et résolurent d'envoyer une députation à l'armée française, pour lui remettre la ville; mais ne pouvant savoir si on viendrait par terre ou par mer, ils déposèrent leur drapeau chez M. Varsy et le prièrent de porter des paroles de paix aux Français.

Selim kachef, voyant ces dispositions, revêtit aussitôt ses armes, emporta sur lui ce qu'il avait de plus précieux, et remonta le Nil pour rejoindre l'armée des Mamlouks. Il les rencontra à Rahmanieh, et fut tué dans la première bataille qui y fut donnée.

Cependant le général Dugua, à la tête d'une division, avançait sur Rozette. Dès qu'on eut connaissance de sa marche, M. Varsy aîné, à la tête d'une nombreuse population, alla au devant de lui et lui remit les clefs de la ville. Il se porta pour otage, ainsi que le muphti, le Serdar-Aga et le Chaouich, tous officiers civils et religieux : les Français entrèrent dans la ville et s'en rendirent maîtres sans coup férir. Prise de Rozette.

Le général Dugua ordonna la formation d'une commission administrative provisoire qu'il composa de MM. Varsy aîné et Jean-Basky, Copte, négociant très-estimé et familiarisé avec les mœurs européennes : après quoi, il continua sa marche jusqu'à l'armée française, laissant à Rozette environ deux cents hommes et le sieur St. Faust, commandant de la place. Quelques jours après, le général Menou y arriva, avec le titre de gouverneur de la province.

L'arrivée de ce général, ou du moins son trajet d'Alexandrie à Rosette, a été décrit dans le journal de voyage qu'a publié M. Denon, l'un des dessinateurs de la commission ; les malheurs de cette courte traversée devaient être, pour le général Menou, un sinistre présage de ceux dans lesquels il devait entraîner les Français destinés à servir sous ses ordres

dans ce pays, mais je ne dois pas anticiper sur les événements.

Détails sur ce qui se passait au Kaire.

Dès le premier moment que l'escadre anglaise avait paru devant Alexandrie et qu'elle avait été prise pour l'escadre française, Coraïm avait envoyé un exprès à Mourad bey au Kaire, pour l'en prévenir.

Celui-ci conféra aussitôt avec Ibrahim bey, qui effrayé, lui fit les plus grands reproches de sa conduite passée et de la tyrannie qu'il avait toujours exercée sur le commerce et sur les négociants français; que puisqu'il avait attiré la vengeance, il devait seul en supporter le poids. Mourad impétueux ne put recevoir de sang froid ces invectives, et répondit: qu'il saurait bien, effectivement lui seul, délivrer l'Egypte de tous les Français; en conséquence, il se rendit dans son palais de Gizeh, envoya des exprès dans toutes les provinces, où se trouvaient les beys ou kachefs de sa maison, rappela promptement auprès de lui son favori Mohammad-el-Elfi, qui en ce moment faisait la guerre aux Arabes dans la province de la Scharkieh, donna à tous ses Mamlouks l'ordre de s'armer et de se tenir prêts au combat.

Au bout de deux jours, il reçut un second exprès de Coraïm, qui lui annonçait le départ

de l'escadre, il ne ralentit pas pour cela ses dispositions.

Vingt-quatre heures après, il reçut un troisième courrier, qui lui annonçait que la première escadre était anglaise, mais qu'il venait d'en paraître une nouvelle, composée, disait Coraïm, de vaisseaux français hauts comme des montagnes et en si grande quantité que la mer en est couverte bien plus loin que la vue ne peut s'étendre.

Toutes ces nouvelles n'affaiblirent pas le courage de Mourad, il le porta même jusqu'à la démence; il avait de ses forces une idée si grande, qu'il dédaigna d'employer toute son armée pour combattre les Français et qu'il n'en envoya qu'une partie à Rahmanieh.

Marche de l'armée dans le désert.

L'armée française était partie le 19 messidor (8 juillet) et s'était portée, par le désert, suivant les bords du canal de Rahmanieh à Alexandrie. La division du général Desaix formait l'avant-garde, celle du général Reynier la suivait. Cette dernière mit deux jours pour se rendre seulement d'Alexandrie à El-ouah, distant de sept lieues; elle avait déjà souffert toutes les horreurs de la soif, au milieu des sables brûlants, sans guide et incertaine de la route qu'elle devait suivre, n'ayant ni bu, ni mangé pendant ces quarante-huit heures, quoique les

soldats se fussent, à leur départ, munis de biscuit pour quatre jours; mais accablés du poids et de la chaleur, ils avaient tout jeté, convaincus qu'au premier village, ils trouveraient quelqu'aliment plus commode.

Arrivés enfin à El-ouah, on ne trouva qu'un puits qui ne contenait même qu'une boue fétide, c'était le temps de la plus grande baisse du Nil, et il n'y avait plus d'eau dans ce puits.

Quelques paysans qui habitaient une douzaine de huttes composant ce hameau, cachaient avec le plus grand soin, celle destinée à la subsistance de leurs familles. O prodige! le soldat, au désespoir, respecta leur asile. On lui offrait, mais au poids de l'or, cette eau qui seule, pouvait l'arracher à la mort, et il donnait tranquillement six francs pour une petite bouteille. Ceux qui ne pouvaient faire cette dépense continuaient à souffrir; ils n'avaient plus qu'un souffle de vie, et ils tombaient morts desséchés. Quelques-uns parlèrent de retourner à Alexandrie, sans réfléchir qu'ils avaient mis deux jours pour venir, qu'il leur en faudrait autant pour le retour et que la mort leur laissait à peine un jour.

Effets du mirage.

Les chefs tâchaient de ranimer leur courage, en donnant une espérance qu'ils n'avaient pas eux-mêmes. Ils prétendaient voir

m le lointain une habitation où ils disaient voir qu'il y avait de l'eau. Une illusion que 't naître le sol, accréditait cet espoir. Une mense plage d'eau se présentait à la vue, tait un lac dans lequel on voyait se réfléchir nuages et les monticules de sable, ou les galités de la plaine qui l'environnait; on rait, mais, chose surprenante, malgré une che forcée, assez long-temps soutenue, bjets desquels on croyait s'approcher, paaient fuir et conserver toujours la même nce. Le supplice de Tantale était renouvele et aux tourments de la faim et de la soif, se joignait celui d'un espoir toujours trompé et toujours renaissant. Ce phénomène d'optique particulier aux grandes plaines, lorsque le sol acquiert un haut degré de chaleur, est connu sous le nom de *mirage*.

Les soldats marchèrent encore le troisième jour, non sans laisser en route de nouveaux malheureux, que leurs forces abandonnaient.

Ils arrivèrent vers la fin de ce troisième jour à Birket, qui n'est qu'un ramassis de huttes de terre, servant de repaire à quelques Arabes fellahs. Ces huttes étaient en ce moment, des palais pour les soldats qui croyaient y trouver de l'eau; ils coururent à la citerne, la seule qui existât; un homme y descendit,

et du fond de ce trou, qui était prêt à devenir un tombeau commun, il prononça ce cri de mort : *Il n'y a pas d'eau.*

A l'instant, tous les visages s'obscurcirent d'une sombre terreur; chacun crut toucher à son heure dernière. Ce nouvel accident excita encore davantage l'altération du sang, il s'échauffa et le supplice s'accrut par l'imagination.

Un soldat vit succomber un de ses camarades; inquiet, il regardait autour de lui et épiait le moment où il ne serait vu de personne pour égorger son ami et se désaltérer dans son sang. Mais il était observé et ne put exécuter son horrible dessein; il a depuis, avoué ce crime d'intention, qui n'était cependant point celui de son naturel.

La fatigue et l'épuisement obligèrent l'armée de s'arrêter dans ce lieu, espérant au-moins trouver quelque soulagement dans la fraîcheur et les rosées de la nuit.

Les domestiques du général Reynier étaient parvenus avec beaucoup de peine, à recueillir dans un vase, du fond de la citerne, un peu de boue liquide, dont le contact pouvait modérer la sécheresse de son palais et de ses lèvres. A l'instant où ce général portait le vase à sa bouche, un soldat qui l'aperçut courut à lui,

excité par la rage et lui dit : Général, je sais le respect que je vous dois ; mais vous tenez la vie dans vos mains et je meurs ; il lui arracha le vase et aspira avidement l'humidité qu'elle contenait.

Enfin, après avoir lutté contre ce terrible fléau, presqu'inconnu en Europe, l'armée arriva à Damanhour. Elle ne s'y rafraîchit point, elle y trouva seulement à peine de quoi s'empêcher de mourir ; car après le premier besoin satisfait, c'est-à-dire la soif éteinte, la faim commença à se faire ressentir ; les soldats, comme on l'a dit, avaient jeté leur biscuit, et on ne trouvait pas une once de pain, ni des moyens de fabrication. Les blés ne manquaient pas ; l'armée entière couchait sur des tas de cette denrée ; mais on n'avait ni moulins, ni fours. La sobriété et le peu de sensualité des Egyptiens font qu'ils n'ont pas de grands développements d'industrie pour la confection du pain. Ils se servent, dans les villages, de deux pierres qu'un homme roule l'une sur l'autre, pour écraser le grain et extraire la farine qu'ils pétrissent sans levain et font cuire sous la cendre, ou dans un petit four chauffé avec de la bouse de vache. Comment avec ces moyens trouver la subsistance d'une armée française ?

Première rencontre des Mamlouks.

Le 22 messidor (11 juillet), à la pointe du jour, la division Desaix formant toujours l'avant-garde, se trouva devant un corps de Mamlouks et Arabes à cheval qui l'investirent entièrement et étaient sur le point de lui causer du dommage, en resserrant le cercle considérable qu'ils formaient et dans lequel ils l'avaient enfermé, lorsque la division Reynier qui suivait, arriva à temps pour rompre leur ligne, se rejoindre au général Desaix et les poursuivre ensemble, après leur avoir tué beaucoup de monde.

Cette même troupe de Mamlouks et Arabes ainsi mise en fuite, s'étendit dans le désert et chercha à inquiéter l'arrière-garde de l'armée, qui escortait les bagages, les vivres et les malades.

C'est dans ces harcèlements, que l'adjudant-général Muireur, officier distingué, s'étant écarté machinalement, par l'effet d'une distraction mélancolique, fut assassiné à cent pas des avant-postes.

L'adjudant-général Gallois fut tué en portant un ordre du général en chef.

L'adjudant Delanau fut fait prisonnier à quelques pas de l'armée; il offrit une rançon. Les Arabes s'en disputaient le partage et étaient sur le point d'en venir aux mains, lors-

que l'un d'eux, pour terminer le différend, brûla la cervelle au malheureux Français.

La division Desaix, retenue en arrière par l'affaire qu'elle avait eue, s'étant aperçue du mouvement de l'ennemi, en fit un à son tour, par lequel elle en imposa tellement aux Mamlouks, qu'ils abandonnèrent l'espoir de faire du mal ainsi isolément et allèrent rejoindre leur corps d'armée qui était à Chebrkgrisse.

Arrivée à Rahmanieh.

L'armée française alla plus tranquillement, quoique souffrant encore de la soif, de Damanhour à Rahmanieh, où elle arriva le 22 au soir (11 juillet); elle fit même cette traversée en un demi-jour, quoiqu'il y ait cinq grandes lieues. Mais Rahmanieh était un village où l'on devait trouver des vivres et plus que tout cela, Rahmanieh était sur le bord du Nil. Quel attrait et que de forces cette idée était capable de donner! Que de bénédictions et de saluts reçut ce fleuve bienfaisant, lorsqu'il se présenta aux regards des Français! Les premiers qui arrivèrent sur ses bords, voulant y puiser une nouvelle vie, s'y jetaient dedans, sans pouvoir se donner le temps d'ôter leurs vêtements. Les autres, plus prudents, se contentaient de savourer ses eaux. Heureusement, elles ne sont point nuisibles, parce que roulant sur des sables enflammés et sous un

ciel d'airain, elles ne peuvent avoir assez de fraîcheur pour être dangereuses, et que d'ailleurs la transpiration continuelle, dans laquelle le corps est tenu par le climat, remet l'équilibre aussitôt qu'on a bu.

L'armée se reposa, enfin, quatre jours à Rahmanieh, où la division Dugua la rejoignit, après avoir assuré la possession de Rozette, comme il a été dit plus haut. La flotille arriva aussi dans le même temps.

Echec de la flotille sur le Nil.

Le général en chef, qui avait appris que les Mamlouks étaient réunis à Chebrkgrisse, donna ordre d'embarquer les administrations et de remonter pendant qu'il irait combattre les ennemis par terre. La flotille continua donc sa marche en remontant le Nil, mais elle n'observait aucun ordre; les bâtiments étaient isolés les uns des autres et naviguaient sans aucune connaissance des fonds dangereux. Le Nil n'avait recommencé sa croissance que depuis très-peu de jours, et l'eau ne suffisait pas pour des bâtiments aussi forts. C'est dans ce désordre, qu'ils arrivèrent avant l'armée au camp des Mamlouks, qui avaient aussi leur flotille. Les Français furent arrêtés dans un endroit où le fleuve est très-étroit et les bords très-élevés. Cette position était dangereuse pour eux, puisqu'ils étaient plongés sous le feu du canon en-

nemi, sans pouvoir diriger le leur sur les batteries. Ils furent donc très-maltraités : plusieurs Français furent blessés ; entr'autres, le commissaire ordonnateur en chef Sucy, qui eut le bras droit cassé. Quelques Djerms furent coulées, les autres se firent échouer sur la rive du Delta et tout eût été indubitablement pris, si l'armée ne fût venue à propos dans ce moment pour les dégager.

Aussitôt les Mamlouks, au nombre de deux mille, abandonnèrent les bâtiments pour se porter contre l'armée de terre, à laquelle ils présentèrent le combat. Dans un instant les Français furent ralliés : il semblait qu'ils n'avaient essuyé aucune fatigue ; ils ne voyaient plus que les Mamlouks et ne demandaient qu'à marcher sur eux. Bataille de Chebrkgrisse.

Le général en chef disposa son armée en cinq divisions par échelons, flanquées sur les ailes par deux villages qu'elles occupaient. Chaque division formait un bataillon quarré, ayant les bagages au centre et l'artillerie dans les intervalles des bataillons.

La cavalerie des Mamlouks déborda d'abord les ailes pour chercher un point faible, mais trouvant partout une ligne formidable, ils se rallièrent et vinrent fondre dessus, à la grande charge de galop du cheval. Les Français les

laissèrent approcher jusqu'à une demi-portée de fusil, et les reçurent alors, par une terrible décharge d'artillerie et de mousqueterie, qui en fit tomber une grande partie.

Ces hommes, remplis de courage, mais ignorants, ne formèrent plus une masse; les uns continuèrent leur charge, et furent reçus par la baïonnette des soldats, qui démontèrent tous ceux assez hardis pour pénétrer jusqu'à eux. Quelques-uns parvinrent à tourner les autres côtés du bataillon, qui en firent un horrible massacre. Enfin, ils furent mis dans une déroute complette, et poursuivis jusqu'après le village de Chebrkgrisse, auprès duquel fut donnée cette première bataille, dont les résultats commencèrent à inspirer aux Mamlouks quelque terreur des Français.

Suite des événements du Kaire.

Mourad-Bey, cependant, après avoir envoyé les Mamlouks contre l'armée française, avait repassé le fleuve pour se rendre au Kaire dans l'intention de faire couper la tête à tous les négociants français qui y étaient établis. Il était accompagné d'un négociant vénitien nommé Charles Rozetti, en qui il avait une grande confiance: c'est le même que le fameux Aly-Bey consultait dans toutes ses opérations et que Volney a cité dans son *Voyage en Egypte*. Mourad lui communiqua son projet; Rozetti lui répondit

dit : Qu'en effet, ces Français méritaient la mort, mais qu'en les faisant périr, cet acte ne ferait pas reculer l'armée ennemie, qui au contraire, pouvait s'en offenser vivement et rompre alors tout moyen d'accommodement, s'il y avait lieu d'en avoir ; d'ailleurs, ajouta-t-il, n'es-tu pas toujours le maître de les faire mourir après ta victoire. Mourad goûta ce raisonnement, et changea d'avis ; mais à son arrivée, il leur imposa une avanie de six mille pataques (environ 20 mille francs) et ordonna leur arrestation à la citadelle.

Ibrahim-bey avait une femme de la famille du prophète et qui, à ce titre, était plus respectée au Kaire, par le peuple et les Mamlouks même, que les Beys. Cette femme, mue par un sentiment qu'on ne peut définir, mais qu'on doit nécessairement attribuer aux principes de sa religion, puisque son âge et l'excès de sa dévotion n'ont pu faire attribuer sa conduite à l'amour ; cette femme, dis-je, voyant les négocians français en danger de perdre la vie, soit par la fureur du peuple, soit par celle des Beys, conçut le projet de les sauver. Elle manifesta hautement son intention à son mari Ibrahim-bey, ainsi qu'à Mourad-bey, et elle obtint d'eux de tenir les Français enfermés dans son palais situé sur la place de Birket-el-Fil. Ils y furent Belle conduite de la femme d'Ibrahim bey.

aussitôt transportés, et dès ce moment, elle eut pour eux les plus grands égards; elle admit auprès d'elle, dans sa société, les femmes de ces malheureux et elle se retirad ans une partie de sa maison, laissant le reste aux hommes, particulièrement le jardin, où se trouvait un pavillon charmant, dans lequel elle les fit coucher; elle eut les plus grands soins d'eux, leur envoyant tout ce qui leur était nécessaire dans cette situation. Les Français pouvaient croire que cette femme, convaincue plus que Mourad-bey, que l'armée française s'emparerait du Kaire, avait voulu s'attirer sa bienveillance, afin de n'être pas inquiétée en restant dans la ville. En conséquence, ils l'engagèrent jusqu'au dernier moment à prendre ce parti, lui promettant sur leurs personnes et sur leurs biens, d'obtenir du général en chef la reconnaissance d'une action aussi généreuse; mais elle leur répondit toujours, que ce qu'elle faisait, était sans aucune vue d'intérêt; qu'elle voyait bien que les Français allaient se rendre maîtres du Kaire, et qu'alors, attachée à son mari Ibrahim-bey, elle devait le suivre partout où la fortune et son sort le conduiraient.

Cependant Séïd Aboubekre, pacha du Kaire, où il représentait le fantôme de la suzerai-

neté du Grand-Seigneur, ne savait quelle conduite il devait tenir dans une circonstance aussi critique. La lettre que Bonaparte lui avait écrite et que j'ai rapportée plus haut, ne lui était pas parvenue. Le commandant de la caravelle turque, à qui elle avait été remise, l'avait conservée par devers lui; ainsi le pacha ignorait les vues de la France. Il se joignit à Ibrahim bey, dont il connaissait la prudence et la sagesse. Ces deux chefs, après s'être long-temps concertés, firent venir devant eux M. Baudeuf, l'un des principaux négociants détenus chez la femme d'Ibrahim-bey. Ils le crurent instruit des projets de l'armée française et ils le prièrent, sans aucune contrainte, de leur dire ce que voulaient les Français et pourquoi ils étaient ainsi descendus dans une des plus belles provinces de la Porte, leur alliée, avec un appareil de guerre si formidable; que s'ils venaient avec des intentions amicales et du consentement du Grand-Seigneur, ils devaient l'en instruire lui Pacha.

M, Baudeuf lui répondit: qu'il ignorait absolument les intentions de ses compatriotes, mais qu'il se portait pour garant, que ce n'était pas avec des vues hostiles contre la Sublime Porte qu'ils étaient venus dans ce pays; que vraisemblablement c'était pour de-

mander passage et se rendre aux grandes Indes, à l'effet de porter la guerre dans les possessions anglaises.

Cette idée fut trouvée vraisemblable; en conséquence les deux Turcs lui proposèrent de se rendre, en parlementaire, auprès du général en chef, pour lui offrir amitié et passage au nom du Pacha du Kaire.

M. Baudeuf, qui connaissait le caractère impétueux de Mourad-bey, ennemi de toutes ces lenteurs, savait qu'il était campé avec son armée sur l'autre rive du Nil et qu'il n'aurait pas manqué de faire rejaillir toute sa colère sur lui, s'il était tombé dans ses mains, sans respect pour le titre sacré dont le pacha le revêtait. Il fallait nécessairement traverser son camp pour se rendre à l'armée française; il demanda d'être escorté par un assez grand nombre de Mamlouks d'Ibrahim, qui pussent le faire respecter dans sa mission: sa demande fut accordée et il allait se mettre en marche lorsqu'on entendit la première fusillade entre les Français et les Mamlouks de Mourad-bey.

Seïd Aboubekre dit alors, que vraisemblablement cette démarche devenait inutile; que ce qu'il venait d'entendre expliquait assez les intentions des Français, et qu'il voyait bien qu'ils venaient s'emparer de l'Egypte à main

armée. On ramena M. Baudeuf avec ses camarades, et Ibrahim, de concert avec Seïd Aboubekre, disposa aussitôt son camp sur le bord du Nil, devant Boulak; ne doutant même pas de l'issue du combat, il fit préparer tout ce qu'il avait de plus précieux pour se procurer des ressources dans sa fuite.

Sa femme, voyant toutes ces dispositions, redoubla ses soins pour les Français qu'elle avait pris sous sa protection; elle prévit, que si elle était obligée de fuir long-temps avant l'entrée de l'armée au Kaire, ses protégés manqueraient de subsistances, elle eut soin de leur en faire donner pour un mois et ensuite elle se prépara à suivre son mari.

Dispositions de Mourad.

Pendant que ces choses se passaient au Kaire, Mourad-bey était retourné à Gizeh, où il apprit sa première défaite à Chebrkgrisse. Ayant déjà rassemblé les Beys, Kachefs et Mamlouks de sa maison, au nombre d'environ cinq mille cinq cents, il les passa en revue et réveilla en eux ce courage dont ils avaient souvent donné des preuves dans les guerres civiles et contre les armées turques et arabes. Il leur rappela que ces armées, souvent si nombreuses, n'avaient jamais su les faire plier et que ce n'était pas sans raison que le monde entier leur donnait le nom de Cavalerie invincible. Il leur re-

présenta les Français comme un ramas d'hommes à pied, que la seule vue de leurs chevaux renverserait au premier choc; il fit ensuite camper ses Mamlouks tous en masse, sans ordre, sur la rive occidentale du Nil, près le village d'Embabeh, une demi-lieue au-dessous de Gizeh. Lui-même planta sa tente à l'ombre d'un grand sycomore très-remarquable dans cette plaine. Son camp, ainsi disposé, se trouvait exactement en face de celui d'Ibrahim-bey, qui était, ainsi que je l'ai déjà dit, sur la rive orientale, le long des maisons de Boulak.

Mourad-bey attendit les Français dans l'intention de les attaquer le premier, dès qu'il les verrait paraître.

Marche de l'armée française le long du Nil.

Ceux-ci marchaient à très-petites journées, en remontant le Nil; la perte de leurs barques, chargées de vivres et de munitions avait rendu leur position difficile.

Les généraux Fugières et Zayonchek avaient été chargés de tenir la côte du Delta pour y recueillir des vivres; mais tous leurs efforts étaient loin de suffire aux besoins de l'armée. Ils trouvaient les villages abandonnés, les paysans avaient tout emporté. La faim tyrannisait donc le soldat d'une manière cruelle; c'était, heureusement, le moment de la récolte d'un fruit qu'on ne cultive que sur les bords

du Nil. Le melon d'eau, connu sous le nom de Pastèque, très-commun dans la basse Egypte, est à-la-fois rafraîchissant et nourrissant, et ce fut, pendant plus de huit jours, la seule nourriture du soldat; aussi il n'en est aucun qui, depuis ce temps, ne lui ait conservé la plus vive reconnaissance. Partageant déjà les préjugés, où les sentiments du peuple avec lequel il allait vivre, chaque Français eût volontiers mis ce fruit sauveur au rang des dieux et lui eût élevé des autels.

Enfin, après avoir marché pendant huit jours, en butte à toutes les privations, l'armée vit pour la première fois les pyramides, le 2 thermidor au matin (20 juillet), et le soir on apprit que Mourad était retranché à Embabeh.

Le 3 (21 juillet 1798), les Français se portèrent à sa rencontre. A quatre heures du soir, l'armée, quoiqu'en marche depuis la pointe du jour, n'avait encore pris ni repos ni nourriture et cependant on vit paraître à l'horison une quantité innombrable de chevaux. Bataille des Pyramides

Les dispositions de bataille furent aussitôt ordonnées et exécutées. Bonaparte plaça, comme à Chebrkgrisse, les cinq divisions en demi-cercle, autour du camp des Mamlouks, de manière que ce camp se trouvait au centre et le Nil en formait le diamètre.

Il passa à la hâte l'armée en revue et par une de ces harangues courtes et énergiques, qui l'ont toujours caractérisé sur le champ de bataille, il porta au dernier degré l'enthousiasme des soldats.

« Français, leur dit-il, en montrant les pyramides, songez que du haut de ces monuments, quarante siècles ont les yeux fixés sur vous. »

Le soldat exténué retrouva alors toute sa force et répondit par un cri de victoire..

Au moment où Mourad vit le mouvement des divisions Desaix et Reynier qui se portaient entre Gizeh et Embabeh, il les fit charger; mais l'artillerie et un feu de file nourri et soutenu, produisit sur eux une surprise terrible. Etonné de se voir ainsi, pour la première fois, arrêté par une infanterie pour laquelle il n'avait eu jusqu'alors que le plus souverain mépris, Mourad tourna pour prendre les divisions à dos; accablé par le feu croisé des autres côtés des carrés, il passa èt alla se retrancher dans un bois de palmiers; des tirailleurs l'en délogèrent et il s'enfuit vers la haute Egypte.

Mourad s'enfuit dans la Haute-Egypte.

Cependant une partie de ses Mamlouks étaient restés dans le camp d'Embabeh et on pouvait encore craindre que Mourad ne tâchât d'y rentrer.

En conséquence, la division Menou, commandée par le général Vial, fut placée entre la divion Reynier et le camp.

Pendant ce temps, les généraux Bon et Rampon se dirigèrent sur les retranchements, pour les attaquer par la gauche; les Mamlouks sortirent au grand galop, pour arrêter ces deux corps et s'attachant à celui du général Rampon qui était le moins nombreux, y causèrent quelque dommage, mais ne purent l'ébranler. Les colonnes firent halte et une grêle de balles repoussa ces Mamlouks sur leur camp, dans lequel les Français entrèrent pêle-mêle avec eux et en firent une horrible boucherie. Une grande partie se jeta dans le Nil pour se sauver à la nage, vers Ibrahim-Bey, mais plongés sous le feu d'un bataillon de carabiniers rangés sur la rive, ils furent presque tous noyés.

Ibrahim, témoin de cette défaite, leva aussitôt son camp et se retira vers Belbeis, après avoir fait mettre le feu à la flotille des Mamlouks, stationnée à Gizeh, composée de plusieurs chaloupes canonnières, corvettes, bricks et une frégate. Et Ibrahim vers la Syrie.

Pendant la nuit du 3 au 4 thermidor, le désordre amené dans la ville du Kaire, par l'abandon des Mamlouks, en fit le théâtre de Désordres au Kaire.

toutes les horreurs auxquelles ne manque jamais de s'abandonner une populace licentieuse qui ne connaît plus de maîtres.

Toutes les maisons des Beys furent dévastées et on mit le feu à celle de Mourad; on tenta d'attaquer celle où étaient les Français, mais la bonne contenance que fit un Italien, nommé Barthélemi, enfermé avec eux et qui tirait sans cesse sur les premiers qui se présentaient à la porte, en imposa tellement que asile fut respecté.

Réflexions sur les deux batailles de Chebrekrisse et des Pyramides.

Voilà donc déjà deux victoires que Bonaparte avait successivement remportées sur les Mamlouks et dans le rapport qu'il en fit au gouvernement, il dit qu'il avait toujours eu à lutter contre des forces supérieures, dans des combats dont le genre tout nouveau avait exigé, de la part de ses troupes, une contenance et un sang-froid qui contrastaient fortement avec l'impétuosité française accoutumée.

S'ils se fussent livrés à leur ardeur, disait-il, ils n'auraient point eu la victoire, qui ne pouvait s'obtenir que par une grande patience.

Mais, nous devons l'avouer avec franchise, jamais victoires n'avaient été plus faciles et si elles avaient donné une moisson de lauriers,

certes, ils appartenaient bien aux soldats dont le véritable courage avait été dans les fatigues et les privations qu'ils supportaient depuis quinze jours sans murmure.

Cette difficulté une fois vaincue, que pouvaient faire 5 à 6 mille cavaliers, sans tactique militaire, sans artillerie même (car une dixaine de canons de fer sans affuts posés à la hâte sur le retranchement d'Embabéh, ne pouvaient pas mériter ce nom), que pouvait cette poignée de braves contre une armée de 30,000 valeureux soldats aguerris par six années de triomphes continus, commandés par l'élite des généraux français et soutenus par une artillerie formidable.

On sera peut-être étonné que je parle ici de 30,000 hommes présents à la bataille des Pyramides, lorsque Bonaparte dit qu'il a combattu contre des forces toujours supérieures.

La totalité des Mamlouks ne s'élevait en Egypte qu'à environ 8,000 hommes. Hassan bey occupait le Saïd avec environ 500 hommes ; le camp d'Ibrahim, sur la rive droite, était d'environ 2,000 hommes; Mourad n'avait donc pu réunir à Embabeh que 5 à 6 mille hommes.

L'armée française était composée, à son départ de Toulon, de 14 demi-brigades qui,

à 2,200 hommes chacune, présentaient	30,800 homm.
Sept régiments de cavalerie, à 400 hommes	2,800
Guides, artillerie, mineurs et sapeurs	2,400.
Total	36,000 homm.

Quatre mille hommes étaient restés à Malte; il était donc débarqué 32,000 hommes en Egypte. On n'avait laissé de garnison qu'à Alexandrie et à Rosette. Cette dernière même n'avait que 200 hommes et Alexandrie au plus 1,800; 30,000 hommes avaient donc effectivement remonté le Nil et se trouvaient sous les armes à la bataille des Pyramides.

Mais il fallait en imposer aux Français et les accoutumer à regarder comme un être surnaturel, un envoyé de Dieu, ainsi qu'il l'a dit lui-même, celui qui commandait alors l'élite des soldats de l'Europe.

Bonaparte ne connaissait pas encore le peuple au milieu duquel il se trouvait, il ignorait les dispositions des habitans du Kaire; il différa donc de quelques jours son entrée dans cette capitale et dans la nuit même, il envoya chercher les principaux Cheiks des Mosquées et les Agas des janissaires et de la po-

lice; déjà ceux-ci, réunis aux Français détenus chez la femme d'Ibrahim-bey, étaient parvenus à réprimer la licence de la populace et sous l'intervention de M. Baudeuf et de ses compatriotes, ils se rendirent au quartier général, pour assurer le général en chef de la soumission de la ville. Les premiers effets de cette soumission furent l'arrivée au camp d'une immense quantité de vivres dont l'armée entière éprouvait le besoin le plus pressant.

Dès le lendemain 4, la proclamation suivante fut affichée dans la ville du Kaire.

Gizeh, 4 Thermidor an 6.

Proclamation aux habitans du Kaire.

« Peuple du Kaire, je suis content de votre conduite, vous avez bien fait de ne pas prendre parti contre moi; je suis venu pour détruire la race des Mamlouks, protéger le commerce, et les naturels du pays: que tous ceux qui ont peur se tranquillisent; que tous ceux qui sont éloignés rentrent dans leurs maisons; que la prière ait lieu aujourd'hui comme à l'ordinaire, comme je veux qu'elle continue toujours; ne craignez rien pour vos familles, vos maisons, vos propriétés et surtout pour la religion du prophète que j'aime.

« Comme il est urgent que la tranquillité ne soit pas troublée, il y aura un divan de sept

personnes qui se réuniront à la Mosquée, il y en aura toujours deux près du commandant de la place et quatre seront occupés à maintenir la tranquillité publique et veiller à la police. »

Le jour même les troupes Françaises occupèrent la ville, et Bonaparte établi dans le palais de Mourad à Gizeh, s'empressa d'organiser l'administration du pays.

Déjà, à son départ d'Alexandrie, il avait nommé le sieur Poussielgue, administrateur général des finances et revenus en nature de l'Egypte. Il avait ordonné pour chaque province, la formation d'une commission de trois membres et d'un agent spécial chargés, 1°, de reconnaître et mettre le scellé et le séquestre sur les propriétés mobilières et immobilières des Mamlouks; 2°, de surveiller et activer la la perception des contributions ordinaires et extraordinaires.

A Gizeh, il ordonna l'établissement d'un grand Divan représentant une assemblée populaire pour connaître de l'administration locale et juger les différends entre tous les Egyptiens; de ce grand Divan devaient ressortir autant de Divans partiels, qu'il établit dans toutes les provinces de l'Egypte.

En outre, il plaça auprès de chacune des commissions françaises, un agent Copte qui

devait servir de guide, donner tous les renseignements et transmettre en arabe les ordres destinés aux Cheiks des villages.

Il confirma dans leurs fonctions, tous les officiers civils, qui n'avaient pas abandonné leur poste et confia les places des émigrés à ceux qui lui furent présentés par le grand Divan composé lui-même de tous les notables de l'Egypte, que lui firent connaître MM. Venture, Magallon et Baudeuf.

Enfin, voulant confier plusieurs fonctions administratives aux membres de la commission des sciences et arts, il appella auprès de lui au Kaire, tous ceux qui étaient restés encore à Alexandrie et à Rosette.

CHAPITRE III.

Combat naval d'Aboukir, détails intérieurs, bataille de Sédyman.

Dispositions de Mourad, après sa défaite.

MOURAD ne s'était pas beaucoup éloigné après la bataille des Pyramides; pressées ainsi entre lui et Ibrahim, la capitale et l'armée pouvaient craindre de se voir affamées, le général en chef résolut d'éloigner

ces deux voisins incommodes, il envoya un parlementaire a Mourad pour l'inviter à se soumettre : mais celui-ci, persuadé qu'il en serait des Français, comme des armées turques qui avaient suspendu, mais non détruit son autorité, répondit: qu'il ne connaissait point de pacte entre la violence et la justice; que celle-ci était de son côté et qu'il ne reconnaîtrait jamais d'autre suzerain que le Grand-Seigneur.

En conséquence, il garda son attitude menaçante et continua à intercepter toute communication avec la haute Egypte; mais comme il ne pouvait rien entreprendre contre l'armée, on se contenta de le surveiller et pour le moment l'attention ne se porta que sur la basse Egypte, d'où seulement on pouvait tirer des vivres et de l'argent.

Soulèvements dans la basse Egypte.

Cette partie avait été traversée à la hâte pour arriver au Kaire et les habitants, revenus de leur première terreur, s'étaient armés et interceptaient toute communication entre les différents corps; depuis le départ d'Alexandrie et le passage du général Dugua à Rozette, on n'avait encore reçu dans ces deux villes, aucune nouvelle de l'armée jusqu'au 9 thermidor (28 juillet), il avait été cependant expédié des courriers de ces deux points pour le Kaire; mais

mais ils avaient été assassinés à Salmié près de Foua, et le malheureux Julien, aide-de-camp de Bonaparte, envoyé par lui à l'escadre, avait été égorgé avec une escorte de guides au village d'Alkam. Par représailles ces deux villages furent ensuite réduits en cendres.

Toutes ces nouvelles répandaient l'alarme, chacun se crut environné d'assassins; un sinistre pressentiment s'empara des esprits, on se voyait isolé de Rozette et d'Alexandrie; et l'imagination française, qui ne connaît pas de milieu entre l'excès du bien et l'excès du mal, se représenta l'armée séparée pour toujours de la France. Le bruit courut même, dès le 6 thermidor (25 juillet), au Kaire, que l'escadre avait été battue et détruite par les Anglais : ce bruit n'avait alors aucun fondement, mais il ne tarda pas à se réaliser.

Bonaparte, dans le compte qu'il a rendu de ce malheureux évènement, a, plus que dans toute autre circonstance, altéré la vérité, parce qu'après les fautes graves qu'avait commises l'amiral, et qui doivent être regardées comme les véritables causes des désastres qu'essuya la marine, Bonaparte savait bien qu'il devait s'accuser d'avoir défendu de faire entrer l'escadre dans le port d'Alexandrie. Combat naval d'Aboukyr.

Un ordre exprès, signé de lui, qui est resté dans les mains du chef de la majorité, Ganteaume, enjoignait à l'amiral Brueys de ne pas quitter les côtes de l'Egypte, dans la crainte qu'il n'arrivât quelque gros bâtiment de Constantinople, car il lui importait beaucoup de tenir éloigné tout navire qui aurait pu démentir l'assurance qu'il avait donnée aux Egyptiens qu'il agissait de concert avec le Grand-Seigneur, tandis que celui-ci ignorait encore ce qui se passait en Egypte.

L'ordre portait, non de se rendre à Corfou, comme il le dit, mais d'y envoyer une frégate pour en rapporter un million de rations de biscuit, qui y étaient préparées, et, en attendant, de prendre à Rozette un approvisionnement de riz, qui fut exactement fourni.

Au reste, Bonaparte partageait avec l'amiral l'opinion que les Anglais ne viendraient pas présenter le combat : il savait déjà que l'ennemi n'était pas supérieur en nombre de vaisseaux, et qu'il était inférieur en nombre de canons.

Cette assurance lui avait donné une tranquillité qui causa la perte de la flotte française. L'assurance même était si grande, que, quoique signalée et reconnue par des vaisseaux anglais, depuis le 1er du mois, la flotte française avait

à peine la moitié des équipages nécessaires pour le service des batteries ; et au lieu de ne s'occuper qu'à la manœuvre du canon, on passait le temps à mettre les vaisseaux en couleur. C'était précisément le but que Nelson avait voulu atteindre, en ajournant le combat après le débarquement. Enfin, le jour et à l'heure où les Anglais sont venus l'attaquer, Brueys était tout entier aux préparatifs d'un magnifique repas, qu'il donnait à quelques officiers de l'armée. Au lieu de rester sous voiles, ce qui eût pu peut-être lui laisser quelques chances avantageuses, il avait jugé plus convenable de s'établir dans la rade d'Aboukyr, à quatre lieues à l'est d'Alexandrie. Si là cet amiral avait su tirer parti de sa position dans des eaux dont il était maître et combiner sa ligne de défense avec la côte, sa flotte était invincible; car il est reconnu parmi les marins qu'on ne doit jamais attaquer une flotte embossée lorsqu'elle est bien défendue par des batteries de terre et qu'on ne peut pas rompre sa ligne. Mais ces premiers éléments de la tactique militaire de la marine avaient été méconnus.

L'amiral français avait eu un mois pour l'opération de son embossage; pendant ce temps il pouvait sonder toute la rade et ne point laisser d'espace entre la côte et sa tête, ainsi

qu'entre ses vaisseaux; il pouvait encore établir des batteries sur les caps avancés, et surtout sur un petit rocher qui se trouve en avant. Il pouvait doubler ses équipages, puisque les bâtiments du convoi, qui avaient exécuté leur débarquement, laissaient leurs marins oisifs dans Alexandrie.

L'amiral oublia toutes ces dispositions.

Enfin, l'ennemi parut devant Alexandrie le 14 thermidor au matin (2 août), et se dirigea aussitôt sur Aboukyr, poussé par un vent frais de nord-ouest. Ses forces se composaient ainsi qu'il suit :

Vaisseaux armés.

	canons.	capitaines.
Culloden.......	de 74.	Trowbridge.
Theseus........	de 74.	R. W. Miller.
Alexander.....	de 74.	Alex. J. Ball.
Vanguard.....	de 74.	Edward Berry, contre-amiral.

Commandant la flotte. NELSON.

	canons.	capitaines.
Minotaur....	de 74.	Thomas Louis.
Leander......	de 50.	T. B. Thompson.
Swiftsure....	de 74.	B. Hallowill.
Audacious....	de 74.	Davidge-Gould.

	canons.	capitaines.
Défence	de 74.	John Eyton.
Zealous.......	de 74.	Samuel Hood.
Orion.........	de 74.	Sir James Saumarez.
Goliath.......	de 74.	Thomas Foley.
Majestic......	de 74.	G. B. West-Cott.
Bellerophon...	de 74.	Henry D. E. Darby.

La Mutine, brick.

Il ne fallut qu'un instant pour reconnaître les fautes de l'amiral français et en profiter. Nelson conçut aussitôt le projet blâmable peut-être, mais courageux et brillant, de passer entre la tête de l'armée française et la côte; il pouvait perdre plusieurs de ses vaisseaux dans ce passage dangereux; arrivé entre la ligne française et la terre, il pouvait être cerné et entièrement perdu par un mouvement demi-circulaire de la queue de la flotte; toutes ces chances, qu'il a dû prévoir, ne l'arrêtèrent point; il arriva toutes voiles au vent et fit franchir l'espace entre la côte et le vaisseau français *le Guerrier*, qui formait la tête; son premier vaisseau, *le Culloden*, échoua, il servit de guide aux autres. Ses deux suivants furent si bien reçus par les deux premiers français, qu'ils furent forcés de se rendre; mais dans le même instant la moitié des dix restants avait franchi, et tous

à la fois entourèrent ces deux premiers vaisseaux à qui ils firent lâcher prise, et s'en emparèrent à leur tour : ainsi successivement ils passèrent au troisième, au quatrième jusqu'à l'Orient. Ils firent tout amener, tandis que l'amiral, spectateur tranquille de cette manœuvre, négligea l'opération la plus simple, qui l'aurait rendu vainqueur à son tour, l'ordre à la queue de lever ses ancres et d'entourer les six vaisseaux anglais restés en dehors; ceux-ci arrivèrent à l'Orient, qu'ils n'osèrent cependant approcher. En effet, ce vaisseau seul pouvait rendre nuls tous les efforts des ennemis; chacune des bordées de sa batterie de 36 pouvait couler à fond un vaisseau anglais. Brüeys était sur son banc de quart, un boulet l'atteignit et le blessa. Cet homme, à qui on ne peut reprocher que de l'inexpérience, et trop peu de connaissances pour un poste aussi élevé, ne voulut point descendre à la Sainte-Barbe, et plein de ce courage qui caractérise le Français dans toutes les circonstances, répondit à ceux qui voulaient l'entraîner : Un amiral doit mourir sur son banc de quart. Vingt minutes n'étaient pas écoulées qu'un second boulet le tua. Le chef de la majorité commit alors une faute grave, il négligea de faire connaître cet accident à l'armée,

et dès ce moment les vaisseaux n'eurent plus d'ensemble; la mort de l'amiral, qu'on apprit de bouche en bouche par ceux qui fuyaient pour sauver leur vie, devint un cri de sauve qui peut. Si cet événement avait été annoncé officiellement, le brave capitaine Dupetit-Thouars, à qui le commandement tombait, aurait arboré pavillon d'amiral, tout le monde lui eût obéi; se trouvant le premier après *l'Orient*, il eût fait mettre à la voile et redonné la victoire aux Français; mais tout a concouru à leur perte dans cette fatale journée.

Quelques moments après la mort de l'amiral Brüeys, une pièce de bois enflammée tomba sur un grand baquet d'huile que par imprévoyance on avait laissé sur la dunette de *l'Orient*: cette huile s'enflamma, et répandit le feu à grands flots sur cette partie du vaisseau. A l'instant les flammes s'élevèrent et dévorèrent tout avec rapidité : les peintures encore fraîches, dont tous les bois étaient empreints, fournirent un aliment à ce terrible incendie, qui s'étendit aussitôt jusque sur le gaillard de l'avant. L'effroi gagna les cœurs; on n'entendit plus que les cris du désespoir. Le chef de la majorité, Ganteaume, se précipita dans un canot, et se sauva à terre; le brave capitaine Casa-Bianca fut étouffé dans les flam-

mes; son fils, jeune enfant intéressant par son courage, par les talents qu'il commençait à développer, par sa tendresse pour son père, ne put s'arracher de ses bras; en vain les matelots voulaient le sauver et se jeter à la mer en l'emportant, il leur cria : Sauvez-vous, vous pouvez encore être utiles à la Patrie; pour moi, je ne quitte pas mon père. Ainsi périt cette victime de l'amour filial.

Les Anglais, redoutant aussi pour eux cet incendie si funeste aux Français, s'étaient éloignés et avaient cessé le combat pour quelques instants. Le feu consuma enfin toute la partie supérieure de ce beau vaisseau. Néanmoins des marins courageux, qui n'avaient plus de ressources qu'en se jetant à la mer, n'abandonnaient pas encore les batteries inférieures, et continuaient à lâcher des bordées. Enfin, le feu les gagna ; les uns périrent dans les flammes, les autres se noyèrent, d'autres cherchèrent à saisir fortement quelque morceau de bois détaché du corps du bâtiment, pour se jeter à la mer avant l'explosion ; en effet, ce moment terrible approche, le feu arrive à la Ste-Barbe, et en se communiquant aux poudres, fait sauter à cent mètres en l'air cette masse énorme dont les flammes répandent une sinistre

clarté à dix lieues la ronde, et qui entraîne dans sa ruine environ 500 hommes qui se trouvaient dessus. La clarté dura assez long-temps pour distinguer parfaitement les corps qui retombaient de la hauteur à laquelle ils avaient été lancés. Un calme lugubre, l'obscurité la plus profonde succédèrent un instant à ce spectacle épouvantable, qui glaça d'effroi et flétrit tous les cœurs.

Les Anglais, acharnés à leur proie, se voyant délivrés du danger de la communication du feu, revinrent présenter le combat aux vaisseaux restants. La fortune s'était déclarée pour eux; ils voulaient ne rien perdre de ses faveurs.

Le *Tonnant*, beau vaisseau à la queue de *l'Orient*, était commandé par le brave Dupetit-Thouars. Ce marin, aussi distingué par ses talents que par son courage, avait prévu les malheurs de l'escadre, mais il n'avait pas été écouté. Il voulut au moins périr en homme d'honneur. Il avait déjà communiqué ses sentiments à ses braves compagnons, et sous le feu redoublé de l'ennemi, au milieu d'une pluie de boulets, on n'entendait sur le vaisseau que le cri de *vive la république!* L'Anglais, étonné, redoutait ce vaisseau, qui ne démentit point le nom

qu'il portait. Entouré de toute l'escadre ennemie, le brave Dupetit-Thouars se battait avec fureur, quand un boulet l'atteignit et lui emporta les deux cuisses. On l'arracha de son banc de quart, et les matelots n'entendirent de lui que ces mots : Braves marins, équipage du *Tonnant*, ne vous rendez jamais.

La vue de leur capitaine mourant les animait; ce n'etait plus des hommes, devenus tous des héros, ils tinrent l'armée ennemie en échec pendant le reste de la nuit. Dupetit-Thouars remit le commandement du vaisseau à son lieutenant, et le brave Belliard, qui sentait l'importance de ce dépôt, l'assura que la prise du *Tonnant* coûterait cher aux Anglais. Dupetit-Thouars mourut. Belliard ranima de nouveau l'équipage par sa présence, et toute la flotte anglaise fut occupée à réduire ce redoutable adversaire.

Belliard savait qu'il ne s'agissait que de faire avancer la queue pour entourer l'ennemi; il ordonna d'appareiller et de lever l'ancre : mais à peine cette manœuvre fut-elle exécutée, qu'un boulet abattit son mât de misaine déjà criblé; le vaisseau sous le vent, n'étant plus retenu, courut à la dérive, et se jeta à la côte.

Enfin, la mort avait moissonné presque

tout l'équipage; et les batteries n'étant plus servies, l'Anglais s'empara de ce bâtiment, qu'il ne trouva rempli que de cadavres.

Un capitaine de frégate, le brave Stanley, commandant l'*Artémise*, ne put se résoudre à se rendre. Après s'être battu jusqu'à la dernière extrémité, il mit le feu à son bâtiment et se sauva à terre dans les canots, avec le reste de son équipage. Après quelques moments, il s'apperçut que la frégate ne sautait point en l'air. Il pensa que le feu de la mèche s'était peut-être éteint; il eut le courage de revenir à bord, la ralluma, et priva ainsi les ennemis d'un beau bâtiment qu'il ne pouvait plus sauver.

Cependant le contre-amiral Villeneuve, commandant la division de la queue, voyant *l'Orient* et *le Tonnant* perdus, prit le commandement général, et ordonna à sa division de mettre à la voile, à l'instant où il vit l'escadre anglaise venir à elle.

Malheureusement les trois vaisseaux qui suivaient *le Tonnant* n'eurent pas le temps d'exécuter la manœuvre qui leur était prescrite, et ne pouvant se réunir à leur commandant, devinrent la proie de l'ennemi. Les deux derniers, *le Guillaume-Tell* et *le Généreux*, levèrent leurs ancres et firent voile à

l'est. Ils rallièrent à eux les deux frégates, *la Justice* et *la Diane* qui portait le contre-amiral Decrès, commandant l'escadre légère.

Les Anglais soutenaient depuis dix-huit heures le feu de chacun des vaisseaux français; ils étaient tellement endommagés, qu'ils ne purent se mettre à la poursuite de ce malheureux reste de l'escadre, qui retourna à Corfou, où quelques jours après *le Guillaume-Tell* s'empara du *Léandre*, vaisseau de l'escadre que Nelson avait envoyé à Trieste pour porter des nouvelles à son gouvernement.

Les Anglais restèrent donc maîtres du champ de bataille et de dix beaux vaisseaux; mais ils furent obligés d'en brûler ou couler à fond quatre hors de service par le feu qu'ils avaient soutenu. Ils restèrent les jours suivants occupés à remettre quelques mâts, et bientôt après ils partirent emmenant avec eux six vaisseaux pour trophée de leur victoire.

Ainsi finit ce terrible combat, dont toutes les chances étaient favorables aux Français, et dont les résultats leur ont été si funestes, en isolant cette brave armée de la patrie, et en lui suscitant de nouveaux et innombrables ennemis.

La bataille des Pyramides et la prise de possession du Kaire semblaient avoir été pour Bonaparte le terme des faveurs de sa fortune en Egypte. Il n'eut plus dès ce moment que des déchiremens, des tiraillemens continuels, des combats pour ainsi dire corps à corps, avec l'immense population indigène et avec celle qui fut lancée contre lui de l'Orient et du Nord. Le courage individuel des soldats put seul maintenir l'autorité française en Egypte pendant trois ans; et si cette brillante armée avait toujours eu des généraux dignes de sa confiance, comme elle eut cet avantage un an après, aucune puissance humaine n'eût été capable de lui arracher sa conquête.

Le général en chef, ayant laissé quelques troupes à Gizeh, pour contenir Mourad-bey, fit son entrée au Kaire le 8 thermidor (27 juillet), et s'établit dans le palais du Bey-el-Elfi, sur la place Ezbekieh. Le général Dupuy, commandant de la place, occupa celui de la femme d'Ibrahim-bey dans lequel les Français avaient été renfermés. Le chef de brigade des guides, Dupas, fut nommé commandant de la citadelle. Entrée de Bonaparte au Kaire.

Le 18 thermidor (6 août), Bonaparte se mit à la poursuite d'Ibrahim-bey. Il y avait Il se met à la poursuite d'Ibrahim Bey.

déjà envoyé quelques régiments de cavalerie, commandés par le général Leclerc, qui fut arrêté par des Arabes et des paysans qu'Ibrahim avait soulevés; mais il fut dégagé par la division du général Reynier, qui, toujours à l'avant-garde, avait déjà pris position à El-Hanka, et ayant été rejoint par les généraux Lannes et Dugua, on marcha sur Ibrahim-bey.

Pillage de la caravane de la Mecque.

Ce chef de Mamlouks n'était pas cependant le seul motif de cette expédition. Ibrahim lui-même ne cherchait pas précisément à fuir les Français. Il voulait les éviter, mais non quitter le sol de l'Égypte; il était retenu sur cette lisière du désert par un puissant attrait. Saleh-bey, Emir-Hadgy, ou prince des pèlerins, ramenait en ce moment la caravane de la Mecque. Il avait expédié des courriers à Mourad et à Ibrahim pour annoncer son arrivée; et ce dernier, qui avait reçu cette nouvelle au moment de son départ, avait aussitôt envoyé dire à Saleh-bey d'éviter la route du Kaire, et de se diriger sur Salêhieh. Son intention était de conserver du moins les immenses richesses que rapportait cette caravane; mais la plupart des pèlerins, surtout ceux qui n'avaient aucunes richesses à sauver, désirant rentrer au Kaire, vinrent y don-

ner la nouvelle qu'Ibrahim aurait voulu tenir secrète. Ce fut là le vrai motif qui détermina Bonaparte à se porter, avec une grande partie de ses forces, vers Ibrahim-bey. Les Arabes qui escortaient Saleh-bey, présumant de leur côté que la malheureuse caravane allait devenir la proie, ou des Français, ou d'Ibrahim, crurent devoir les prévenir, et se mirent à piller les bagages.

Dès ce moment, les pèlerins cherchèrent à se sauver le mieux qu'ils purent, chacun de son côté; une partie rejoignit Ibrahim, une autre vint se jeter dans les bras des Français. Malheureusement les pèlerins ne trouvèrent d'aucun côté une véritable protection, et dans le désordre qui suivit la désorganisation de la caravane, plusieurs négociants perdirent une grande quantité de leurs marchandises. Là, comme après les batailles de Chebrkgrisse et des Pyramides, on voyait le soldat tellement embarrassé de schals de cachemire, qui se paient 2,000 fr. à Constantinople, et 3,000 fr. à Paris, qu'ils s'en servaient comme de toile d'emballage pour envelopper beaucoup d'autres objets infiniment moins précieux.

Echec de la cavalerie française à Saléhieh.

Cet appât fit poursuivre Ibrahim avec une bien plus vive ardeur ; on apprit à Koraïm qu'il était en marche sur Saléhieh. Bonaparte,

impatient, laissa son infanterie, et arriva devant Ibrahim près de Saléhieh avec sa seule cavalerie.

Enflammé par la vue des immenses bagages qui défilaient, il ordonna de charger vigoureusement les Mamlouks. Ceux-ci répondirent au défi qui leur était fait; ils se voyaient traités à armes égales, puisqu'ils n'avaient devant eux que de la cavalerie; mais, que dis-je, à armes égales, les Mamlouks n'étaient-ils pas la meilleure cavalerie de l'univers, et pour si braves que fussent les intrépides dragons français, pouvaient-ils lutter contre des hommes qui, nouveaux centaures, faisaient usage d'armes et de chevaux dont le maniement était nouveau pour la cavalerie française. Celle-ci n'avait encore que des chevaux abîmés par la fatigue d'une longue navigation, et des armes à pointe, qui venaient s'émousser contre les casques à visière, les cottes de maille et les cuirasses des Mamlouks. Aussi, cette journée fut-elle fatale aux Français: attaqués corps à corps, tous payèrent de leurs personnes, officiers, sous-officiers, soldats, presque tout fut blessé; et Bonaparte s'appercevant, quoiqu'un peu tard, qu'il avait fait une véritable échauffourrée, dut songer à la retraite. Ibrahim, plus prudent, ne poursuivit point son succès, et

et continuant sa route en s'enfonçant dans le désert qui conduit en Syrie par le bord de la mer, il laissa l'armée française venir tranquillement poser à Salehieh, la limite de sa conquête.

Cependant le général en chef ne pouvait voir sans un déplaisir extrême, que malgré les assurances qu'il donnait de son accord avec le Grand-Seigneur et la lettre qu'il avait écrite au Pacha, celui-ci fuyait avec Ibrahim sans lui répondre. Il avait laissé son kyaya ou lieutenant au Kaire et Bonaparte s'était empressé de le combler d'honneurs. Il l'avait désigné Emir-Hadgy, pour la caravane de l'année qui venait de s'ouvrir. Le lendemain de son affaire avec Ibrahim, il écrivit à celui-ci la lettre suivante.

Salehieh, 24 thermidor an 6 (12 août 1798).

« La supériorité des forces que je commande ne peut » plus être contestée, vous voilà hors de l'Egypte et » obligé de passer le désert. Lettre de Bonaparte à Ibrahim.

» Vous pouvez trouver dans ma générosité, la fortune » et le bonheur que le sort vient de vous ôter. Faites-» moi connaître de suite votre intention.

» Le pacha du Grand-Seigneur est avec vous; en-» voyez-le moi porteur de votre réponse, je l'accepte » volontiers pour médiateur. »

Ce moyen ne réussit pas; ni Ibrahim, ni le

Pacha ne firent de réponse et ils continuèrent leur route pour Gaza.

Bonaparte laissa à Salehieh la division du général Reynier et donna à ce général le commandement de la province de Charkieh; ordonna la construction d'un fort, envoya le général Dugua, avec sa division, prendre possession de Damiette et partit le 26 thermidor (14 août), pour retourner au Kaire. Ce fut dans ce moment, c'est-à-dire douze jours après, qu'il apprit pour la première fois, le résultat du combat du 14, qui avait eu lieu sur un point distant seulement de quarante lieues de celui où il se trouvait. On voit par là, que malgré leur établissement dans la capitale de l'Egypte, les Français n'y avaient encore qu'une existence bien précaire et surtout bien pénible.

En effet, il n'est pas de genre d'obstacle, que les habitants n'élevassent pour s'opposer à cet établissement et un nombre infini de Français isolés ont été les malheureuses victimes de cette résistance.

Réflexions sur les dispositions de l'armée, après le combat naval d'Aboukyr.

Bonaparte, dit-on, rit comme un fou en apprenant la destruction de la flotte; on pouvait croire que c'était un rire stupide, ou bien une convulsion violente, telle que peut l'éprouver un homme dont toutes les facultés sont suspendues par la nouvelle d'un grand

désastre; mais chez lui ce rire déplacé était dû à une toute autre cause : il ne voulait pas laisser soupçonner sa pensée et il croyait, avec juste raison, que l'abattement sur sa figure, eût jeté le découragement dans l'armée et rendu sa position plus pénible. Il pouvait cependant se comparer à Cortès, qui, après avoir mis le pied sur le continent Américain, avait lui-même brûlé sa flotte, pour mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre; mais il n'en est pas des Français, comme des Espagnols, je dirai même, comme de tout autre peuple. Le Français tient à sa patrie, il l'aime, il la chérit plus que toute autre chose. Les richesses mêmes ne peuvent remplacer pour lui le bonheur de vivre et de mourir sur sa terre natale : il la quitte bien un instant; mais à peine l'a-t-il perdue de vue, qu'il n'aspire qu'à la revoir; c'est ce sentiment puissant qui le rendra toujours redoutable à tout ennemi qui osera l'attaquer sur son territoire; mais c'est aussi ce sentiment qui énerve son courage, lorsqu'il est transporté dans des contrées lointaines et qu'il perd l'espérance de revoir sa patrie; de là vient que des expéditions coloniales ont rarement réussi.

Bonaparte ne fit connaître ce malheur à l'armée que comme un évènement ordinaire;

elle en reçut la nouvelle avec calme, et le mouvement continuel dans lequel le soldat fut tenu, ne lui laissa pas le temps de réfléchir s'il devait jamais retourner en France.

Insurrections dans la basse Egypte.

Cependant les insurrections partielles commençaient à prendre un caractère inquiétant; le général Fugières parcourait le Delta pour prélever des vivres et de l'argent dont on manquait. Un malheureux village, nommé Rémerieh, crut pouvoir seul s'opposer à lui. Il combattit pendant une heure contre toutes les forces du général, mais investi et forcé, tout fut massacré et le village réduit en cendres.

Les villes et les villages de la branche orientale faisaient éprouver la même résistance; mais cet esprit d'opposition n'avait pas encore pénétré jusqu'à la capitale, et Bonaparte fit tout pour y maintenir la tranquillité.

Fêtes au Kaire.

Ouverture du Kalitsch.

Voulant s'empresser de détruire l'impression que la nouvelle de la défaite de la flotte aurait pu faire sur les habitants, il saisit avec empressement l'occasion de l'arrivée des eaux du Nil dans la ville pour donner une fête brillante. Accompagné de son état-major, du kyaya du pacha, du divan et d'une nombreuse population, il se transporta au petit château à l'entrée du canal dans la ville et

là se fit, en sa présence, la cérémonie accoutumée de la rupture de la digue qui retient les eaux du Nil, jusqu'à ce qu'elles aient acquis la hauteur nécessaire pour qu'on puisse naviguer dans la ville.

Il jeta quelque monnaie au peuple, revêtit de la pelisse noire le Mollah, préposé à la conservation du Mekyas ou Nilométre, et fit distribuer des caftans aux principaux officiers.

La fête de la naissance de Mahomet fut célébrée avec une bien plus grande pompe. Elle commença le 2 fructidor (20 août), et dura quatre jours. Les maisons des principaux Français étaient illuminées comme celles des Musulmans. Tous allèrent faire leur visite et présenter leurs félicitations au Cheik el Bekry, reconnu pour le premier des descendants de Mahomet. Bonaparte lui-même s'y rendit et accepta un magnifique souper qui lui fut offert. Naissance de Mahomet.

Par un arrêté du 3 fructidor (21 août), il ordonna la formation d'un institut pour les sciences et les arts. Cet établissement devait principalement s'occuper, Création d'un Institut.

1° Du progrès et de la propagation des lumières en Egypte;

2° De la recherche, de l'étude, et de la publication des faits naturels, industriels, et historiques de l'Egypte.

Il fut divisé en quatre sections, Mathématiques, Physique, Littérature et Beaux-Arts, Economie politique.

Les membres nommés furent :

Mathématiques.

Andréossy.	Fourrier.	Leroy.	Nouët.
Bonaparte.	Girard.	Malus.	Quesnot.
Costaz.	Lepère.	Monge.	Say.

Physique.

Berthollet.	Delisle.	Dolomieu.	Savigny.
Champy.	Descotils.	Dubois.	»
Conté.	Desgenettes.	Geoffroy,	»

Economie politique.

Caffarelly.	Poussielgue.	Sucy.
Gloutier.	Sulkowsky.	Tallien.

Littérature et Beaux-arts.

Denon.	Norry.	D. Raphaël.	Rigel.
Dutertre.	Parceval.	Redouté.	Venture.

La première assemblée eut lieu le 6 fructidor (24 août). On nomma MM. Monge, président, Bonaparte, vice-président, et Fourier, secrétaire perpétuel.

Fête du premier vendémiaire an VII.

Quelques jours après, la fête du 1er vendémiaire de l'an VII, offrit un nouveau moyen de faire croire à la joie et à la sécurité des Français.

Un vaste cirque, entouré d'un nombre de colonnes égal à celui des départements de la France, avait été élevé au milieu de la place Esbekieh; au centre, une pyramide portait inscrits les noms de tous ceux morts depuis le débarquement; à un des points de la circonférence du cirque était posé un arc de triomphe, au haut duquel avait été représentée la bataille des Pyramides, peinte en grisaille, par M. Rigo, peintre de la commission des sciences et arts.

Dès le matin, toutes les troupes s'étaient rendues sur cette place, en armes et en grande tenue. A sept heures, le général en chef, accompagné de tous les officiers-généraux, administrations et membres de la commission, se rendit au cirque, où sa présence fut annoncée par des salves d'artillerie de tous les points de la ville et de la citadelle. Arrivé au pied de la pyramide, il prononça un discours dans lequel il remit sous les yeux des soldats tout ce qu'ils avaient fait depuis cinq ans. Le commencement de ce discours était surtout remarquable, parce qu'il décelait l'ambition qui le dominait, en rapportant tout à lui seul. On sait que ce n'est qu'au siège de Toulon qu'il avait paru, pour la première fois, à la fin de 1793, dans la carrière des armes. Son discours commençait ainsi :

« Il y a cinq ans, l'indépendance du peuple français était menacée, mais vous prîtes Toulon; ce fut le présage de la ruine de nos ennemis. » C'était dire aux soldats, vous n'avez eu de succès que depuis que j'ai eu quelque influence sur vos destinées. Cependant, avant cette époque, les batailles de Jemmapes, de Fleurus, d'Honscoote, etc., avaient illustré les armes françaises et sauvé la république.

Après le discours, il fit exécuter des manœuvres et un exercice à feu, et on chanta des hymnes patriotiques.

A huit heures, une députation partit et alla planter le drapeau français sur l'une des grandes pyramides de Gyzeh.

Au retour, vers les quatre heures après midi, il y eut course de chevaux et course à pied.

A l'entrée de la nuit, la pyramide et les colonnes du cirque furent illuminées. A huit heures du soir, on tira un feu d'artifice devant la pyramide et enfin à dix heures, une salve d'artillerie annonça la fin de la fête.

Suite des mouvements dans la Basse-Egypte.

Tous ces moyens d'une politique adroite, à la vérité, ne paraissaient pas néanmoins faire une grande impression. Les émissaires de Mourad et d'Ibrahim soufflaient toujours le feu de l'insurrection sur tous les points de l'E-

gypte et les Egyptiens mettaient en pratique ce fameux principe proclamé en France : la résistance à l'oppression, est pour un peuple le plus saint des devoirs.

Déjà, après le départ de l'armée d'Alexandrie, les Arabes, au mépris des promesses qu'ils avaient faites au général en chef, harcelaient la garnison. Le chef d'escadron Rabasse, à la tête de cinquante hommes du quatorzième régiment de dragons, surprit une de leurs tribus le 5 thermidor an VI (24 juillet 1798), et leur tua plusieurs hommes; mais il ne put les empêcher de retourner à la charge toutes les fois que l'occasion leur paraissait favorable.

Les Anglais eux-mêmes tentaient des coups de main sur Aboukyr, mais ils étaient toujours vigoureusement repoussés.

Aidés de quelques Arabes et des paysans du hameau de Birket, ils firent une coupure au canal d'Alexandrie pour empêcher l'arrivée des eaux dans cette place et des vivres destinés à l'approvisionnement. Le malheureux village paya cher cette déférence pour les Anglais. Le chef de brigade Barthélemi, à la tête de six cents hommes de la 69ᵉ demi-brigade, vint le piller et le cerner; le canal fut rétabli.

Pour éviter à l'avenir de pareils événements, on résolut de mettre des postes le long de ce canal et, à cet effet, on organisa tous les marins échappés de la flotte ainsi que ceux du convoi, en une légion qui fut appelée Nautique et dont on établit des détachements à Damanhour, à Birket et à Aboukyr.

Trahison de Coraïm ; il est fusillé.

On découvrit que Coraïm, commandant d'Alexandrie, qui avait promis à Bonaparte de servir fidèlement l'armée française, entretenait, avec les Anglais et les Arabes, des intelligences qui tendaient à rendre les premiers, maîtres de la place. Il fut arrêté, par ordre de Kléber, et amené sous bonne escorte au Kaire, où il fut fusillé le 4 fructidor (22 août), sur la place de la citadelle.

Bataille de Sédiman.

Mourad-bey, qui avait eu un mois de répit après la bataille des Pyramides, ne l'avait pas passé dans l'inaction. Il avait rallié à lui une grande quantité de Mamlouks et d'Arabes; il avait déjà formé un grand rassemblement autour du village de Behnessé sur le canal de ce nom, qui porte les eaux dans la province du Fayoum.

Desaix partit avec sa division, le 8 fructidor (26 août), pour dissiper ce rassemblement avec une flotille de deux demi-galères et six

avisos; il arriva à Bénissouiéf le 14 (1er septembre), et se portant avec les plus grandes peines sur le canal de Behnessé, à travers des champs encore couverts par les eaux de l'inondation, il enleva plusieurs barques chargées de bagages et de tentes, et quatre pièces de canon. Mourad, à son approche, s'était enfui dans le Fayoum. Les Mamlouks d'Hassan-bey, qui occupaient la haute Egypte, étaient venus pour protéger les mouvements de Mourad et sauver sa flotille. Desaix rejoignit le Nil pour combattre ce nouvel ennemi; mais Hassan ayant fait forcer la marche de la flotille vers Syenne, fit un ricochet à Syout, et alla rejoindre Mourad dans le Fayoum.

Desaix descendit alors, et s'établit à Tarout-el-Chérif, origine du canal de Behnessé, pour concentrer tous ses moyens et fondre sur les Mamlouks réunis. Il arriva, par le canal jusqu'à Manzoura, sur le bord du désert. Mourad était à deux lieues. Desaix courut à sa rencontre; le fier Mamlouk faisait bonne contenance, mais poussé par le feu de deux pièces de canon et voulant d'ailleurs isoler les Français de leurs barques et combattre en plein désert, il s'éloigna jusqu'à Elbelamoun. La nuit s'approchait, on n'avait rien mangé de la journée; Desaix, prévoyant qu'il ne pourrait en-

gager une affaire pour ce jour là, prit le parti de retourner vers les barques: ce mouvement de retraite parut aux Mamlouks un symptôme de fuite; alors ils attaquèrent avec furie, harcelèrent, inquiétèrent les troupes jusqu'à la nuit close, et firent quelques prisonniers.

Deux jours après, c'est-à-dire le 16 vendémiaire an VII (8 octobre), Desaix, ayant appris que Mourad était à Sédiman, village sur la lisière du désert près Illahon, à l'entrée du Fayoum, et qu'il se disposait à lui livrer bataille, résolut de l'attaquer lui-même. Les Mamlouks étaient au nombre de cinq mille soutenus sur les flancs par huit à dix mille Arabes et huit pièces de canon.

Les Français n'avaient que deux demi-brigades, la 21ᵉ et la 88ᵉ: ainsi, ils étaient réellement ici en nombre de beaucoup inférieur. Desaix les disposa en un seul grand bataillon quarré; mais il flanqua les deux angles de face, de deux autres petits bataillons de deux cents hommes.

Pour arriver aux Mamlouks, il fallait traverser un bas-fonds; à peine les Français furent-ils descendus dans cette position désavantageuse, que Mourad saisit habilement le moment favorable et vint tomber de toute sa masse sur le petit quarré de droite que com-

mandait le sieur Valette, capitaine de la 21e demi-brigade. Il en fut écrasé, mais rien ne masquant plus alors le feu du grand quarré, l'ennemi, foudroyé et arrêté un instant, fut forcé de se replier. Quelques moments après, les Mamlouks revinrent à la charge, mais ils ne furent pas aussi heureux à cette seconde tentative. Leurs chevaux effrayés reculaient à la vue des baïonnettes : alors ils les tournèrent, dans l'espoir d'ouvrir les rangs par des ruades ; tous leurs efforts furent vains. Enflammés de dépit, ils jetèrent leurs armes à la tête des Français ; ceux qui avaient eu leurs chevaux tués, se glissaient le ventre contre terre, pour passer sous les baïonnettes et couper les jambes des soldats. Ils se retirèrent, mais le vide qu'ils formèrent laissa à découvert une batterie qui fit un feu très-meurtrier. Pour comble de malheur, le soldat, qui se battait depuis cinq heures du matin, n'avait plus de munitions, tout était épuisé ; ce moment fut terrible, le courage en fut un instant ébranlé ; heureusement, l'intrépide Desaix, qui voyait tout avec calme et sang-froid, ordonna une charge des grenadiers à la baïonnette, sur la batterie des Mamlouks. Cet ordre exalta les têtes ; la batterie fut emportée et les Mamlouks épouvantés, à leur

tour, de la hardiesse de ce coup de main, s'ébranlent, plient, s'éloignent et disparaissent.

Jamais bataille ne fut plus terrible et jamais victoire n'a fait plus d'honneur, à la fois, à une armée et à son chef. Les résultats furent la séparation des Arabes d'avec les Mamlouks et la prise de possession du Fayoum, où Desaix alla s'établir et reposer quelques instants ses troupes.

CHAPITRE IV.

Insurrections au Kaire et dans la basse Egypte; Prise de Suez.

Echec du général Menou dans le Delta.

LA basse Egypte, comme je l'ai déjà dit, offrait le spectacle d'un vaste champ de bataille, où il fallait soutenir des combats partiels et journaliers.

Le général en chef avait chargé le général Menou, de parcourir la province de Rosette et de s'assurer de la soumission des villages de l'intérieur. Plusieurs membres de la commission des arts, restés à Rosette, voulurent profiter de cette circonstance pour visiter un pays, où, depuis bien des siècles, aucun Européen

n'avait pénétré. Le général Marmont, qui était descendu du Kaire, se joignit au général Menou, et le 24 fructidor (11 septembre), on se mit en marche. On avait cru ne faire qu'une promenade agréable : en effet, tant qu'on resta sur les bords du Nil, on fut très-bien traité par les habitants ; ceux de Berimbal, Metoubis et Fouâ rivalisèrent à qui traiterait le mieux les Français ; mais lorsqu'on voulut s'enfoncer dans l'intérieur des terres, à la hauteur du village de Daissouk, on fut tout autrement reçu.

Les généraux et les membres de la commission des arts précédaient à cheval une escorte de deux cents hommes d'infanterie, de laquelle se trouvant bientôt séparés d'environ une lieue, ils arrivèrent au village de Chabas-Emmer. Un premier grouppe, en avant, composé d'un guide du pays, du sieur Montessuy aide-de-camp du général Marmont, du sieur Viloteau, du sieur Varsy jeune et du sieur Martin, arriva jusques aux portes de Chabas-Emmer. Le guide, voyant un grand rassemblement de paysans, en avant du village, se mit à leur crier à haute voix : *Ammam, mafich dourour*, la paix, n'ayez aucune inquiétude ; eux, ne répondirent que par ce mot *erga*, va-t-en ; et aussitôt ils firent, sur ce premier grouppe, une

décharge de coups de fusil, qui les força de revenir sur leurs pas. Personne n'étant armé, on tourna bride pour se replier sur l'escorte qui suivait; mais par une fatalité qu'il est impossible d'expliquer, un malheureux jeune homme, le sieur Joly, l'un des dessinateurs de la commission, craignant de ne pouvoir se soutenir à cheval, en suivant au grand galop et franchissant les fossés, avait pris le parti d'en descendre pour suivre à pied; s'étant bientôt laissé gagner de vitesse par les Arabes, qui poursuivaient les Français, il fut massacré.

L'escorte entendant les coups de fusil que les Arabes tiraient, força sa marche et les repoussa bientôt sur le village; ils s'enfermèrent alors dans une espèce de château fort qui était auprès et qu'on appelait Kafr-Chabas-Emmer; ils s'y maintinrent le reste du jour, non sans causer beaucoup de dommage aux Français, qui enfin les débusquèrent dans la nuit.

Le général Menou avait eu un cheval tué sous lui à cette affaire: effrayé du nombre de soldats qui avait été mis hors de combat, il vit qu'il ne pouvait continuer sa tournée sans artillerie et il revint le lendemain à Rosette.

Une scène à peu près semblable se répéta le

le 1er jour complémentaire au village de Djemyleh, sur le canal d'Achmoun.

Le général Dugua, commandant la province de Damiette, avait envoyé le général Damas avec un bataillon de la 75e demi-brigade, pour reconnaître ce canal, et soumettre les villages qui refusaient obéissance : un parti d'Arabes réuni aux paysans attaqua les Français; mais ils furent repoussés.

A Myt-Kamar, à Mansourah, des barques avaient été arrêtées, et des dragons massacrés, c'était l'hydre aux mille têtes qui renaissaient aussitôt qu'on les avait coupées, et on ne pouvait suffire aux marches qu'exigeaient les soulèvements qui paraissaient à la fois presque sur tous les points.

Efforts des Turcs et des Anglais, pour soulever les Egyptiens.

Cependant il faut le dire: le peuple d'Egypte est bon, et il ne se serait pas porté de lui-même à ces excès, s'il n'y avait été poussé par une influence étrangère. En effet l'Egypte était depuis le commencement de vendémiaire remplie d'exemplaires d'un firman du Grand-Visir qui démentait tout ce qu'avait dit Bonaparte de son accord prétendu avec la Porte. On lisait ce firman dans les Mosquées, et on excitait le peuple au massacre des Français.

Le Grand-Seigneur lui-même, et le divan de Constantinople n'eussent peut-être pas em-

ployé cette affreuse répresaille, s'ils n'y avaient été entraînés par les Anglais.

On avait promis à Bonaparte, lors de son départ de France, d'envoyer un négociateur à Constantinople pour déterminer le gouvernement Ottoman, à rester au moins neutre dans cette affaire, en lui persuadant que son intérêt n'y était nullement compromis; on aurait été jusqu'à lui offrir, ou lui promettre une compensation. Cette espérance était peut-être fondée. En effet, quoique le Kaire soit une des portes principales des caravanes de la Mecque : ce qui fait de sa possession une affaire de religion, on croit que le divan aurait fermé les yeux, et se serait contenté de l'ombre de suzeraineté qu'on affectait de lui conserver. Mais le négociateur, que l'on disait devoir être M. de Talleyrand-Périgord, n'arriva point, et le directoire, après le combat naval d'Aboukyr, abandonna les Turcs à la merci de la politique anglaise, et les Français d'Egypte à leur fortune.

Les Anglais vainqueurs parurent à Constantinople, et par leurs promesses ou par leurs menaces, déterminèrent le divan à déclarer la guerre à la France, à préparer une armée pour agir en Egypte et à lui ouvrir les voies

par le manifeste suivant qu'ils se chargèrent de faire répandre.

FIRMAN DU GRAND-SEIGNEUR.

Firman du Grand-Seigneur.

Au nom de Dieu clément et miséricordieux. Gloire au Seigneur maître des mondes. Salut et paix sur notre prophète Mahomet, le premier et le dernier des prophètes, sur sa famille, et sur les compagnons de sa mission.

« Le peuple Français (Dieu veuille détruire leurs pays de fond en comble, et couvrir d'ignominie leurs drapeaux!) est une nation d'infidèles obstinés, et de scélerats sans frein. Ils nient l'unité de cet Etre-Suprême, qui a créé le ciel et la terre; ils ne croient point à la mission du prophète, destiné à être l'intercesseur des fidèles au jugement dernier, ou, pour mieux dire, ils se moquent de toutes les religions, ils rejettent la croyance d'une autre vie, de ses récompenses et de ses supplices; ils ne croient ni à la résurrection des corps, ni au jugement dernier, et ils pensent qu'un aveugle hasard préside à leur vie et à leur mort; qu'ils doivent leur existence à la pure matière, et qu'après que la terre a reçu leurs corps, il n'y a plus ni résurrection, ni compte à rendre, ni demande, ni réponse.

» En conséquence, ils se sont emparés des biens de leurs temples; ils ont dépouillé leurs croix de leurs ornements, et ils ont chassé leurs vicaires, leurs prêtres, et leurs religieux.

» Les livres divins, inspirés aux prophètes ne sont, à leur dire, que mensonge et imposture, et ils regardent le Koran, l'Ancien Testament, et l'Evangile comme des fables. Les prophètes tels que Moïse, Jésus, et Mahomet ne sont, selon eux, que des hommes comme les autres, qui n'ont jamais eu de mission, et qui n'ont pu en imposer qu'à des ignorants. Ils pensent que les hommes, étant nés égaux, doivent être également libres; que toute distinction entr'eux est injuste, et que chacun doit être le maître de son opinion, et de sa manière de vivre.

» C'est sur d'aussi faux principes qu'ils ont bâti une nouvelle constitution, et fait des lois auxquelles a présidé l'esprit infernal. Ils ont détruit les fondements de toutes les religions; ils ont légitimé tout ce qui était défendu; ils ont laissé un libre cours aux désirs effrénés de la concupiscence; ils se sont perdus dans un dédale d'erreurs inextricables, et en égarant la vile populace, ils en ont fait un peuple de pervers et de scélérats.

» Un de leurs principes diaboliques, est de

souffler partout le feu de la discorde, de mettre la désunion parmi les souverains, de troubler les empires, et d'exercer les sujets à la révolte, par des écrits mensongers et sophistiques, dans lesquels ils disent avec impudence : Nous sommes frères et amis, les mêmes intérêts nous unissent, et nous avons les mêmes opinions religieuses.

» Ensuite viennent des faciles promesses ou des menaces inquiétantes ; en un mot, ils ont appris à distiller le crime et à se servir habilement de la fraude et du parjure ; ils se sont enfoncés dans une mer de vices et d'erreurs ; ils se sont réunis sous les drapeaux du démon, et ils ne se plaisent que dans le désordre, ne suivant que les inspirations de l'enfer. Leur conscience n'est jamais troublée par les remords et la crainte de faire le mal. Aucun dogme, aucune opinion religieuse ne les réunit ; ils regardent le larcin et le pillage comme un butin légal, la calomnie comme la plus belle éloquence, et ils ont détruit tous les habitants de la France qui n'ont pas voulu adopter leurs nouveaux et absurdes principes.

» Toutes les nations européennes ont été alarmées de leur audace et de leurs forfaits ; et alors, ils se sont mis à aboyer comme des chiens, à hurler comme des loups, et dans

leur rage, ils se sont jetés sur tous les royaumes, et sur toutes les républiques pour détruire leurs gouvernements et leurs religions, pour enlever leurs femmes et leurs enfants. Des rivières de sang ont abreuvé la terre, et les Français ont enfin réussi dans leurs criminels desseins, vis-à-vis de quelques nations qui ont été forcées de se soumettre.

» Mais, en preuve de leurs trahisons et de leurs noirs projets contre le peuple musulman, on peut citer une lettre adressée à Bonaparte, général en chef de leurs armées réprouvées, par les directeurs de leur infâme république ; l'un de nos agents secrets nous en a envoyé une copie, et nous allons vous la traduire littéralement, en vous invitant à la bien méditer :

« Vous n'ignorez pas combien les Musulmans tien-
» nent à leur religion : lorsque vous aurez pénétré sur
» leurs terres, il faut vous faire un plan de conduite
» adapté à leurs forces, à leurs préjugés et à leurs mœurs.
» Vis-à-vis des faibles, vous emploîrez les armes, les
» massacres et le pillage; quant à ceux qui ont le moyen
» de résister, vous vous servirez des filets de la ruse et
» de la fourberie pour les empêcher de nuire, en res-
» pectant leur religion, leurs femmes et leurs proprié-
» tés, jusqu'à ce que vous en soyez entièrement maîtres,
» et que vous puissiez disposer de leur sort à votre gré.

» Un bon moyen encore à employer, c'est de semer
» adroitement les haines, les dissensions et les guerres

» intestines parmi les diverses peuplades qui habitent les
» pays de l'Islamisme. Vous exciterez les mauvais sujets
» et la vile populace contre les schérifs et les gens ver-
» tueux. Vous inspirerez partout l'esprit de rébellion aux
» bons et aux méchants, et surtout aux tribus arabes, à
» leurs cheiks, et à ceux parmi eux qui font le métier
» de détrousser les voyageurs. Vous ferez aussi vos ef-
» forts pour allumer le feu de la discorde parmi les
» Khans de la Perse, et parmi leurs sujets. Vous tâcherez
» de les engager à des agressions contre les Ottomans.
» Les querelles, les désordres, les guerres, les combats,
» sont utiles et même nécessaires à nos vues. Dans cet
» état de choses, les gens puissants s'accoutument à se-
» couer le joug; les sujets n'obéissent plus à leurs com-
» mandants. De cette manière, les liens de la discipline
» se rompent, et l'Etat se dissout. Lorsqu'il n'existera
» plus d'union entr'eux, et que leurs biens et leurs tré-
» sors seront épuisés, alors il vous sera aisé de les assu-
» jétir et d'asservir leur pays.

» Dans les moments où les dissensions de la guerre ci-
» vile seront allumées entr'eux, il faut que les Français
» prêtent main-forte aux faibles, parce que, lorsque les
» puissants seront écrasés, et qu'il ne restera plus que
» des gens faibles, ceux-ci seront bien aisément nos vic-
» times.

» Mais attendu que nous avons secoué le joug de tout
» préjugé religieux, que nous avons foulé aux pieds
» toutes les lois divines et humaines, et que nous ne
» pourrions jamais compter sur les Musulmans qui sont
» si zélés pour leur religion, dès que nous les aurons
» domptés par les moyens de ruse indiqués ci-dessus,
» alors nous détruirons la Mecque et la Caaba, Médine
» et le mausolée de leur prophète, Jérusalem, toutes les

» mosquées, tous les lieux de leur vénération. Ensuite
» nous ordonnerons un massacre général, et nous n'épar-
» gnerons que les jeunes filles et les jeunes garçons;
» après quoi, nous partagerons entre nous leurs dépouilles
» et leurs terres. Quant à ce qui restera de ce peuple, il
» nous sera aisé, alors, de lui faire adopter nos prin-
» cipes, notre constitution et notre langue. L'Islamisme
» et ses lois disparaîtront de dessus la terre, dans les qua-
» tre parties du monde ».

» C'est ainsi que finit cette lettre infâme, et puisse le Dieu tout-puissant que nous adorons tourner contre eux leurs possédés desseins! Nous vous avons fait une peinture fidèle des Français, de leurs ruses, et de leurs fourberies, des moyens qu'ils emploient pour vous perdre. Jugez donc maintenant si tout Musulman, si tout professeur de l'unité, n'est pas tenu de prendre les armes contre ces insignes athées.

» O vous donc, défenseurs de l'Islamisme, ô vous, héros protecteurs de la foi, ô vous, adorateurs d'un seul Dieu, qui croyez à la mission de Mahomet, fils d'Abd-Allah, réunissez-vous, et marchez au combat, sous la protection du Très-Haut! Ces chiens enragés s'imaginent sans doute que le peuple vrai croyant ressemble à ces infidèles qu'ils ont combattus, qu'ils ont trompés, et à qui ils ont fait adopter leurs faux principes. Mais ils ignorent, les

maudits, que l'Islamisme est gravé dans nos cœurs, et qu'il circule dans nos veines avec notre sang. Nous serait-il possible d'abandonner notre sainte religion, après avoir été éclairés de la divine lumière? Non, non, Dieu ne permettra pas que nous soyons un instant ébranlés. Nous serons fidèles à la foi que nous avons jurée : le Très-Haut a dit dans le livre de la vérité : Les vrais croyants ne prendront jamais les incrédules pour amis. Soyez donc sur vos gardes, méfiez-vous des piéges et des embûches qu'ils vous tendent, et ne soyez effrayés ni de leur nombre, ni de leurs vêtements hideux. Le lion ne se met point en peine du nombre de renards qui méditent de l'assaillir, et le faucon ne s'effraie pas d'un essaim de corbeaux qui croassent contre lui. Soyez unis, prêtez-vous aide et assistance les uns aux autres. Le fidèle, selon l'expression de notre divin prophète, doit être l'appui des fidèles, comme les murs d'un édifice, qui se soutiennent l'un par l'autre; oubliez surtout tout sujet de querelle et de dissension qui pourrait exister parmi vous. Que les intérêts de la cause du ciel changent cette haine en bonne harmonie; chassez loin de vous, quelque part que vous soyez, ceux qui se plaisent à semer la médisance et la calomnie : mais n'éloignez

pas, sans raison légitime, le Musulman étranger qui vient se réunir à vous de bonne foi; car l'Islamisme fait de tous les fidèles une même famille. Cependant ne cessez pas d'avoir les yeux ouverts, et d'observer tout ce qui se passe autour de vous; car les perfides Français pourraient bien, à force d'argent, chercher à gagner ceux dont la foi est faible, l'esprit léger, et le caractère factieux. Ils essaieront, sans doute, de lancer de pareils traits au milieu de vous; et alors il est de votre devoir de vous empresser de les éloigner, ou plutôt de les exterminer. En un mot, ne formez qu'un faisceau pour raffermir et faire triompher notre sainte religion, et soyez toujours sur vos gardes contre les piéges et les embûches que vous tendront ces infidèles: car il est clair et très prouvé que tous les malheurs qu'a essuyés l'Islamisme depuis quelque temps, ne viennent que d'eux seuls. Mais, grâces au ciel, vos sabres sont tranchants, vos flèches sont aiguës, vos lances sont perçantes, vos canons ressemblent à la foudre, et toutes sortes d'armes meurtrières, maniées par d'habiles cavaliers, sauront bien atteindre l'infidèle, et le précipiter dans les flammes de l'enfer. N'en doutez pas : le ciel est pour vous; l'œil de Dieu veille à votre conservation et à

votre gloire; et avec la puissante protection du prophète, ces armées d'athées se dissiperont devant vous, et seront exterminées. Cette heure va bientôt sonner.

» Nous avons eu ordre de la sublime Porte de rassembler les troupes de toutes les provinces de l'empire, et dans peu, des armées aussi nombreuses que redoutables s'avanceront par terre, en même temps que des vaisseaux aussi hauts que des montagnes couvriront la surface des mers; des canons qui lancent l'éclair et la foudre; des héros qui méprisent la mort pour le triomphe de la cause de Dieu, des guerriers qui par zèle pour leur religion savent affronter et le fer et le feu, vont se mettre à leur poursuite; et il nous est, s'il plaît à Dieu, réservé de présider à leur entière destruction, comme la poussière que les vents dispersent et dissipent. Il ne restera plus aucun vestige de ces infidèles : car la promesse de Dieu est formelle; l'espoir du méchant sera trompé, et les méchants périront.

» Gloire au seigneur des mondes! »

Animés par une telle proclamation, les Egyptiens employaient tous les moyens pour coopérer à l'anéantissement des Français; les habitants du Kaire paraissaient seuls encore

Insurrection du Kaire.

étrangers à ces sentiments. Comprimés par l'appareil militaire que le séjour du général en chef y déployait, ils craignaient de s'abandonner à des mouvements qui eussent compromis infructueusement leur sécurité. Bonaparte d'ailleurs ne cessait de flatter les chefs ; toutes les demandes que lui faisait le divan étaient promptement accordées; il avait un soin particulier de respecter et de faire respecter tout ce qui touchait à la religion; mais les Imans, plus sévères sur cet article que les autres Musulmans, ne regardaient cette protection que comme une profanation et un avilissement. En conséquence ils entretenaient en secret le feu qui couvait sous la cendre. Une occasion se présenta bientôt de développer l'incendie, et ils en profitèrent.

Les propriétés en Egypte ne sont que des concessions temporaires du gouvernement, susceptibles d'être renouvelées ou retirées à la mort du titulaire. Dans le besoin d'argent qu'il éprouvait, le général en chef avait imaginé de soumettre toutes ces concessions à une révision, ou du moins à un enregistrement, et leur confirmation devait être assujétie à un droit proportionnel déterminé. Après la religion, c'était la corde la plus délicate que l'on pût toucher : aussi cette décision excita

un mécontentement général. Le Kaire était la résidence habituelle de presque tous les grands concessionnaires; la masse de la population tenait d'eux son existence, et par conséquent son opinion dans les circonstances difficiles. Tant que ces propriétaires n'avaient pas été atteints, ils étaient restés tranquilles, attendant les évènements; mais, dès qu'ils se sentirent froissés, ils se plaignirent, et le peuple les imita. Alors les Imans, jugeant l'occasion favorable, firent parler Dieu et le Prophète, et tous se rangèrent sous leurs drapeaux sacrés.

Le 30 vendémiaire (22 octobre 1799), à la pointe du jour, des rassemblements se manifestèrent dans divers quartiers de la ville, et obligèrent le divan d'aller demander au général en chef le rapport de son arrêté sur l'enregistrement des concessions. Mais bientôt, perdant de vue le but de cette demande, les Musulmans réunis se crurent un instant assez forts pour chasser les Français du Kaire; ils se portèrent dans les différents quartiers qui étaient habités par eux, et les prenant au dépourvu, parvinrent à en massacrer un grand nombre. La maison du chef du génie, Cafarelli, fut investie et pillée. Ce général était sorti dès le matin avec le général en chef

pour ordonner quelques dispositions militaires relatives aux fortifications de Gizeh. Deux ingénieurs des ponts et chaussées, Duval et Thevenot, se trouvaient en ce moment seuls chez lui; ils voulurent arrêter ce torrent, ils se défendirent avec le plus grand courage, et succombèrent victimes de leur dévouement.

La maison de Kassim-bey, isolée de tous les corps des Français, avait été donnée pour habitation aux membres de la commission des arts. Elle fut bientôt assaillie; mais, grâces au courage et à l'activité des membres de cette commission, aidés seulement de leurs domestiques, elle fut mise à l'abri d'un coup de main; les assiégés se défendirent jusqu'au moment où on leur envoya des troupes pour les dégager.

Le commandant de la place, Dupuy, averti de ces mouvements, s'était contenté d'abord, par un excès de confiance dans les moyens qu'il pouvait déployer, d'ordonner des patrouilles; mais, l'insurrection prenant un caractère sérieux, il sortit accompagné de son aide-de-camp Maury, de son interprète M. Baudeuf, et de quinze dragons. Quoique toutes les rues fussent obstruées de monde, il était parvenu de la place de Birket-el-Fil jusqu'au Mousky, près le quartier des Francs,

et avait même dissipé quelques attroupements; mais arrivé dans la rue des Vénitiens, un flot immense de peuple voulut s'opposer à son passage. Il fit entendre quelques paroles de paix par son interprète, mais on n'écouta rien. Impatienté et peu accoutumé à cette résistance, il donna à ses dragons l'ordre de le suivre, et il chargea. En un instant, il fut couvert de blessures, un coup de lance l'atteignit au-dessous de l'aisselle gauche, et lui rompit l'artère. Son aide-de-camp fut jeté à bas de son cheval; le commandant, blessé à mort, lui tendit la main pour le faire remonter, mais ce mouvement ouvrant un vaste passage au sang, il perdit connaissance. On le transporta dans la maison de l'aide-de-camp Junot, son ami, où il mourut un quart d'heure après.

Dès ce moment la terreur se répandit, le canon d'alarme se fit entendre, la fusillade s'engagea dans toutes les rues, les insurgés, au nombre de 15,000, se retranchèrent dans la mosquée d'El-Hazar, pour rallier à eux les habitants qui, encore timides, n'avaient pris aucun parti; ils en barricadèrent les avenues; d'nn autre côté, les Arabes prévenus sans doute du mouvement projeté, parurent, et cherchèrent à entrer dans la ville pour se réunir aux insurgés.

Le général en chef, qu'on avait envoyé chercher à Gizeh, rentra; mais, toutes les communications se trouvant interrompues entre les divers quartiers de la ville, il se tint sur la défensive. Le général Bon prit provisoirement le commandement de la place, dans lequel il fut ensuite remplacé par le général Destaing. Vers midi, il arriva un convoi de Salehieh, conduisant une vingtaine de malades. Le convoi fut assailli par les Arabes, les conducteurs dispersés, et les malades, à peine entrés dans la ville, furent tous massacrés.

La nuit ramena le calme, ou, pour mieux dire, la suspension des hostilités; mais les insurgés en profitèrent pour se renforcer.

Dès la pointe du jour du 1er brumaire (23 octobre), les généraux Lannes, Vaux et Dumas sortirent pour battre la campagne. Ils mirent en fuite quelques paysans qui faisaient mine de vouloir entrer; le chef d'escadron Sulkowsky, aide-de-camp du général en chef, envoyé sur le chemin de Belbeïs avec quelques guides, fut assailli à son retour par la populace du quartier de Bab-el-Nasr; son cheval tomba, et le malheureux officier fut assommé.

Depuis minuit, le général Dommartin, commandant l'artillerie, avait établi sur un des revers du Mokattam, entre la citadelle et la Coubbé,

Coubbé, des batteries qui dominaient la grande mosquée. En attendant qu'il fût prêt, le général en chef envoya, à plusieurs reprises, offrir le pardon aux insurgés; mais ceux-ci prenant cette démarche pour de la faiblesse, refusèrent toute proposition de sa part. Alors il fit cerner la grande mosquée et le quartier qui l'entoure, afin qu'aucun homme ne pût s'échapper, et il envoya à la citadelle et aux batteries du général Dommartin, l'ordre de bombarder. Il était quatre heures après midi; le bombardement continua jusqu'à huit heures du soir. On remarqua comme un phénomène extraordinaire, que le tonnerre se fit entendre dans cet intervalle, et cet incident qui épouvanta les habitants, ne contribua pas peu à maintenir la tranquillité dans les autres quartiers de la ville.

Après deux heures de bombardement, les insurgés avaient envoyé demander grâce en promettant soumission; mais le général leur répondit qu'il n'était plus temps. Vous avez, leur dit-il, laissé passer l'heure de la clémence; puisque vous avez commencé, c'est à moi de finir. Ils cherchèrent alors à s'échapper, mais ils tombèrent sous les baïonnettes des soldats. Enfin, à huit heures, Bonaparte fit cesser le feu et le carnage, ce qui mit fin à cette mal-

heureuse insurrection, qui coûta tant de sang aux deux partis, mais qui imprima dans l'esprit des Musulmans, une grande idée des forces des Français.

Les jours suivants, les principaux chefs furent arrêtés; quatorze cheiks avaient été désignés comme les moteurs, cinq seulement avaient été saisis, et furent fusillés; le divan fut supprimé.

Proclamation pour faire cesser les insurrections en Égypte.

Le lendemain 2 brumaire (24 octobre), on vit affichées sur les murs du Kaire, les proclamations suivantes.

LES GENS DE LOI DE LA VILLE DU KAIRE,

AUX HABITANTS DES PROVINCES.

Au Kaire, le 14 de la Lune de Djemad El-Aouel 1213.
(2 Brumaire an VII de la République française.)

« Nous supplions le Tout-Puissant de vous préserver de la sédition, et du désordre caché, ou public, et de nous éloigner de ceux qui cherchent à faire le mal sur la terre.

» Savoir faisons aux habitants des provinces, qu'il est arrivé quelque désordre dans la ville du Kaire de la part de la vile populace, et des méchants qui se sont mêlés avec elle; ils ont mis la désunion entre les troupes françaises,

et les sujets, et cela a occasionné la mort de beaucoup de Musulmans : mais la main bienfaisante et invisible de Dieu est venue bientôt appaiser la sédition ; et, par notre intercession auprès du général en chef Bonaparte, les malheurs qui devaient suivre la révolte, ont été arrêtés. Il a empêché les troupes de brûler la ville, et de la piller, car il est plein de sagesse, bienfaisant et miséricordieux envers les Musulmans ; il est le protecteur particulier des pauvres, et, sans lui, tous les habitants du Kaire n'existeraient plus.

» Gardez-vous donc bien d'exciter le désordre, afin que vous jouissiez dans vos foyers de la tranquillité et de la sécurité. N'écoutez point les conseils des méchants et les projets des séditieux ; ne soyez point du nombre de ces insensés malheureux qui ne savent point prévoir les conséquences. Rappelez-vous que Dieu donne l'empire à qui il veut et ordonne ce qu'il lui plaît. Tout ceux qui ont été les auteurs du désordre ont péri, et cette terre en a été heureusement délivrée,

» Nous vous conjurons donc de prendre garde à vous jeter dans le précipice : occupez-vous des moyens de gagner votre vie, et des devoirs qui vous sont imposés par votre reli-

gion. Cette sainte religion nous ordonne de vous donner ces conseils. »

Salut etc.

AUTRE PROCLAMATION.

LES CHEIKS DE LA VILLE DU KAIRE,

AU PEUPLE D'ÉGYPTE.

« O vous, Musulmans, habitants des villes et des places frontières, ô vous, habitants des villages, Fellahs, et Arabes! sachez qu'Ibrahim bey, et Mourad bey ont répandu dans toute l'Égypte des écrits tendant à exciter le peuple à la révolte, et ils ont fait entendre frauduleusement et malignement, que ces écrits viennent de sa majesté impériale, et de quelques-uns de ses visirs.

» Si vous cherchez la raison de ces mensonges politiques, vous la trouverez dans leur dépit et leur rage contre les Ulémas et les sujets qui n'ont pas voulu les suivre, et qui n'ont pas abandonné leur patrie et leur famille. Ils se sont proposé par là, de jeter des semences de méfiance et de désordre parmi le peuple et l'armée française, afin d'avoir la satisfaction de voir détruire le pays et tous

les habitants : tant est profonde la douleur qu'ils ont de voir leur puissance détruite en Egypte ! En effet, s'il était vrai que ces écrits vinssent de la part de sa majesté impériale, le sultan des sultans, nous les aurions vus apportés authentiquement par ses Agahs.

» Vous n'ignorez pas que les Français ont été de tout temps, parmi toutes les nations européennes, les seuls amis des Musulmans et de l'Islamisme, et les ennemis des idolâtres et de leurs superstitions. Ils sont les fidèles et les zélés alliés de notre seigneur le sultan; toujours prêts à lui donner des témoignages de leur affection, et à venir à son secours, ils aiment ceux qui l'aiment, et sont les ennemis de ses ennemis. Ce qui est la cause de la haine qui existe entr'eux et les Russes, qui méditent la prise de Constantinople et emploient tous les moyens que la ruse et l'astuce peuvent leur fournir pour envahir le pays de l'Islamisme; mais l'attachement des Français pour la Sublime Porte, et les puissants secours qu'ils lui donneront confondront leurs mauvais desseins. Les Russes désireraient s'emparer de Sainte-Sophie et des autres temples dédiés au culte du vrai Dieu, pour en faire des églises consacrées aux exercices profanes de leur perverse croyance; mais s'il plaît au ciel, les Français

aideront nôtre seigneur le sultan, à se rendre maître de leur pays et à en exterminer la race.

» Nous vous invitons, habitants de l'Egypte, à ne point vous livrer à des projets de désordre, de sédition et de révolte. Ne cherchez pas à nuire aux troupes françaises. Le résultat d'une conduite contraire à nos conseils, attirerait sur vous les malheurs, la mort et la destruction. N'écoutez pas les discours des méchants, et les insinuations perfides de ces gens turbulents et factieux qui ne se plaisent que dans les excès et dans les crimes. Vous auriez trop lieu de vous en repentir.

» N'oubliez pas, aussi, qu'il est de votre devoir de payer les droits et les impositions que vous devez au gouvernement et aux propriétaires des terres, afin que vous jouissiez, au milieu de votre famille, et dans le sein de votre patrie, du repos et de la sécurité. Le général en chef, Bonaparte, nous a promis de ne jamais inquiéter personne dans l'exercice de l'Islamisme, et de ne rien faire de contraire à ses saintes lois. Il nous a également promis d'alléger les charges du peuple, de diminuer les impositions, et d'abolir les droits arbitraires que la tyrannie avait inventés.

» Cessez enfin, de fonder vos espérances sur Ibrahim et Mourad, et mettez toute votre con-

fiance en celui qui dispense à son gré les empires, et qui a créé les humains. Le plus religieux des prophètes a dit : La sédition est endormie ; maudit soit celui qui la réveillera.»

Salut,

Signé les Cheiks de la ville du Kaire.

Cette tentative infructueuse de la capitale contint quelque temps les provinces, et l'on crut pouvoir s'abandonner à la sécurité. Le gouvernement prit plus de nerf, et les institutions se développèrent avec plus de confiance. Quelques particuliers, qui avaient suivi l'armée, formèrent des établissements publics : on vit s'élever des cafés européens et des restaurateurs. Voulant même avoir un simulacre des plaisirs de Paris, on transforma le palais d'un Bey en Tivoli, dans lequel on trouvait réunis tous les agréments qui pouvaient flatter le goût des Français, billards, salles de jeu, cabinet de lecture, etc. On tenta même d'y organiser des bals, mais ce fut infructueusement. Le plus bel ornement de ces réunions manquait : les femmes avaient été exclues de l'expédition, et on n'avait au Kaire que les femmes du pays, et celles des Francs, toutes étrangères aux mœurs des Européens. Établissements français formés au Kaire.

Quelques Françaises avaient pourtant éludé

la défense, et, soit par faveur, soit en prenant le costume d'hommes, étaient parvenues à suivre leurs maris ou leurs amants.

Intrigue amoureuse de Bonaparte.

Une surtout se fit remarquer. Dans les plus belles années de sa jeunesse, elle venait d'épouser un officier d'artillerie qu'elle aimait éperdûment, et lui avait, en le suivant, fait le sacrifice d'une vie agréable en France, pour partager avec lui les dégoûts, même les dangers de la vie des camps. Ce couple était cité comme un modèle d'union: sans cesse occupée du soin de rendre son mari heureux, elle désirait peu la société des autres officiers.

Le 10 frimaire an VII (1er décembre), jour où on avait fait une revue générale des troupes, et où on avait lancé un ballon à Montgolfière sur la place Esbekieh, on voulut terminer la fête par une réunion, un feu d'artifice, et un bal à Tivoli. Le jeune officier s'empressa d'y conduire son épouse. Cette complaisance lui coûta le bonheur de sa vie. Bonaparte vit cette jeune femme dans l'assemblée, en devint éperdûment amoureux, et dès ce moment employa tous les moyens de séduction pour détruire l'union des deux époux. Elle résista long-temps; mais sa tête, remplie d'idées romanesque, fit vaciller son cœur, et elle en vint

à croire qu'elle avait été destinée, peut-être, à être l'Armide du nouveau Roland. Son mari, bientôt abandonné, intéressa la masse des officiers, qui ne craignit point d'improuver hautement une telle injure faite à un des leurs. Cette circonstance aggrava son sort. Bonaparte força la jeune femme à se séparer de lui, et bientôt après il fit prononcer leur divorce devant un commissaire des guerres. Enfin, sous prétexte d'une mission auprès du gouvernement, il renvoya cet officier, qui fut fait prisonnier en mer par les Anglais. Son prétendu paquet de dépêches ne contenait qu'une collection d'ordres du jour.

On ne peut bien prononcer sur les véritables sentiments de Bonaparte pour cette femme; mais il paraissait s'attacher à elle : son innocence et son ingénuité avaient peut-être vaincu un moment cette ame fière, qui depuis a poussé si loin le mépris des hommes et des femmes. On a vu des lettres qu'il lui a écrites pendant son expédition en Syrie. Au moment où son cœur était le plus navré de douleur, il lui confiait ses chagrins avec un abandon qui avait lieu d'étonner. N'était-ce qu'une raffinerie de séduction pour s'assurer le cœur d'une femme qui ne paraissait sensible qu'à cette confiance

intime. Il était déjà marié depuis deux ans, sans espérance d'avoir des enfants; et il est certain qu'il a dit que si sa jeune maîtresse l'avait rendu père, il l'aurait épousée après avoir fait prononcer son divorce avec madame de Beauharnais.

On parlait déjà d'organiser des établissements d'agriculture pour les denrées que les colonies fournissent à l'Europe; M. Conté formait des ateliers de mécanique, dont le commerce et l'armée devaient retirer de très-grands avantages. MM. Champy père et fils élevaient des ateliers pour la fabrication des poudres.

Proclamation de Bonaparte qui rétablit le divan du Kaire.

Le général en chef voyant la tranquillité parfaitement rétablie, et espérant s'attacher les Musulmans par la reconnaissance, résolut de rétablir le grand divan du Kaire, et à cet effet il fit publier, dans les derniers jours de frimaire, la proclamation suivante:

« Habitants du Kaire,

» Des hommes pervers avaient égaré une partie d'entre vous; ils ont péri. Dieu m'a ordonné d'être clément et miséricordieux pour le peuple; j'ai été clément et miséricordieux envers vous.

» J'ai été fâché contre vous de votre révolte; je vous ai privés pendant deux mois de

votre divan, mais aujourd'hui je vous le restitue : votre bonne conduite efface la tache de votre révolte.

» Cherifs, ulémas, orateurs des mosquées, faites bien connaître au peuple que ceux qui, de gaieté de cœur, se déclareraient mes ennemis, n'auront de refuge ni dans ce monde ni dans l'autre. Y aurait-il un homme assez aveugle pour ne pas voir que le destin lui-même dirige toutes mes opérations ? Y aurait-il quelqu'un assez incrédule pour révoquer en doute, que tout dans ce vaste univers est soumis à l'empire du destin ?

» Faites connaître au peuple, que, depuis que le monde est monde, il était écrit qu'après avoir détruit les ennemis de l'Islamisme, fait abattre les croix, je viendrais du fond de l'Occident remplir la tâche qui m'a été imposée. Faites voir au peuple que dans le saint livre du Koran, dans plus de vingt passages, ce qui arrive a été prévu, et ce qui arrivera est également expliqué.

» Que ceux que la crainte seule de nos armes empêche de nous maudire changent ; car en faisant au ciel des vœux contre nous, ils sollicitent leur condamnation : que les vrais croyants fassent des vœux pour la prospérité de nos armes.

» Je pourrais demander à chacun de vous compte des sentiments les plus secrets de son cœur; car je sais tout, même ce que vous n'avez dit à personne; mais un jour viendra que tout le monde verra avec évidence que je suis conduit par des ordres supérieurs, et que tous les efforts humains ne peuvent rien contre moi. Heureux ceux qui de bonne foi sont les premiers à se mettre avec moi ! »

A la suite de cette proclamation, étaient les noms de soixante personnes qui devaient composer le grand divan, dont il ordonna la réunion pour le 5 nivose (26 décembre); et il le chargea de choisir dans son sein quatorze membres pour former le petit divan permanent, qui devait s'occuper de tous les objets relatifs à la justice et aux intérêts des habitants.

Il nomma à la suite de ce divan le sieur Glontiers, commissaire français, pour connaître ce qui se passait dans l'assemblée, et requérir, au besoin, les actes qui intéressaient l'armée.

Nouvelles institutions militaires.

Bonaparte s'occupa aussi de quelques perfectionnements dans l'art militaire qui lui furent suggérés par la nécessité locale et par la tactique des hommes qu'il avait à combattre.

Pour garantir ses lignes de bataille du premier choc de la cavalerie, il arma chaque

soldat d'un pieu d'environ trente centimètres de tour, et un mètre soixante centimètres de hauteur, ferré par les deux bouts, et garni au tiers de la hauteur de deux petits chaînons. La première opération du soldat en ligne, était de planter ce pieu incliné en avant, à un pas devant lui, et de le lier avec celui de ses voisins; de cette manière, la ligne était défendue par une palissade qui arrêtait l'impétuosité du cheval assaillant, et donnait aux Français le temps de faire leur feu avec succès.

La seconde institution que Bonaparte conçut et exécuta, fut l'établissement d'un corps de dromadaires. Création d'un corps de Dromadaires.

L'armée, dès son entrée en Égypte, avait toujours été harcelée par les Arabes; la cavalerie qu'on mettait à leurs trousses ne pouvait jamais les atteindre. Ils venaient jusque dans le centre du Kaire piller les habitants et s'enfuyaient aussitôt. Le général en chef choisit des hommes d'élite dans tous les régiments et en fit un corps de cavalerie, avec des dromadaires équipés à cet effet, et dont la docilité se prêta bientôt à toutes les manœuvres auxquelles on voulut les soumettre; ces animaux finirent même par les exécuter avec une précision étonnante. Ils portaient deux hommes adossés et regardant l'un devant, l'autre der-

rière, ainsi que les vivres et munitions pour plusieurs jours.

Lorsqu'une tribu arabe avait échappé à la poursuite de la cavalerie, on mettait à ses trousses le corps des dromadaires, et comme cet animal peut aisément fournir une course de vingt-quatre heures sans s'arrêter, boire ni manger, le corps atteignait toujours les Arabes, et les enveloppait. Au signal de halte, le dromadaire, fléchissant les jambes, se reposait sur le ventre, et ne bougeait plus. Les soldats descendaient, et formant alors un bataillon d'infanterie, faisaient prisonnière toute la tribu, avec les femmes, les enfants et les bestiaux. Ce moyen infaillible força bientôt presque toutes les tribus à cesser leurs brigandages, et à venir se soumettre aux Français.

La facilité qu'avaient ces dromadaires de traverser le désert avec vitesse, sans vivres, les rendit encore plus utiles pour l'armée, en assurant les communications accélérées entre le quartier général et les différents corps.

Détails sur l'Institut.

L'institut tenait régulièrement ses séances les premier et sixième jours de chaque décade. Cette assemblée vraiment libérale, sentait toute la dignité des fonctions qu'elle était appelée à remplir. Ses membres brûlaient du

désir de parcourir tous les points de l'Egypte, pour étudier les monuments répandus sur cette terre classique des sciences. En attendant, ils s'éclairaient mutuellement par des discussions sages et approfondies, et les Français venaient se délasser du bruit des armes, dans ces conférences amicales, auxquelles présidait le génie de la liberté. Une de ces séances en donna la mesure. Bonaparte voulait dominer les opinions, et s'étonnait de la résistance qu'on apportait quelquefois à adopter les siennes. Son adversaire le plus opiniâtre était le médecin en chef Desgenettes, et il s'agissait d'une discussion chymique. Bonaparte impatienté la termina en disant : « Je vois bien que vous vous tenez tous par la main. La chymie est la cuisine de la médecine, et celle-ci, la science des assassins. » Desgenettes, le regardant alors fixément, lui répondit : « Et comment nous définirez-vous celle des conquérants? »

Déjà quelques-uns des membres de la commission avaient fait des excursions dans le Delta; Malus et Févre avaient reconnu l'ancienne branche tanitique. Sulkowsky avait donné la description de la route encore peu connue du Kaire à Salehieh; Berthollet et Fourrier avaient visité la vallée des lacs de

Natron; Andréossy avait levé la carte du lac Menzaleh ; l'infatigable Desgenettes et ses courageux collaborateurs étudiaient la topographie-physique et médicale de l'Egypte, et essayaient déjà à Alexandrie et à Rozette, leurs premières armes contre cette terrible maladie qu'ils ont combattue depuis avec tant de succès. On rédigeait deux journaux, l'un sous le nom de *Décade Egyptienne*, donnait les travaux de l'Institut, et les mémoires des membres de la commission des sciences et arts; l'autre, intitulé *Courrier de l'Egypte*, faisait connaître la situation politique de l'intérieur et de l'extérieur du pays. Enfin, les premières fondations étaient posées, et on commençait à rassembler les matériaux du grand monument littéraire qui a été élevé depuis à la gloire du peuple égyptien.

Le 25 nivose (15 janvier 1799), on célébra au Kaire l'anniversaire de la bataille de Rivoli, par l'ascension d'un ballon de toile de quarante-quatre pieds de diamètre, entièrement sphérique, et à bandes aux trois couleurs. Dessus était écrit en grosses lettres : *Bataille de Rivoli*. Il fut chargé sur la place Ezbekieh, à côté de la maison du grand divan; mais il fut conduit sur le milieu de la place, d'où il s'éleva majestueusement sur les trois heures

heures après midi. Il resta en l'air environ une heure, et descendit ensuite très-doucement sur le fort Sulkowsky. On crût que cette ascension ferait quelqu'impression sur les Egyptiens; mais on remarqua avec étonnement que ceux qui traversaient la place au moment où le ballon était sur le point de s'enlever, ne daignèrent pas même s'arrêter pour satisfaire la curiosité que devait exciter en eux un spectacle aussi étonnant.

Différentes opinions sur l'Egypte.

Cet état de jouissances et de peines qui affectaient les Français en raison des positions dans lesquelles ils se trouvaient, avait formé parmi eux plusieurs opinions sur l'Egypte, et chacun croyait la peindre sous les couleurs vraies, en dessinant son tableau du seul point de vue où il était placé. Jusqu'à l'insurrection du Kaire, le malaise qu'on avait éprouvé et la difficulté de s'abandonner à ses goûts, avaient tellement rembruni l'horizon, que l'Egypte ne paraissait qu'une affreuse prison. Alors on s'était prononcé peut-être avec un engouement peu réfléchi, pour les sombres peintures que Volney a faites de ce pays. Cet auteur, si entraînant par la majesté de son style et par la force de sa logique, s'était trouvé dans une position pénible au Kaire: il avait peint comme il avait senti, mais il n'avait pu rien voir. En-

fermé dans le quartier des Francs, pendant tout son séjour, à cause de la révolution de Hassan-bey, il a écrit l'histoire d'Aly-bey et des mœurs des Mamlouks, sur les notes que lui avait données M. Rozetti. Ne pouvant voir l'Egypte que du haut de la terrasse de sa maison, l'auteur des Ruines a répandu sa mélancolie sur le peu de pages qu'il a consacrées à ce pays dans son Voyage en Orient; et cette mélancolie domina, dans les premiers temps, tous les inconstants qui regrettaient les délices de Paris.

Savary, au contraire, avait été fêté en Egypte. Il y avait goûté les jouissances qu'elle présente, et tout enivré de plaisir, il avait donné une libre carrière à son imagination. Son tableau, peint des plus vives couleurs, était loin de la vérité : il péchait par la pureté du dessin, et les partisans de Volney s'appuyaient de cette inexactitude pour proscrire l'ouvrage.

Cependant l'opinion générale, ramenée peu à peu à la vérité, tout en condamnant le style de Savary, a su apprécier ses descriptions, et un membre de la commission des arts n'a pas craint de leur donner hautement son approbation, d'y ajouter même tous les charmes de son esprit, dans le journal de son voyage qu'il

a publié, après le retour de Bonaparte en France. Savary a trouvé un imitateur dans Denon; mais Volney a aussi trouvé le sien dans le général Reynier, qui, sans préventions, a présenté l'Egypte sous son véritable point de vue.

Parmi les travaux dont l'Institut avait à s'occuper, l'examen de la question du canal de jonction de la mer Rouge à la Méditerranée tenait le premier rang. Pour commencer les opérations, il fallait être entièrement maître de l'isthme. Déjà, le général Reynier avait soumis toute la province de la Charkié, mais on n'avait pas encore vu la mer Rouge. Séparée du Kaire par un désert de trente lieues habité par des tribus arabes assez nombreuses, qui y exercent une souveraineté absolue, puisque la caravane de la Mecque est obligée de leur payer un droit de passage, il fallait, pour occuper Suez, une expédition particulière. Le 14 frimaire an VII (5 septembre 1798), on y envoya la 32me demi-brigade avec le général Bon, et Eugène Beauharnais, aide-de-camp du général en chef. Occupation de Suez.

Bonaparte lui-même voulut aller visiter ce point important de la géographie. Il se fit accompagner de MM. Monge, Berthollet, Costaz et Lepère. Partis du Kaire, le 4 nivose

an VII (25 septembre 1798), on n'arriva à Suez que le soir du surlendemain 6. Après avoir vu et ordonné pendant la journée du 7, tout ce que pouvaient exiger les besoins de la place, sous les rapports de la défense, du commerce et de la marine, Bonaparte alla, le 8, visiter les sources de Moïse, situées de l'autre côté de la mer Rouge, à trois lieues de Suez. A son retour dans cette ville, il courut un très-grand danger et se vit sur le point de renouveler le miracle du passage de cette mer, par le Pharaon qui, poursuivant les Israélites, fut englouti avec toute son armée. La caravane l'avait passée à pied sec, comme les Israélites; mais au retour, le flux remontait, et comme la côte est extrêmement basse dans le fond du golfe, le flot allait gagner le général en chef, lorsqu'un guide, le voyant en danger, le prit sur ses épaules et l'emporta avec vitesse.

Le 10 nivose (31 décembre), on repartit de Suez, et le général en chef, laissant la caravane se diriger sur Aggeroud, courut au Nord pour découvrir les vestiges de l'ancien canal, qu'il reconnut en effet, et suivit sur environ cinq lieues, jusqu'à l'entrée du bassin des lacs Amers où il se termine. Il rejoignit la caravane à Aggeroud, et se porta le 14 nivose (4 janvier 1799), à Belbéis, d'où il pé-

nétra dix lieues dans l'Ouadi-Toumilat pour reconnaître la partie du canal qui avait été dérivée du Nil.

Aussitôt après son retour au Kaire, il fit fournir aux ingénieurs tous les moyens nécessaires pour un long séjour dans le désert, afin de pouvoir y faire avec facilité, les opérations de levée de plan et de nivellement; ceux-ci repartirent pour Suez le 26 nivose (16 janvier), avec le général de brigade Junot commandant de la place. Commencement des opérations de nivellement des deux mers.

La paix dont on jouissait en Egypte depuis trois mois, n'était cependant que l'avant-coureur des grands évènements dont cette contrée allait être le théâtre.

Bonaparte, qui méditait des projets hors de ce pays, avait besoin de s'assurer de l'esprit des habitants pendant son absence, et il était déterminé à tout sacrifier pour se les concilier. Un évènement malheureux arrivé au Kaire, au commencement de nivose (fin de décembre), en donna la preuve. Une femme fut assassinée, pendant la nuit, dans sa maison située sur la place Ezbekieh, vis-à-vis le quartier-général. Des attroupements se formèrent dès le matin, et le peuple accusait des soldats français : on désignait même deux guides du général en chef, que des Turcs disaient avoir vus autour de la Deux Français innocents, fusillés par ordre de Bonaparte.

maison, vers les dix à onze heures de la nuit. Ils furent arrêtés, leurs sabres se trouvèrent teints de sang : ils assurèrent qu'ils étaient innocents de ce meurtre ; qu'à l'heure où ils avaient été vus, ils revenaient d'un café, et rentraient au corps-de-garde ; que chemin faisant, harcelés par des chiens vagants, qui pullulent dans les rues du Kaire, ils en avaient tué plusieurs avec leurs sabres. La commission militaire ne put d'après cet exposé, les condamner ; Bonaparte arriva dans ce moment, de retour de son voyage à Suez ; il reprit lui-même la procédure, et quoique bien convaincu de l'innocence de ces malheureux soldats, il les sacrifia à la haine des Turcs, et de son plein pouvoir, il les fit fusiller. Quelques jours après, le véritable assassin qui était un domestique de la maison, fut arrêté par l'Aga de la police, et avoua son crime.

La proclamation du Grand-Visir, répandue avec profusion dans tous les Etats musulmans, y avait produit l'effet qu'on s'en était promis. Dans l'Arabie, les habitants de la Mecque et de Yambo, avaient marché à la défense de leur religion, et s'étaient portés dans la Haute Egypte par Cosseir, pour se ranger sous les drapeaux de Mourad.

Les Anglais, après de vaines tentatives sur

Aboukyr et Alexandrie, avaient soulevé les Arabes de Derne, et du désert de Barca, qui menaçaient de fondre sur la Basse Egypte, dont les habitants, bien disposés à les seconder, étaient à peine contenus par le général Marmont commandant à Alexandrie, et par le général Lanusse commandant à Menouf. Cette situation était pénible, et il fallait faire un grand effort pour la faire cesser.

CHAPITRE V.

Expédition en Syrie.

Premières relations de Bonaparte, avec Djezzar, pacha d'Acre.

BONAPARTE, n'entendant plus parler des négociations avec le Grand-Seigneur, dont le directoire l'avait leurré, voulut tenter d'en entamer lui-même directement. En conséquence il écrivit le 5 fructidor an 6 (23 août 1798), à Achmet Djezzar, pacha d'Acre, pour lui faire connaître son arrivée, l'assurer de son amitié, et lui demander de favoriser le commerce entre les deux pays, espérant par là, trouver une occasion favorable pour Constantinople.

D'un autre côté, il avait renvoyé la cara-

velle turque qu'il avait trouvée à Alexandrie; et il avait chargé M. Beauchamp, astronome français, de se rendre garant auprès du grand-visir, de l'intention qu'il disait avoir de reconnaître et conserver la souveraineté de la sublime Porte sur l'Egypte. M. Beauchamp fut arrêté par les Anglais, et traité par eux à peu près comme espion.

Cependant Ibrahim, expulsé de l'Egypte, avait trouvé asile et protection auprès de Djezzar, et ne cessait d'entretenir sur les frontières des intelligences inquiétantes pour l'armée.

Bonaparte n'ayant pas, au mois de nivose, des nouvelles de M. Beauchamp, et ne comptant plus alors beaucoup sur sa mission, pensa qu'il était temps de prendre une attitude imposante. Il avait déjà écrit à Djezzar pacha une seconde lettre, ainsi conçue :

BONAPARTE, GÉNÉRAL EN CHEF,

A ACHMET DJEZZAR, PACHA D'ACRE.

Au Kaire, le 29 brumaire an VII (20 novembre 1798.)

« Je ne veux pas te faire la guerre, si tu n'es pas mon » ennemi; mais il est temps que tu t'expliques : si tu » continues à donner refuge sur les frontières de l'Egypte » à Ibrahim bey, je regarderai cela comme une marque » d'hostilités, et j'irai à Acre.

» Si tu veux vivre en paix avec moi, tu éloigneras
» Ibrahim bey, à quarante lieues des frontières de l'E-
» gypte, et tu laisseras libre le commerce entre Damiette
» et la Syrie.

» Alors, je te promets de respecter tes États, de laisser
» la liberté entière au commerce entre l'Egypte et la
» Syrie, soit par terre, soit par mer. »

Cette lettre mit Djezzar en fureur; lui dont le nom faisait trembler toute la Syrie, on osait le menacer d'aller à Acre qui était sa résidence. Il ne fit d'autre réponse que de faire trancher la tête au malheureux porteur du message. Dès ce moment, il renforça les garnisons des places, et soit dans l'intention d'attaquer, soit dans l'intention de se défendre, il fit occuper le fort d'El-Arisch, situé sur le bord de la mer, dans le désert, à quarante lieues de Salehieh. A sa voix, les pachas de Damas et d'Alep levèrent des troupes pour se rallier à lui. Ces préparatifs donnaient de la confiance, même de l'audace aux Egyptiens. Le général Bonaparte, voyant qu'il allait être attaqué à la fois de tous les côtés, prit la résolution d'aller porter lui-même la guerre dans la Syrie, pour détruire les ressources que les armées ottomanes pouvaient trouver dans ce pays, et de revenir ensuite affermir sa puissance en Egypte.

Commencement de l'expédition en Syrie.

A dix-sept lieues de Salehieh se trouve dans le désert, et sur la route d'El-Arisch, une station pour les caravanes que l'on nomme Katieh. Ce fut là le premier rendez-vous indiqué à l'armée. Déjà le général Reynier, commandant la province de Charkié, y avait envoyé son avant-garde dans les premiers jours de pluviose. Le 16 (5 février 1799), le général Kléber, commandant la province de Damiette, ayant embarqué sa division sur le lac Menzaleh, arriva à Katieh le 18 (7 février). Les deux divisions réunies marchèrent à l'instant sur El-Arisch, et mirent le blocus devant le fort. Ibrahim-bey, à la tête de ses Mamlouks et de quelques cavaliers de Djezzar renforcés d'un corps d'infanterie, s'avança pour prendre à dos le peu de troupes françaises qui entouraient le fort, et pour les placer entre deux feux. Les généraux Kléber et Reynier, voyant cette manœuvre, tombèrent à minuit sur le camp ennemi qui fut à l'instant cerné, attaqué et pris.

Composition et force de l'armée d'expédition.

Bonaparte envoyait les divisions successivement, et allait suivre lui-même, lorsqu'il reçut des nouvelles d'Europe dont il était privé depuis plus de six mois, que les Anglais bloquaient rigoureusement Alexandrie et les côtes. Le 16 pluviose (5 février), un cour-

rier expédié par le général Marmont, apporta la nouvelle de l'arrivée d'un bâtiment parti de Trieste, et chargé de vins par MM. Hamelin et Livron qui étaient au nombre des passagers. Le général en chef suspendit son départ de quelques jours, attendit ces Messieurs pour conférer avec eux; mais comme ils ne portaient ni lettres, ni journaux, ni dépêches, le général continua l'exécution de ses projets.

Son armée d'expédition était composée de quatre divisions:

La division Kléber ayant sous ses ordres les généraux de brigade, Verdier et Junot; la division Reynier avec le général de brigade Lagrange.

La division Lannes avec les généraux de brigade Vaux, Robin et Rambaux. La division Bon composée des brigades sous les ordres des généraux Vial et Rampon.

La cavalerie était commandée par le général Murat.

L'artillerie par le général Dommartin, et le génie par le général Caffarelli.

La force totale de l'armée était de douze à treize mille hommes.

Enfin le 22 au matin, après avoir donné au général de division Dugua le commandement de toute la Basse Egypte pendant son

Départ du général en chef.

absence, Bonaparte partit de chez M. Poussielgue, à qui il avait conféré l'autorité dans la partie administrative.

Comme on n'avait pas compté sur une grande résistance de la part du fort d'El-Arisch, l'armée se trouva arrêtée et encombrée à Katieh, où la disette commença bientôt à se faire sentir d'une manière alarmante; car on ne faisait qu'entrer dans un désert qui se prolongeait jusqu'à Gazah sur environ soixante lieues de longueur.

Il est inutile de détailler ici les maux que les Français eurent à souffrir dans cette traversée, beaucoup plus longue que celle d'Alexandrie à Rahmanieh; il suffit de dire qu'on se trouva obligé à Katieh, de partager les aliments destinés aux animaux de transport, et même de manger ces animaux.

Prise du fort d'El-Arisch.

Toute l'armée était réunie le 29 (18 février) devant El-Arisch, dont le siége durait depuis douze jours, et si elle y eût resté quelques jours de plus, le manque absolu de vivres l'eût forcée de retourner sur ses pas; le général en chef à son arrivée fit sommer les Turcs de se rendre, les menaçant de les passer au fil de l'épée, s'ils laissaient prendre le fort d'assaut: ceux-ci effrayés, sans doute, et ne connaissant pas la vraie position de l'armée fran-

çaise, offrirent le 3 ventose (22 février) une capitulation d'après laquelle ils consentaient à remettre le fort avec tous les approvisionnements qui s'y trouvaient, et promettaient de ne point servir dans l'armée de Djezzar; ils demandaient seulement qu'on les laissât retourner à Bagdad par le désert, avec armes et bagages. Cette capitulation fut acceptée avec empressement, et la prise de possession du fort fit voir avec quelle facilité les Turcs eussent pu prolonger une résistance qui eût peut-être compromis le salut de l'armée. En effet la garnison était encore composée de trente Mamlouks, six kachefs, quatre cents Mogrebins, et huit cents hommes venus de Bagdad et des bords de l'Euphrate. Leurs magasins contenaient une grande quantité de biscuit, de riz et de munitions de guerre. Les Mamlouks furent renvoyés au Kaire, les Mogrebins incorporés dans les cadres de l'armée, et on fit marcher les paysans de Bagdad jusqu'à Jaffa.

Prise de Gazah.

L'armée partit d'El-Alrisch, le 4 ventose (24 février) et n'arriva que le 7 au matin (25 février), devant Gazah, où elle rencontra la cavalerie ennemie qui en trop petit nombre ne put hasarder le combat et abandonna

cette ville, avec une grande quantité de munitions de guerre et de bouche.

On se hâta de quitter ces plages désertes, et côtoyant toujours la mer, l'armée arriva le 11 (1er mars) à Ramlé, où de nouvelles provisions, abandonnées précipitamment, ramenèrent l'abondance.

L'espérance renaissait, le désert était passé, et tous les maux oubliés. Depuis Gazah, de grandes vicissitudes dans l'atmosphère avaient fait éprouver un changement sensible dans le climat, et pour la première fois depuis le départ de France, on vit la pluie et on entendit gronder le tonnerre. Ces intempéries charmèrent d'abord le soldat par leur nouveauté et leur ressemblance avec le climat d'Europe. A la vérité les chameaux ne s'en accommodaient pas aussi bien que les soldats: l'humidité et le froid en firent périr une grande quantité, et les transports devinrent très-difficiles; néanmoins on arriva devant Jaffa.

Arrivée à Jaffa.

Cette malheureuse ville n'était défendue que par un mur sans fossés et par une garnison composée de soldats de plusieurs nations: c'étaient des Mogrebins, des Albanais, des Kurdes, des Natoliens, des Caramaniens, des Damasquins, des Alepins et des Noirs. Des hommes aussi divers, sans connaissance de l'art de la guerre,

ne pouvaient résister à une armée comme celle des Français : cependant ils firent une vigoureuse sortie, mais ils furent repoussés et obligés de se tenir sur la défensive derrière leurs murs.

La division Kléber, arrivée la première, avait d'abord investi la ville ; mais comme on apprit que les Naplouzains qui habitent le revers de la montagne du côté du Jourdain, se réunissaient pour s'opposer à la marche de l'armée, Kléber se porta en avant avec sa division, pour couvrir le siége. Alors la division Bon investit la droite de la ville, et la division Lannes investit la gauche; ensuite l'attaque commença.

Le 17 ventôse au matin (7 mars), le général Berthier envoya un parlementaire pour sommer le commandant de se rendre. Sur son refus, on continua les dispositions du siége. Pendant ce temps, plusieurs soldats, rôdant autour de la place, trouvèrent une grande brèche sur le bord de la mer, par laquelle ils entrèrent dans la ville. Les habitants coururent aux armes, et plusieurs Français furent massacrés. Les troupes ne pouvant être contenues, entrèrent alors en foule, et mirent tout à feu et à sang. Garnison et habitants, tout sans distinction d'âge ni de sexe, fut passé au fil de l'épée; mais le carnage et le sac de cette ville, qui durèrent deux jours, devinrent bien- Prise et saccagement de la ville.

tôt aussi funestes aux soldats français qu'ils l'avaient été aux habitants. Dès le lendemain, la peste, ce terrible fléau de l'Orient, exerça parmi eux ses affreux ravages. Le pillage fit développer en un instant les miasmes pestilentiels que contenaient les fourrures et les vêtements qui excitaient l'avidité du soldat. La vue de ce fléau fit quelqu'impression sur les Français. L'adjudant général Grézieu, sous chef de l'état-major, fut tellement frappé de terreur, qu'il ne sortit de sa tente que pour s'enfermer dans une maison, d'où il ne communiquait à l'extérieur que par un trou pratiqué à la porte. Toutes ces précautions furent inutiles. Le coup était porté; le moral, violemment affecté, avait désorganisé son physique. Il mourut le lendemain. Cette mort guérit le soldat de ses terreurs. Voyant que les précautions ne garantissaient de rien, et que même elles tendaient à aggraver le mal, il adopta le fatalisme des Turcs, et rappelant son courage, il raffermit son corps contre la maladie, qui eut dès lors beaucoup moins de prise sur lui.

La peste y exerce les plus grands ravages.

Les prisonniers sont fusillés.

Le saccagement de Jaffa, que l'on pouvait aisément éviter, fut accompagné d'un de ces actes de barbarie qu'on ne trouve que chez les nations sauvages, en qui une haine particulière a éteint tous sentiments d'humanité.

Je

Je ne chercherai point à noircir la réputation de l'homme qui a ordonné cette horrible cruauté : le simple récit du fait suffit pour le couvrir d'une tache ineffaçable; mais, qui le croirait! on a cherché à excuser ce crime en le couvrant de l'égide de la nécessité. Hommes de tous les partis, quand vous souviendrez-vous enfin que ces subterfuges sont méconnus aux yeux de l'honneur, et qu'il n'est qu'une route pour arriver à l'estime des hommes vertueux, c'est celle de la vérité?

Les paysans de Bagdad, pris à El-Arisch, étaient encore, avec quelques prisonniers faits à Jaffa, au milieu des camps; ils murmuraient de ce qu'on n'avait pas rempli l'engagement contracté avec eux de les renvoyer: Bonaparte craignait qu'ils n'allassent grossir le nombre de ses ennemis, en se joignant aux Naplouzains et à l'armée des pachas qui commençait à prendre quelque consistance, et qu'ils ne fissent connaître le peu de moyens qu'il avait à sa disposition. D'un autre côté, l'épuisement des vivres se faisait sentir de nouveau. Dans cette position, il résolut de se défaire de tous ses prisonniers, et le 20 ventose (10 mars), il les fit conduire sur le bord de la mer, où ils furent tous fusillés ou tués à coups de baïonnette au nombre de plus de deux mille. La nouvelle de

cette atrocité, répandue promptement dans la Syrie, fit de tous ses habitants autant d'ennemis irréconciliables des Français, et inspira à la garnison d'Acre un courage surnaturel en lui interdisant tout espoir de capitulation. Aussi, dès ce moment, les opérations de l'armée devinrent difficiles; et tiraillée dans tous les sens, son existence dans ce pays ne fut plus marquée que par des désastres, jusqu'au moment où elle fut forcée de l'abandonner et de rentrer précipitamment en Egypte.

Dispositions pour le gouvernement de la Palestine.

Après la prise de Jaffa, Bonaparte croyait cependant n'avoir plus de difficultés à vaincre en Syrie, et il s'empressa de pourvoir à l'organisation civile et militaire du pays. Il établit un gouvernement de la Palestine, et il conféra cet emploi au général de division Menou, toujours resté commandant inactif à Rosette. Ce général qui, on ne sait par quel motif, s'était fait Musulman, et qui avait épousé une Egyptienne, était peu empressé, sans doute, d'échanger les douceurs de la vie de Rosette pour les privations et les souffrances de la Syrie: aussi il ne se mit en route, pour son gouvernement, que dans les premiers jours de prairial, époque où il connaissait déjà le mauvais succès du siége d'Acre, et où il prévoyait bien le prompt retour de l'armée. En effet, il

la rencontra à Katieh, et revint au Kaire avec elle.

Bonaparte avait aussi créé, comme en Egypte, un administrateur général des finances et des revenus de la Palestine, et il confia cet emploi à M. Gloutiers qu'il avait amené du Kaire; mais comme il n'eut dans ce pays ni finances, ni revenus, M. Gloutiers ne put rien administrer.

Persuadé sans doute que son nom devait en imposer à tous les peuples, Bonaparte adressa, le 19 ventose (9 mars), plusieurs proclamations aux Cheiks, Ulémas et habitants des provinces de Gazah, Ramlé, Jaffa, Naplouze, et particulièrement de Jérusalem. Il attachait un certain amour-propre à la possession de cette ville si fameuse, et il envoya la lettre ci-jointe au commandant: Bonaparte envoie aux habitants de Jérusalem l'ordre de se soumettre.

Jaffa, 19 ventose an VII.

« Je vous fais connaître par la présente, que j'ai
» chassé les Mamlouks et les troupes de Djezzar Pacha,
» des provinces de Gazah, Ramlé et Jaffa; que mon in-
» tention n'est point de faire la guerre au peuple; que je
» suis ami des Musulmans; que les habitants de Jérusa-
» lem peuvent choisir la paix ou la guerre. S'ils choi-
» sissent la première, qu'ils envoient au camp de Jaffa
» des députés pour promettre de ne jamais rien faire
» contre moi. S'ils étaient assez insensés pour préférer
» la guerre, je la leur porterai moi-même. Ils doivent

» savoir que je suis terrible comme le feu du ciel contre
» mes ennemis, clément et miséricordieux envers le
» peuple et ceux qui veulent être mes amis. »

Réponse des habitants.

Les habitants de Jérusalem lui répondirent fort adroitement qu'ils dépendaient du pachalic d'Acre, et qu'aussitôt qu'il aurait pris cette ville, ils iraient lui porter les clés de la cité sainte.

Il envoya le même jour, une lettre à Djezzar pour l'engager à la soumission; entraîné par l'habitude d'un style orgueilleux et despotique, il osait dire dans cette lettre : « Je marcherai
» sous peu de jours sur Saint-Jean-d'Acre. Mais
» quelles raisons ai-je d'ôter quelques années de
» vie à un vieillard que je ne connais pas? que
» sont quelques lieues de plus à côté du pays
» que j'ai conquis? Et puisque Dieu me donne la
» victoire, je veux, à son exemple, être clément
» et miséricordieux, non-seulement envers le
» peuple, mais encore envers les grands. »

Djezzar, qui méprisait la clémence et la miséricorde de Bonaparte, fit une victime de plus du messager, et le fit jeter à la mer.

Marche de l'armée sur Saint-Jean-d'Acre.

Enfin, le 24 ventose (14 mars), l'armée quitta Jaffa et fut dirigée sur Saint-Jean-d'Acre. Sa droite étant toujours inquiétée par les habitants des montagnes qui avoisinent les pays de

Naplouze et de Jérusalem, le général Kléber, qui formait l'avant-garde, envoya le général Damas pousser une reconnaissance dans ces montagnes; mais assailli par une immense population cachée derrière des arbres ou des rochers, il fut obligé d'abandonner cette poursuite et de ramener sa troupe au camp.

Avant d'arriver à Zéta, on fut informé qu'un corps considérable de Naplouzains et de Mamlouks se réunissait sur les hauteurs de Korzoum; alors l'armée quitta le bord de la mer pour se porter sur l'ennemi qui, connaissant parfaitement les défilés, tâcha d'y attirer les Français pour les combattre avec plus d'avantages. La division du général Lannes, s'abandonnant à son impétuosité, eut l'imprudence de les suivre, et fut très-maltraitée. Voyant l'impossibilité de les atteindre, le général en chef rallia toutes les divisions, et à travers les difficultés de toute espèce que faisaient naître les pluies abondantes, on arriva enfin le 26 ventose au soir (16 mars) à la vue de la ville d'Acre. Elle est inquiétée par les Naplouzains. Arrivée devant Acre.

Cette ville, bâtie dans une péninsule, laisse à sa gauche une anse ou grande rade, qui s'étend jusqu'à Caïffa, au pied du mont Carmel. Ce hameau, défendu par un petit fort, avait été abandonné par les Turcs à l'approche des Prise du fort de Caïffa.

Français qui y établirent des magasins pour l'armée. Le commandement de ce fort fut donné à un chef d'escadron des dromadaires, Lambert, qui, le 2 germinal suivant (22 mars), eut occasion de se signaler dans un débarquement que les Anglais tentèrent pour surprendre ce point important. Avec ses quatre-vingts hommes de garnison, le chef d'escadron Lambert s'empara d'une chaloupe canonnière portant une caronade de 36, et fit l'équipage prisonnier.

Reconnaissance d'Acre.

Le 27 ventose (17 mars), toutes les divisions manœuvrèrent pour asseoir le camp devant la ville; mais la reconnaissance de la place ne fut faite par les généraux du génie et de l'artillerie que le 29 ventose (19 mars). Cette reconnaissance ne se fit même que pour la forme, et on était tellement confiant dans le succès de ce siége, qu'on négligea les opérations d'attaque les plus simples, et dont l'oubli ne serait pas pardonnable dans un officier du moindre rang.

Elle est défendue par deux vaisseaux anglais.

La ville était défendue sur son flanc gauche par les deux vaisseaux anglais, *le Thésée* et *le Tigre*, commandés par le commodore sir Sydney Smith, qui, après avoir bombardé Alexandrie depuis le 17 pluviose jusqu'au 3 ventose (22 février), en avait abandonné le blocus

pour venir au secours d'Acre. Ces deux vaisseaux s'étaient embossés dans la rade, et faisaient tous les soirs un feu terrible sur la gauche de l'armée française. La partie de la ville qui faisait face au camp présentait un angle saillant, au sommet duquel s'élevait une grande tour, contre laquelle furent dirigées presque toutes les attaques; mais, pour les rendre fructueuses, il fallait une artillerie de siége, et l'on était arrivé là avec trois pièces de douze.

Bonaparte avait ordonné au contre-amiral Perrée de sortir d'Alexandrie et de porter à Jaffa les pièces de canon nécessaires. Le général d'artillerie Dommartin s'opposait de toutes ses forces à ce que le siége commençât avant l'arrivée de cette artillerie; mais le bouillant Caffarelli, général du génie, secondant et flattant même l'impatience du général Bonaparte, fit commencer le siége avec ses trois pièces de douze. Il construisit à la hâte de mauvais chemins couverts, où l'on était obligé de marcher courbé pour n'être pas vu par les assiégés. Il établit une batterie de brèche vis-à-vis de la tour, sur laquelle il dirigea un boyau de mine. Premiers travaux du siége.

Les assiégés tentèrent, le 6 germinal (26 mars), une sortie pour détruire ces travaux préparatoires. Ils furent vigoureusement re- Sortie des assiégés pour les détruire.

poussés ; et les travaux à peine terminés, on fixa le premier assaut au surlendemain 8 germinal (28 mars).

Dès la pointe du jour, la batterie fut mise en jeu ; mais à peine, à trois heures après-midi, elle était parvenue à ouvrir dans le mur un trou assez grand pour passer deux hommes.

Premier assaut.

Cependant Bonaparte, croyant alors la brèche praticable, donna l'ordre de marcher en avant. Les grenadiers de la 69me demi-brigade s'élancèrent avec ardeur ; mais, ô surprise ! on n'avait pas reconnu l'existence d'un fossé qui régnait au pied de la tour et des remparts. La mine n'avait fait son effet que bien en avant de la contrescarpe, et aucun des ouvrages de l'ennemi n'était entamé.

Les soldats furent donc obligés de s'arrêter quelques instants. Néanmoins, à l'aide d'échelles, et sans être intimidés par le feu de l'ennemi, ils descendirent dans le fossé. Les échelles se trouvèrent alors trop courtes pour arriver à la brèche. Aigris par les difficultés, ils s'élevaient sur des monceaux de cadavres de leurs camarades; se hissant sur les épaules les uns des autres, ils pénétrèrent enfin dans la tour. Quel fut leur étonnement, en n'y trouvant personne! elle était entourée de tous côtés, et ne présentait aucune issue dans la place. Au

moment où ils délibéraient sur ce qui leur restait à faire, et où ils allaient se déterminer à percer le plancher sur lequel ils étaient, une fougasse, pratiquée au-dessous, fit sauter ce plancher, et les grenadiers avec lui. Ils y périrent tous, à l'exception d'un chef de bataillon, Bernard, qui fut jeté à plus de cent pas en avant, vers le camp. Atterré du coup, on le crut mort comme les autres, mais bientôt il donna des signes de vie, et en fut quitte pour une très-grande surdité.

On avait regardé jusques-là le siége d'Acre comme un jeu d'enfant; les Anglais et les Turcs eux-mêmes n'avaient aucune confiance dans la défense de Djezzar : en effet, Bonaparte avait beaucoup plus de moyens qu'il ne lui en fallait pour réussir. Il avait auprès de lui l'élite des officiers du génie, d'excellents officiers d'artillerie, et les premiers soldats du monde; mais son impatience et son imprévoyance paralysèrent tous les efforts de ces braves, qui couraient à une mort assurée, avec toute l'exaltation que l'honneur peut produire sur des Français. Le résultat de ce premier assaut changea toutes les idées, et, dès ce moment, Smith songea sérieusement aux moyens d'empêcher la prise de cette ville, dans laquelle, par un assez singulier hasard, on dit qu'il était

né; il fit diriger la défense par un émigré français, ancien officier du génie, nommé Philippeaux, et fit servir les batteries des Turcs par des cannoniers anglais.

Dispositions de Djezzar.

Djezzar, pour éviter les surprises de nuit, avait placé un cordon de lanternes autour des remparts, et c'était surtout pendant la nuit, que les vaisseaux anglais lançaient leurs bordées sur le camp.

Deuxième assaut.

On s'occupa à rétablir les sapes, et le surlendemain 10 germinal (30 mars), les assiégés firent une seconde sortie, pour détruire les nouveaux ouvrages des Français, qui les forcèrent de rentrer précipitamment. Un second assaut fut tenté le 12 germinal (1er avril); mais le soldat put à peine parvenir au sommet de la contrescarpe, et fut obligé de se retirer. Les Turcs voulurent saisir cette circonstance pour faire une troisième sortie; mais les Français bientôt ralliés les reçurent avec courage, et ne furent nullement entamés.

On manque de munitions

On vit alors que ce siége allait devenir long et meurtrier. Après les deux essais malheureux qu'on venait de faire, il était bien démontré qu'une nouvelle attaque de la tour ne pouvait être tentée qu'avec de la grosse artillerie, et on n'en avait pas. D'un autre côté les munitions commençaient à manquer; on n'avait plus de

boulets, les attaques n'étaient plus si vives ni si rapprochées : on avait été obligé d'intéresser le soldat à rechercher les boulets que les vaisseaux anglais lançaient, et on lui donnait une prime pour tous ceux qu'il apportait au quartier-général. Les assiégés profitèrent de cette stagnation pour élever des ouvrages entre la ville et le camp, et même pour détruire, par des contre-attaques, ceux des Français.

Outre la pénurie des munitions de guerre, celle des vivres commençait à se faire sentir. Dans les premiers jours, les succès des Français avaient attiré les paysans des environs, qui s'empressaient d'apporter des vivres au camp, et l'abondance y régnait; mais, après les deux premiers assauts manqués, les approvisionnemens devinrent plus rares, et les magasins de Caïffa s'épuisèrent. L'armée recevait encore néanmoins des vivres des Druzes, et d'une tribu d'Arabes de Saffet, petite ville dans les montagnes au nord-ouest du lac Tabarié. Cette tribu avait pour chef le fils de ce fameux Arabe Daher, ancien pacha d'Acre, et Bonaparte lui avait promis de lui rendre toute l'influence dont son père avait joui. Cet espoir attachait Daher au parti des Français, et il leur donna, pendant tout le siége, les plus grandes preuves de dévouement.

Armée des Pachas, au secours d'Acre.

Depuis long-temps on était informé par les bruits populaires, qu'il se formait, dans les montagnes à l'est, des rassemblements de troupes venues de Damas, qui cherchaient à se réunir aux Naplouzains.

Combat de Saffet et de Loubi.

En conséquence, le général en chef, dans la vue de diminuer le nombre des bouches au camp, et pour s'assurer de ce qui se passait derrière lui, envoya le général Vial au nord pour prendre possession de Sour (l'ancienne Tyr); le genéral Murat, au nord-est, pour garder la ville de Saffet (qui est l'ancienne Béthulie); et enfin, au sud, le général Junot, pour s'emparer de Nazareth: mais on n'avait pu laisser que très-peu de forces sur ces deux derniers points, ce qui n'empêcha pas l'ennemi de passer le Jourdain, le 17 germinal (6 avril), aux deux ponts de Iacoub, et de Djez-el-Makanié, et d'établir ses magasins dans la ville de Tabarié. Le général Junot, ne réglant point son courage sur ses moyens, voulut aller le combattre; il atteignit son avant-garde le 19 (8 avril) à Loubi: mais, accablé par le nombre, n'ayant que cinq cents hommes avec lui, il fut obligé d'effectuer sa retraite après un combat des plus opiniâtres, dans lequel les Français développèrent un grand courage et beaucoup de sang-froid.

Les assiégés d'Acre, dans la vue de faire

coïncider leurs mouvements avec ceux de l'armée des pachas, firent le 18 germinal (7 avril), une sortie générale sur trois colonnes, renforcées de troupes anglaises; mais ils furent encore convaincus qu'il leur était plus facile de se défendre que d'attaquer les Français: ils perdirent beaucoup de monde, et le capitaine anglais Thomas-Aldfield fut trouvé au nombre des morts.

Bonaparte vit cependant qu'il était temps de faire cesser les inquiétudes que causait cette armée des pachas; ne pouvant point d'ailleurs agir contre Acre avant l'arrivée de l'artillerie de siége, il envoya Kléber, avec le reste de sa division, au secours du général Junot, et le chargea de tenir en échec cette armée qu'on annonçait aussi nombreuse que les étoiles du ciel et les sables de la mer. Bataille du Mont-Tabor.

Kléber rencontra l'ennemi déjà avancé jusqu'au village de Cana; les avant-postes s'étaient portés dans la plaine d'Esdrelon pour se joindre aux Naplouzains, pendant que l'arrière-garde, commandée par le fils du pacha de Damas, bloquait le fort de Saffet, tenait toute la plaine du pont de Iacoub, et occupait la petite ville de Tabarié.

Kléber, après avoir tourné le Mont-Tabor, s'était porté dans la plaine entre cette montagne

et le Jourdain; son corps composé seulement de deux mille hommes formés en bataillon quarré, repoussa constamment plusieurs charges de l'immense cavalerie qui couvrait la plaine et qui l'investissait de toutes parts.

Bonaparte lui-même, parti d'Acre le 25 germinal (14 avril) avec la division Bon, suivit bientôt les pas du général Kléber, et arriva le 27 (16 avril) au matin sur les hauteurs du Mont-Tabor. Aussitôt les troupes aux ordres des généraux Vial et Rampon, formées aussi en bataillon quarré, furent disposées de telle manière, qu'avec le général Kléber, les trois corps formaient les sommets des trois angles d'un triangle au centre duquel l'ennemi était placé.

A peine cet ordre de bataille fut exécuté, que l'artillerie démasqua ses batteries, et jeta le désordre et l'épouvante dans les rangs ennemis, à un tel point qu'en un clin-d'œil toute la cavalerie regagna le Jourdain, et que l'infanterie se sauva sans ordre, disséminée dans tous les sens.

Déroute du pont d'Iacoub.

Déjà la veille, l'arrière-garde avait éprouvé le même sort dans la plaine du pont d'Iacoub. Le général Murat avec mille hommes d'infanterie, une pièce de campagne et une seule compagnie de dragons, avait été chargé de

débloquer le fort de Saffet, et de se poster sur le pont de Iacoub pour couper la retraite aux troupes que Kléber devait combattre. Arrivé dans cette plaine, le 26 germinal au matin (15 avril), il fit former son corps en deux bataillons quarrés, et dirigea sa marche sur ce pont. Cette petite troupe, animée par l'espoir du pillage du camp que l'on voyait étalé sur la rive gauche du Jourdain, courut et culbuta en un instant toute cette partie de la grande armée de Damas, qui n'eut pas le courage de soutenir le choc, et fut totalement dispersée, abandonnant toutes ses tentes, ses munitions et provisions.

Il restait encore la petite forteresse de Tabarié entre le Mont-Tabor et le Jourdain. Le 28 germinal (17 avril), le général Murat s'y porta; cette ville était entourée de bonnes murailles, quoique sans fossés : il eût fallu de l'artillerie pour s'en emparer, et le général n'en avait point; il avait même été obligé d'abandonner, à cause de la difficulté des chemins, la petite pièce de campagne qu'il avait amenée d'Acre : heureusement la garnison de Tabarié, épouvantée de la destruction de l'armée à laquelle elle appartenait, s'était enfuie, et avait abandonné les immenses magasins qu'elle était chargée de garder. Prise de Tabarié.

Ces deux combats, qui sont les seules actions brillantes de l'expédition de Syrie, ranimèrent le courage et l'espoir de l'armée, que les assauts infructueux d'Acre avaient cruellement abattus. Les déroutes du Mont-Tabor et de la plaine du pont de Iacoub avaient enrichi le soldat des dépouilles de l'ennemi; les magasins de Tabarié assurèrent la subsistance de l'armée pour le reste de la campagne.

Rentrée de l'armée au camp d'Acre.

Ce grand résultat faisait d'ailleurs évanouir toute crainte d'une attaque sur les derrières, et libre sous tous les rapports, l'armée rentra triomphante au camp d'Acre le 30 germinal (19 avril).

Arrivée de trois frégates françaises, à Jaffa, avec de l'artillerie et des munitions.

Ce même jour fut signalé par un évènement heureux qui semblait annoncer que rien désormais ne pouvait plus s'opposer à la prise de la ville. Le contre-amiral Perrée, dégagé de la croisière d'Alexandrie, était sorti de ce port avec les trois frégates *la Courageuse*, *l'Alceste*, et *la Junon*, et était arrivé à Jaffa, où il avait débarqué plusieurs gros canons de siège avec les munitions nécessaires : ils furent aussitôt transportés au camp.

Mort du général Caffarelli.

Cependant, sans attendre que cette nouvelle artillerie fût mise en batterie, on voulut tenter le 5 floréal (24 avril), un assaut pour

se

se loger dans la tour. Le général Caffarelli, parcourant ce jour-là les boyaux de sape, et se tenant courbé, ne laissait paraître que le coude de son bras droit. Ce point seul suffit à l'ennemi, et le général reçut une balle qui lui perça le coude de part en part. L'assaut ne réussit point, le général fut porté dans sa tente, où on lui fit l'amputation du bras, et il mourut le 8 floréal suivant (27 avril).

Les Turcs, bien dirigés, faisaient souvent des sorties qui tenaient toujours les Français en haleine. D'un autre côté, la peste avait repris son empire, et exerçait ses ravages dans le camp d'une manière horrible. Cependant on attendait tout du jeu de la grosse artillerie qui ne put être mise en batterie que le 12 floréal (1er mai). On fit la faute de ne battre toujours que la tour, où on avait déjà fait tant de vains efforts pour se loger : elle finit par être démolie en entier, mais comme elle n'offrait aucun débouché, on fut forcé de diriger l'attaque sur un autre point, et on tenta de faire une nouvelle brèche dans la courtine à gauche. Cette attaque fut poussée avec une telle vigueur, que la poudre et les boulets vinrent à manquer, et il arriva un instant où l'on ne jetait plus sur la ville que les boulets qu'envoyaient les deux vaisseaux anglais en secon-

dant les sorties des assiégés, ou dans leurs attaques de nuit.

Murmures contre Bonaparte.

Dès-lors les murmures commencèrent à s'élever dans l'armée ; on ne voyait plus dans Bonaparte l'homme infaillible ; les généraux et l'élite des soldats étaient sacrifiés ; un seul attirait tous les regards, c'était Kléber : il avait toujours condamné l'expédition de la Syrie, et dès le premier assaut il avait jugé qu'on ne prendrait jamais la ville d'Acre. Sa manière de combattre, en ménageant le soldat, faisait la critique de celle de Bonaparte, qu'il appelait un général à dix mille hommes par semaine. L'armée entière disait hautement que si Kléber avait été général en chef, on aurait pris Acre depuis long-temps. Ce fut là l'origine de cette haine que Bonaparte lui a toujours vouée, ainsi qu'à ses amis.

Origine de sa haine contre Kléber.

Bonaparte perd la confiance de l'armée.

Bonaparte perdait donc, tous les jours, la confiance des troupes en raison de la résistance opiniâtre de la garnison d'Acre et des pertes que l'armée éprouvait ; il se trouvait dans une position nouvelle. Habitué à des succès continus depuis trois ans, ses lauriers venaient se flétrir devant une bicoque qu'un simple capitaine du génie aurait prise, s'il avait été chargé d'en diriger l'attaque. Cette position était d'autant plus humiliante, que

ce revers n'était dû qu'à lui seul, car son impatience et ses faux calculs avaient seuls paralysé les efforts généreux et le courage d'une brave armée qui lui était tout dévouée.

Cet attiédissement des troupes rendit nulles toutes les attaques que l'on fit pour chasser l'ennemi de ses ouvrages extérieurs. Le soldat arrivait avec impétuosité jusqu'au point le plus dangereux; mais convaincu que ses efforts seraient infructueux, il restait en butte à une mort certaine, quoique ses officiers lui montrassent par leur exemple, qu'il pouvait se soustraire aux coups des assiégés en avançant de quelques pas.

Bonaparte désespéré, ne savait plus quel parti prendre; dans son humeur, il osa accuser de lâcheté la 69me demi-brigade, dont les grenadiers avaient tous péri au premier assaut. Animé d'une passion haineuse contre Sydney-Smith, qui défendait si bien la place, il se permit de l'invectiver d'une manière indécente dans ses ordres du jour, et il le traita de fou, avec qui l'honneur, disait-il, interdisait toute espèce de rapport. En conséquence, il défendit à tous les postes de recevoir désormais aucun de ses parlementaires.

Le 18 floréal (7 mai), vers midi, on vit paraître à l'horison une escadre et un convoi. Arrivée d'une escadre et d'un convoi au secours d'Acre.

Aussitôt les deux vaisseaux anglais levèrent l'ancre, et prirent le large. Le bruit se répandit dans l'armée que c'étaient des bâtiments français, et chacun, croyant avec empressement ce qu'il désirait avec tant d'ardeur, s'abandonna à une joie immodérée, mais qui fut de bien courte durée.

Les Anglais étaient allés reconnaître ces bâtiments, et bientôt réunis à eux, on vit flotter le pavillon ottoman sur le convoi qui entra dans le port d'Acre. Il était composé de trente bâtiments de transport, chargés de troupes turques, de munitions, et de vivres expédiés deRhodes au secours de la ville.

Nouvel assaut. Dans la nuit même du 18 au 19 (7 à 8 mai), le général Bonaparte, ne voulant pas laisser à ces troupes le temps de se réunir à la garnison, ordonna une attaque, qui fut terrible. Généraux, officiers et soldats, tous se jetèrent dans les tranchées ennemies. Plus de la moitié y perdit la vie; mais tout fut emporté. On fit un carnage affreux des Turcs, et l'on parvint à se loger sur l'emplacement de la tour. Le jour du 19 flor. (8 mai), trouva encore les assaillants aux prises, et vit se renouveler l'attaque avec un acharnement peut-être plus grand encore. Les poudres qu'on avait envoyé chercher à Gazah venaient d'arriver; alors les batteries recommencèrent leurs feux avec violence con-

tre la courtine à gauche, et quelques moments après on vit trois énormes brèches dans cette partie. Aussitôt un nouvel assaut fut ordonné; les divisions s'approchèrent; les soldats, logés sur l'emplacement de la tour, fusillèrent et balayèrent les remparts et la brèche, pour empêcher la garnison de se porter à sa défense ou de faire une sortie. On battit la charge, on se jeta dans les boyaux, les fossés furent escaladés, et deux cents grenadiers de la division Lannes pénétrèrent dans la ville : mais, après avoir dépassé la première enceinte, ils en trouvèrent une seconde que les Turcs avaient construite à la hâte dans les rues. Pendant qu'ils se précipitaient avec ardeur sur ce nouvel obstacle, malgré une grêle de balles qui arrivaient du haut des maisons, ils entendirent tout-à-coup ce mot funeste : *Sauve qui peut, nous sommes tournés.* On dit que ce fut Smith lui-même qui, connaissant l'effet de ce cri d'épouvante dans une armée française, s'était porté dans une rue avoisinant la brèche, et avait ainsi glacé le courage des soldats. A ce cri, ceux qui se trouvaient au mur s'arrêtèrent, et communiquèrent leur effroi à ceux qui étaient derrière. Chacun fit volte face, et revint précipitamment au camp.

Deux cents grenadiers pénètrent dans la place.

Les malheureux deux cents grenadiers, restés dans la ville, avaient déjà emporté le retranchement intérieur, et la ville eût été prise, s'ils eussent été secondés. Ils pénétrèrent jusque dans la place, vis-à-vis du palais de Djezzar; mais, s'appercevant qu'ils étaient seuls, et qu'ils n'étaient plus suivis de leurs camarades, ils reconnurent qu'ils étaient perdus, et prirent à l'instant la résolution de vendre chèrement leur vie. Ils s'emparèrent d'une mosquée où ils se défendirent comme des lions; cependant Smith parvint jusqu'à eux, et leur ayant fait voir toute l'inutilité de leur défense, il en obtint qu'ils se rendissent prisonniers des Anglais.

Dernier assaut.

Les jours suivants, on renouvela plusieurs attaques, mais toutes infructueusement. Le 27 floréal (16 mai), le dernier assaut eut lieu; il ne servit qu'à donner aux assiégés la facilité de répandre parmi les soldats français une proclamation du Grand-Visir, ainsi conçue:

Proclamation du Visir pour porter les Français à la désertion.

LE MINISTRE DE LA SUBLIME PORTE,

AUX GÉNÉRAUX, OFFICIERS ET SOLDATS DE L'ARMÉE QUI SE TROUVE EN EGYPTE.

« Le directoire français, oubliant entièrement le droit des gens, vous a induits en erreur,

a surpris votre bonne-foi, et, au mépris des lois de la guerre, vous a envoyés en Egypte, pays soumis à la domination de la sublime Porte, en vous faisant accroire qu'elle-même avait pu consentir à l'envahissement de son territoire.

» Doutez-vous, qu'en vous envoyant ainsi dans une région lointaine, son unique but n'ait pas été de vous exiler de la France, de vous précipiter dans un abîme de dangers, et de vous faire périr tous tant que vous êtes? Si, dans une ignorance absolue de ce qui en est, vous êtes entrés sur les terres d'Egypte, si vous avez servi d'instrument à une violation des traités, inouie jusqu'à présent parmi les puissances, n'est-ce point par un effet de la perfidie de vos directeurs? Oui, certes : mais il faut pourtant que l'Egypte soit délivrée d'une invasion aussi inique. Des armées innombrables marchent en ce moment, des flottes immenses couvrent déjà la mer. Ceux d'entre vous, de quelque grade qu'ils soient, qui voudront se soustraire au péril qui les menace, doivent, sans le moindre délai, manifester leurs intentions aux commandants des forces de terre et de mer des puissances alliées; qu'ils soient sûrs et certains qu'on les conduira dans les lieux où ils désireront aller, et qu'on leur fournira

des passeports pour n'être pas inquiétés pendant leur route par les puissances alliées, ni par les bâtiments armés en course; qu'ils s'empressent donc de profiter à temps de ces dispositions bénignes de la sublime Porte, et qu'ils les regardent comme une occasion propice de se retirer de l'abîme affreux dans lequel ils ont été plongés. »

Signé, YOUCEF, Visir.

Au bas était écrit :

« Je soussigné, ministre plénipotentiaire du roi d'Angleterre, près la Porte Ottomane, et actuellement commandant de la flotte combinée devant Acre, certifie l'authenticité de cette proclamation, et garantis son exécution. »

A bord du *Tigre*, le 10 mai 1799.

Signé, SYDNEY-SMITH.

Réflexions à ce sujet.

Le commodore anglais qui jusque-là avait donné de si grandes preuves de sa sagacité, parut, par ce petit moyen, méconnaître le véritable esprit de l'armée; s'il crut un instant y porter la désorganisation, en provoquant les soldats à la désertion, il se trompa beaucoup. Ils souffraient, ils accusaient hautement leur chef de ses fautes; mais, pour la vie, ils n'eussent jamais consenti à recevoir du soulagement

des mains de l'ennemi à un prix aussi honteux. S'ils succombaient, ils voulaient par-dessus tout conserver leur honneur intact; et c'est bien mal-à-propos qu'on a dit que, dans toute cette expédition de Syrie, l'égoïsme était le sentiment dominant dans tous les individus de l'armée. Pouvaient-ils être accusés d'égoïsme, ces braves grenadiers qui entrèrent dans la tour au premier assaut? ces deux cents autres qui pénétrèrent au cœur de la ville, et firent trembler Djezzar dans son palais? cet intrépide Boyer, colonel de la 18e, qui, à la tête des siens, resta vingt-quatre heures sur les ruines de cette malheureuse tour, et y périt? ce Vénoux, colonel de la 25e, qui, le jour de l'assaut du 21 floréal (10 mai), dit à Murat, en allant à la brèche : « Si Acre n'est pas pris ce soir, tu peux dire que Vénoux est mort? » Acre ne fut pas pris, et Vénoux ne revint pas. Des milliers d'autres qui certes étaient indignés de voir tant de victimes inutiles, mais en qui une provocation au déshonneur rappelait le courage, et ranimait les forces que leur corps affaibli ne pouvait plus développer?

Tel fut l'effet de cette proclamation, qu'elle inspira aux soldats le désir d'y répondre par un nouvel assaut. Mais, après celui du 27, le général en chef jugea bien que tous les efforts

seraient désormais inutiles, et qu'en prolongeant le siége, il pouvait perdre les moyens de rentrer en Egypte avec sûreté.

D'ailleurs il apprenait que l'armée des pachas, qui n'avait été que dispersée au Mont-Tabor, se rassemblait de nouveau dans les montagnes. D'un autre côté, il savait, à n'en pas douter, que le convoi entré à Acre le 19 floréal, n'était qu'un détachement de l'armée turque qui se formait à Rhodes, et qui était destinée à venir fondre sur l'Egypte.

Bonaparte lève le siége.

Bonaparte prit donc la résolution de lever le siége et de s'en retourner. Tous les postes avancés de Sour, Saffet, Tabarié et Nazareth, eurent ordre de brûler les magasins, et de rentrer de suite au camp.

Empoisonnement des malades et des blessés à l'hôpital.

Le 30 floréal (19 mai), toute l'armée était réunie, et les dispositions faites pour reprendre la route de Jaffa; mais on se trouva dans le plus grand embarras pour emporter l'immense quantité de malades et de blessés qu'un siége aussi meurtrier et la cruelle maladie avait amoncelés dans l'hôpital de Caïffa. On n'avait ni moyens de transport, ni médicaments pour les traiter en route. Un général, qui eût fait la guerre avec loyauté, n'eût pas craint de confier ces malheureux à la générosité de ses ennemis; mais Bonaparte n'a jamais su faire que

la guerre des Huns et des Vandales, et il trouva plus héroïque de sacrifier ceux qu'il appelait ses enfants, que de voir son amour-propre blessé en implorant l'humanité de celui qu'il avait si fortement injurié. Il proposa en conséquence au médecin en chef Desgenettes de faire administrer à tous les malheureux malades et blessés des médicaments empoisonnés, pour accélérer leur mort. Desgenettes recula d'horreur à cette proposition, et chercha à le détourner de cet affreux dessein, mais Bonaparte ne lui répondit rien, et s'adressant directement à un pharmacien subalterne, il consomma son nouveau crime avec tout le sang-froid dont il avait depuis long-temps armé son cœur d'airain.

Cet assassinat ne put cependant se commettre avec tant de discrétion, que les préparatifs qu'on en faisait ne fussent connus de l'armée et des malheureuses victimes pour lesquelles ils étaient destinés. Quelques blessés s'échappèrent de l'hôpital, et se sauvèrent à la nage sur les bâtimens anglais, où il furent traités avec humanité. Le défaut de moyens de transport empêcha aussi de ramener l'artillerie, qui fut jetée tout entière à la mer.

Enfin, libre de tout embarras, l'armée commença sa retraite le 1er prairial (20 mai), à Départ de l'armée pour l'Egypte.

neuf heures du soir, n'emportant de cette funeste expédition que la triste satisfaction d'avoir, ainsi que le disait Bonaparte, nourri la guerre pendant trois mois dans la Syrie : expression atroce, digne d'un chef de Cannibales. Il estimait assez peu les Français pour les ravaler au niveau de ces barbares qui parcouraient l'Europe au quatrième siècle pour y nourrir aussi la guerre, et renverser les bases de la civilisation du monde.

L'armée suivit le rivage de la mer sans être inquiétée dans sa retraite par la garnison d'Acre, qui se trouvait trop heureuse d'être délivrée d'ennemis aussi terribles. Quelques bateaux, rassemblés au petit port de Tentoura, furent chargés de transporter les nouveaux malades de la route jusqu'à Jaffa, d'où ils furent dirigés sur Damiette. La plupart tombèrent au pouvoir des Anglais, qui, depuis plus de huit jours étaient venus s'établir dans ces parages pour arrêter et combattre les frégates qui avaient apporté l'artillerie de siége; mais ces frégates, après avoir rempli leur mission, étaient reparties pour Alexandrie, où elles étaient rentrées sans malencontre.

Elle est encore harcelée par les Naplousains.

Le 3 prairial au soir (22 mai), l'armée arriva à Césarée, et le lendemain les Naplousains vinrent encore entraver sa marche, comme ils

avaient fait la première fois qu'on avait traversé leur territoire. Ennemis constants et acharnés, on ne put s'en débarrasser que lorsqu'on fut arrivé à Jaffa.

C'est sans doute l'animosité de ce peuple et les assassinats qu'il avait commis depuis deux mois qui amenèrent l'ordre de ravager et de détruire ce pays. Tout fut brûlé, il ne resta pas un arbre sur pied, pierre sur pierre dans les habitations, et l'on fit un désert entre le pachalic d'Acre et la province de Jaffa. Elle fait un désert de la Palestine.

L'armée arriva à Jaffa le 6 prairial (25 mai), et y séjourna les deux jours suivants, pendant lesquels on rasa entièrement les fortifications, et on acheva de dévaster la ville, en enlevant tout ce qui se trouvait encore dans les magasins et dans les maisons. Elle fait sauter les fortifications de Jaffa.

Le 9 prairial (28 mai), l'armée se remit en marche, la division Reynier appuyée sur la gauche au pied des montagnes, les divisions Bon et Lannes au centre, la cavalerie sur le bord de la mer, et la division Kléber formant l'arrière-garde. On ramassait tous les bestiaux que l'on rencontrait, pour alimenter l'armée dans la traversée du désert, et on achevait d'incendier tous les villages de la Palestine.

Le 11 prairial (30 mai), on arriva à Gazah, dont on fit sauter le fort, et on commença Et de Gazah.

d'entrer dans le désert qui sépare la Syrie de l'Egypte. Cette traversée, quoique pénible, le fut cependant bien moins que la première fois, parce qu'on n'avait plus à s'arrêter et que les magasins étaient approvisionnés; cependant les soldats élevèrent leurs murmures plus haut que jamais, et Bonaparte courut risque de la vie dans cette traversée. Pour se délivrer de ces inquiétudes, il quitta l'armée avec M. Monge et le général Menou, qui venait d'arriver pour se rendre à son gouvernement de la Palestine, et ils allèrent ensemble visiter les ruines de Péluse.

Arrivée de l'avant-garde au Kaire

Enfin le 17 à midi (5 juin), on apprit au Kaire, que l'avant-garde commandée par l'adjudant-général Boyer, était à Saléhieh, amenant quelques prisonniers turcs de distinction.

Le 19 au matin (7 juin), cette avant-garde arriva à la Coubbé; mais par motif de précaution de santé, elle n'entra au Kaire que le 24 (12 juin); elle apportait les drapeaux pris jusqu'à Acre. Les généraux Dugua et Destaing, le Divan et l'aga des Janissaires, allèrent recevoir ce corps de troupes; qui, conduit ainsi avec pompe jusqu'à la place Ezbekiéh, alla déposer ses prisonniers à la citadelle.

Bonaparte présumait bien que l'échec qu'il venait de recevoir en Syrie, avait porté quel-

qu'atteinte à la confiance qu'il voulait inspirer aux Egyptiens dans ses succès. En conséquence il avait ordonné que la réception de son avant-garde et la sienne fussent faites avec tout l'appareil militaire susceptible d'en imposer au peuple.

En effet, ayant fixé au 26 prairial (14 juin) le jour de l'entrée de l'armée au Kaire, on entendit, dès trois heures du matin, la générale battre dans la ville, et les Français se rassemblèrent avec les principaux habitants, à quatre heures, sur la place Ezbekiéh. C'était un spectacle curieux que ce mélange de Français, de Janissaires, de Grecs, à pied et à cheval, et surtout des musiques françaises et égyptiennes. et de l'armée.

Le cortége, ayant en tête les membres des administrations, conduits par les généraux Dugua et Destaing, était composé du grand Divan, de toute la nation copte, des principaux négociants, des Tchorbadgys et des Odjacklys; il se mit en marche à cinq heures du matin, sortit par la porte de Boulak, tourna la ville par le fort Sulkowsky jusqu'à la Coubbé, où l'on aperçut dans le lointain l'armée rangée en bataille. Les chefs français et turcs se portèrent aussitôt au-devant du général en chef, pour le complimenter: le Cheik-el-Bekry, le premier et le plus révéré des des-

cendants de Mahomet, lui offrit en présent un magnifique cheval noir arabe, couvert d'une selle à la française, sur laquelle était une magnifique housse brodée en or, perles et pierreries. Il accompagna ce présent de celui d'un Mamlouk nommé Roustan, que Bonaparte paraissait avoir désiré avant son départ.

L'intendant général copte, Guergués-el-Gohary, lui donna deux beaux dromadaires, richement harnachés.

Après ces premières formalités d'apparat, les effusions du cœur eurent leur tour. Quel spectacle attendrissant que celui des Français syriens, se mêlant avec les Français égyptiens! Le plaisir qu'ils éprouvèrent ne peut être senti que par ceux qui se représentent les situations dans lesquelles chacun s'était trouvé. Ceux restés au Kaire avaient été regardés par l'armée qui partit en pluviose pour la Syrie, comme des sentinelles perdues, qui devaient périr, soit par les révoltes, soit par la peste. Elle dut donc éprouver une vive satisfaction en revoyant ceux qu'elle ne comptait plus revoir. D'un autre côté, les Français restés au Kaire, sachant combien la peste avait fait de ravages à Jaffa et dans le camp, et combien le siége d'Acre avait été meurtrier, sentaient encore plus vivement le

plaisir

plaisir de revoir ceux qui avaient échappé à tant de dangers.

Bonaparte à la tête du cortège, et monté sur le cheval noir dont on venait de lui faire présent, fit son entrée triomphante par la porte dite Bab-el-Nasr, c'est-à-dire, de la Victoire. L'application n'était pas heureuse, mais il importait essentiellement d'en imposer par l'appareil; et celui qui voulait persuader aux Egyptiens que son expédition avait atteint le but qu'il s'était proposé; qu'il avait détruit une armée destinée à venir fondre sur l'Egypte; qu'il avait fait d'Acre un monceau de pierres, ne pouvait entrer au Kaire par une autre porte que par celle de la Victoire: par crainte, ou par flatterie, le peuple parut ajouter foi à ces paroles, et donna ces démonstrations de joie que les grands feignent de croire sincères. Le triomphateur fut ainsi accompagné jusqu'à son palais sur la place Esbékieh, où de nombreuses salves d'artillerie annoncèrent son arrivée, après une absence de quatre-vingt-quatorze jours. Le lendemain, on donna dans le Tivoli du sieur Dargeavelt une brillante fête à l'armée de Syrie. Fête donnée à l'armée.

La basse Egypte étant depuis trois mois, le théâtre des troubles dont je vais bientôt parler. Troubles de la basse Egypte.

Bonaparte voulut profiter des sentiments que les habitants du Kaire lui avaient témoignés à son arrivée, et il proposa aux membres du divan de les répandre dans cette partie de l'Egypte, pour faire cesser ces troubles.

En conséquence, la proclamation suivante fut imprimée en arabe, affichée dans le Kaire, et envoyée à tous les cheiks des villages. En voici la traduction exacte :

Proclamation du Divan.

» Le divan de la ville du Kaire, la bien gardée,

« Aux provinces de Charkyeh, Gharbieh, Menoufych, Kelyoubieh, Gizeh et Bahyreh.

» Les conseils sont ordonnés par la loi.

» Dieu a dit dans le Coran : ne suivez pas les traces de Satan. » « Dieu a dit : n'écoutez pas les conseils des méchants, ils font le mal sur la terre, et sont incapables de bien. Il est du devoir des bons, de prévenir le mal avant qu'il arrive, ou qu'il soit irréparable. Nous vous prévenons, vrais croyants, pour que vous n'écoutiez pas les paroles des menteurs, parce que vous vous réveilleriez dans le repentir. »

» Il est arrivé au Kaire, la bien gardée, le chef de l'armée française, le général Bonaparte, qui aime la religion de Mahomet ; il s'est arrêté avec ses soldats à Qoubbet-el-A'adelyeh, bien portant, et bien sain, remerciant Dieu

des faveurs dont il le comble. Il est entré au Kaire par la porte de la Victoire, le vendredi 10 du mois de Moharram de l'an 1214 de l'Hégyre, avec une suite et une pompe des plus grandes: ç'a été une fête de voir les soldats bien portants. Il avait avec lui les savants d'El-Azhar le Sadat, le Bekryeh, le E'nânyeh, le Demyr, Da'chyeh, le Khoudyryeh, le Ahhmedyeh, le Refa'yeh, le Qaderyeh, les sept Odjaqlys du Sultan, les principaux habitants, les négociants, et le divan. Ce jour a été un très grand jour; l'on n'en a jamais vu de pareil : tous les habitants du Kaire sont sortis à sa rencontre. ils ont vu et reconnu que c'était bien le même général en chef Bonaparte, en propre personne. Ils se sont convaincus que tout ce qui avait été dit sur son compte, était faux. Son cœur étant porté pour les Musulmans, Dieu le comble de ses faveurs. Ceux qui avaient répandu de fausses nouvelles sur son compte sont les Arabes voleurs, et les Mamlouks fuyards, dont les desseins sont la destruction du peuple, de ceux qui suivent les vrais principes de la religion, et d'empêcher la perception des droits du fisc, ne voulant nullement la tranquillité des créatures. Dieu a détruit leur puissance, à cause des crimes qu'ils commettaient, et sa justice est terrible. Nous avons

appris que l'Elfy est allé dans la Charkyeh, avec quelques mauvais sujets des Arabes Billys, et Ayaydys, roulant d'un lieu à l'autre pour faire le mal, pillant le bien des Musulmans, mais Dieu les en punira. Il répand dans les campagnes de fausses lettres, voulant faire croire aux paysans que les troupes du sultan sont en route, la vérité est qu'il n'en existe pas, n'y ayant rien de plus faux que ces bruits. Son intention est de faire naître du trouble, pour amener la destruction du peuple, comme faisait Ibrahim bey pendant son séjour à Gazah, d'où il envoyait des firmans pleins de faussetés et de mensonges, disant que c'était du consentement du sultan. Les paysans trompés, et les mauvais sujets qui y ajoutaient foi, pour ne pas en prévoir les suites, se jettaient dans le malheur; les habitants de l'Egypte supérieure ont chassé les Mamlouks pour leur sûreté, celle de leurs familles et de leurs enfants, parce que la punition des méchants entraîne la perte des bons leurs voisins. La punition divine est tombée sur les méchants. Nous demandons à Dieu d'en préserver les bons. Les habitants de l'Egypte supérieure ont montré par cette conduite plus de jugement et de prudence que ceux de la basse Egypte.

» Nous vous informons que Djezzar pacha,

qui a été ainsi nommé à cause de ses grandes cruautés (1), ne faisant aucun choix de ses victimes, avait rassemblé un grand nombre de mauvais sujets, soldats Osmanlys, Arabes et autres, voulant venir s'emparer du Kaire et des provinces de l'Egypte, et les encourageant par la promesse du pillage et du viol; mais Dieu s'est refusé à ses projets, faisant exécuter sa volonté à son choix. Les grâces de Dieu sont infinies, et tout dépend des bonnes intentions; il avait envoyé une partie de ses soldats dans le fort d'El-Arisch dans l'intention de prendre Katyeh. Le général en chef Bonaparte partit, battit les soldats de Djezzar qui étaient à El-Arisch, et qui criaient à la fuite, après que leur plus grand nombre fut tué ou blessé : ils étaient environ trois mille. Il prit le fort d'El-Arisch et tous les approvisionnements de Djezzar qui s'y trouvaient. Le général en chef se porta ensuite à Gazah, battit ce qu'il y trouva de troupes de Djezzar, qui fuirent devant lui comme les oiseaux et les souris fuient devant le chat. Etant entré dans le fort de Gazah, il fit publier et assurer sûreté et protection au peuple; ordonna que la regilion musulmane fût respectée, et combla d'honneur les savants, les principaux et les

(1) *Djezzar* en arabe signifie *boucher*.

négociants. Etant ensuite arrivé à Ramleh, il s'empara des approvisionnements de Djezzar en biscuit, riz, orge, et deux mille outres fort belles qui étaient là, pour sa route sur l'Egypte; mais Dieu ne l'a pas voulu. Il fut ensuite à Jaffa, et en fit le siége pendant trois jours. S'en étant emparé, il prit tous les approvisionnements qui s'y trouvaient faits par Djezzar. Les habitants égarés n'ayant pas voulu se soumettre, et le reconnaître ayant refusé sa protection, il les livra dans sa colère et par la force qui le dirige, au pillage et à la mort. Il en est péri aux environs de cinq mille. Il a détruit leurs remparts, et fait périr tout ce qui s'y trouvait; c'est l'ouvrage de Dieu, qui dit aux choses d'être, et elles sont. Il a épargné les Egyptiens qui s'y sont trouvés, les a honorés, nourris et vêtus; il les a embarqués sur des bâtiments pour les reconduire dans leur patrie, les a fait escorter, crainte que les Arabes ne leur nuisissent, et les a comblés de biens. Il se trouvait à Jaffa environ cinq mille hommes de troupes de Djezzar, il les a tous détruits: bien peu se sont sauvés par la fuite. De Jaffa, il se porta à la montagne de Naplouze, détruisit ce qui s'y trouva de troupes de Djezzar dans un endroit appelé *Qaqoun*, et brûla cinq villages de la montagne. Ce qui était dans les destins a eu

lieu : le maître de l'univers agit toujours avec la même justice. Après, il a détruit les murs d'Acre, le château de Djezzar qui était très-fort; il n'a pas laissé à Acre pierre sur pierre, et en a fait un tas de décombres, au point que l'on demande s'il a existé une ville dans ce lieu, où il avait resté environ vingt ans pour la bâtir; il y vexait les habitants et les créatures : voilà la fin des édifices des tyrans. Lorsque sont venus à lui les partisans de Djezzar, de tous côtés il les a complètement battus, et n'en a laissé échapper aucun; il est tombé sur eux comme la foudre du ciel, et ils ont eu ce qu'ils méritaient. Il est retourné ensuite en Egypte pour deux motifs : le premier, pour tenir la promesse qu'il avait faite aux Egyptiens de retourner à eux dans quatre mois, et ses promesses sont des engagements sacrés; le second, c'est qu'il a appris que divers mauvais sujets Mamlouks et Arabes semaient le trouble et la sédition pendant son absence dans diverses provinces et villages : son arrivée les a tous dissipés comme des nuages aux premiers rayons du soleil et pendant le jour; toute son ambition est toujours la destruction des méchants, et son envie de faire le bien aux bons. Son amour pour le Kaire, l'Egypte, son fleuve, ses productions et ses beautés, le porte à vouloir qu'il

prospère jusqu'au jugement dernier. Il a amené avec lui quantité de prisonniers, des drapeaux et des canons qu'il a pris sur l'ennemi : toutes les peines sont pour ceux qui lui sont contraires, et le bonheur sera le partage de ceux qui lui sont unis. Retournez donc, créatures de Dieu, vers Dieu ; soumettez-vous à ses ordres, la terre lui appartient ; suivez ses volontés, et sachez qu'il dispose de la puissance et la donne à qui il veut ; c'est ce qu'il nous a ordonné de croire. Ne soyez pas l'occasion de l'effusion de votre sang ; ne faites pas trafic du malheur de vos familles et de vos enfants ; n'écoutez pas les propos des Mamlouks fuyards ; ne marchez pas sur les traces des pervers ; ne marchez pas dans de mauvaises intentions ; n'écoutez pas ceux qui vous disent que détruire les Français est une œuvre ordonnée par votre religion : c'est le contraire, ces conseils ne peuvent que vous conduire à votre abaissement, et entraîner la destruction des vrais croyants, grands et petits. Les Mamlouks et les Arabes vous égarent pour vous piller, et lorsqu'ils voient venir les Français, ils fuient comme s'ils voyaient le diable, vous abandonnant à la colère des soldats ; ce qui est déjà arrivé plusieurs fois, Dieu nous suffit, et il suffit pour punir les méchants. Lorsque le général en chef est arrivé au Kaire, il a fait

connaître aux membres du divan, qu'il aime les Musulmans, qu'il chérit le prophète auquel s'adresse le salut; qu'il s'instruit dans le Coran; qu'il le lit tous les jours avec attention: il a ordonné l'entretien de tout le nécessaire des mosquées, l'entrée de toutes les fondations et leur application, a conservé tous les droits des odjaklys, et s'est occupé du bonheur du peuple; voyez cette source de biens, elle sera complétée par le Créateur. Nous savons qu'il est dans l'intention de bâtir une mosquée qui n'aura point d'égale au monde, et d'embrasser la religion musulmane. Signés, les cheiks El-Bekry, El-Cherkaouy, El-Moodhy, El-Saony, El-Fayoumi, Aly-Ketkhoda, Seyd-Ahhmed El-Marouky, Youçouf Bach-Tchaouch. »

Trahison de l'Emir Hadgy.

On voit par cette proclamation que la basse Egypte était encore le théâtre de révolte, et de scènes affligeantes qui désolaient les bords du Nil depuis trois mois. Au moment de son départ pour la Syrie, le général en chef avait ordonné à l'Emir-Hadjy (le lieutenant de l'ancien pacha) de l'accompagner. Celui-ci, sous divers prétextes, avait retardé son voyage, et enfin, s'était arrêté dans la province de la Charkyeh, d'où il déclara que, tant que la Porte paraissait, par son silence, ne pas désapprouver les démarches des Français, il avait cru pou-

voir les servir; mais qu'ayant appris d'une manière certaine, que le Grand-Seigneur leur avait déclaré la guerre, son devoir l'obligeait de se ranger contre eux. En conséquence, il rallia à lui un parti nombreux d'Arabes, de paysans et de Mamlouks, et à la tête de cette petite armée, il parcourut tout le pays entre la branche orientale du Nil et le désert, arrêta à Mit-Kamar deux barques, dans lesquelles il massacra vingt Français, et enleva six pièces de canon qu'on envoyait à l'armée de Syrie. Enfin, il souleva entièrement la province de laCharkyeh, et il fut impossible désormais de descendre le Nil avec sûreté, même avec de l'artillerie.

Le général Lanusse, commandant dans le Delta avec le général Fugières, pouvait à peine suffire à la défense de la branche occidentale qui était attaquée par un ennemi encore plus redoutable. Il se porta néanmoins dans la Charkyeh avec cinq cents hommes, mais l'Emir-Hadgy ne l'attendit point, et s'enfuit vers l'armée des pachas de Syrie. Les hommes qu'il avait rassemblés se dispersèrent en petits corps sur le Nil, et se trouvant ainsi à la fois sur presque tous les points, rendirent les communications extrêmement difficiles. Le général Lanusse vengea les Français massacrés, et les ca-

nons enlevés à Mit-Kamar, en détruisant ce village de fond en comble.

Apparition de l'ange El-Mohdy.

Le redoutable ennemi de la branche occidentale, était un homme fanatisé, qui, venu du fond de l'Afrique, annonçait aux peuples qu'il était l'Ange et Mohdhy, promis aux hommes dans le Coran, et envoyé de Dieu pour délivrer les vrais croyants, et exterminer la race des infidèles qui souillaient leur territoire. A sa voix, tous les Arabes de la Lybie s'étaient ralliés sous ses étendarts, et se croyant invulnérables sous son égide sacrée, brûlaient de coopérer à l'anéantissement des Français. L'Ange avait déjà confirmé sa mission divine par des miracles; il prétendait que son corps n'était point matière, qu'il n'avait besoin pour toute nourriture que de passer sur ses lèvres ses doigts trempés dans du lait; il marchait nu à la tête de ses prosélytes, et assurait qu'au lieu de toucher leurs corps, les balles des infidèles retourneraient sur ceux qui les auraient lancées. En jetant de la poussière sur les canons ennemis, la poudre, disait-il, ne pourra plus prendre feu. Il ne possédait rien, mais il prodiguait l'or que Dieu lui envoyait. Telles étaient les armes que cet insensé agitait contre les Français. Il arriva dans la province de la Bahyreh, suivi d'une immense

population ; on avait négligé de replier les postes de la légion nautique préposés à la garde du canal d'Alexandrie ; soixante hommes de cette légion étaient encore à Damanhour ; l'Ange furibond entra dans cette ville. Ces malheureux marins firent bonne contenance, on ne put les entamer ; ils s'emparèrent d'une mosquée, et en baricadèrent les avenues ; mais les Arabes l'entourèrent, y mirent le feu, et firent ainsi périr, d'une manière horrible, les soixante Français qui y étaient rassemblés.

Il prend Damanhour.

Fiers de ce premier succès, ils marchèrent sur le Nil. Le chef de brigade Lefevre, commandant la redoute de Rahmanieh, voulut, avec quatre cents hommes seulement, aller affronter et disperser ce ramas de fanatiques ; mais leur nombre était si grand, et la confiance qu'ils avaient dans l'invulnérabilité qu'on leur avait promise était si entière, qu'ils ne voyaient pas les morts ou les blessés que leur faisaient les Français. D'ailleurs l'Ange les assurait que ceux qui tombaient sous les coups des infidèles, étaient seulement ceux dont la foi n'était pas exempte de reproches. Ces paroles redoublaient leur courage, et le chef de brigade se vit obligé par le manque de munitions de rentrer à Rahmanieh.

Les Français reprennent cette ville et y détruisent tout.

Enfin le général Lanusse, après son expédition de Mit Kamar, arriva à Damanhour, dont l'Ange avait fait sa principale place d'armes. Il culbuta tout ce qui lui présentait le plus petit obstacle; il entra dans la ville; ses soldats, la rage dans le cœur, ne pouvaient plus être retenus. Enflammés par le désir de venger les soixante braves dont les dépouilles étaient encore sous leurs yeux, il massacrèrent impitoyablement tout ce qu'ils rencontrèrent. Rien ne put les apaiser, ni l'âge, ni le sexe. Ils firent une immense hécatombe de toute cette population. En un instant Damanhour ne fut plus qu'un mélange de pierres et de cendres.

L'Ange ne fut point effrayé de ce revers. Il remonta dans la partie supérieure de la Bahyreh, mais il y fut poursuivi par l'infatigable Lanusse. Il finit par être atteint d'une balle, et succomba. Cette circonstance était bien capable de dessiller les yeux les plus aveuglés; car si d'après ses propres paroles, les armes des Français n'atteignaient que ceux dont la foi était faible, nul ne devait prétendre l'avoir plus forte que la sienne, et dès-lors, tombait tout l'échaffaudage de sa mission divine; mais que peut l'évidence devant le fanatisme? Les sectateurs les plus fervents feignirent que l'Ange

Mort de l'Ange.

était remonté au ciel, d'où il allait diriger, avec plus de certitude, les coups des vrais croyants; ces hommes prêts à se disperser, furent donc encore ralliés, et cherchèrent à exercer de nouveaux ravages sur le Nil, par pelotons isolés, comme sur la rive de Damiette.

Tous ces mouvements se trouvaient liés aux efforts que les Anglais faisaient faire aux Turcs. Ceux-ci préparaient un armement considérable dans l'île de Rhodes, et voulaient donner la main aux Mamlouks de la haute Egypte, par l'entremise des habitants de la Bahyreh. Les Mamlouks, battus sans cesse, et fuyant devant le général Desaix, étaient déjà descendus à la hauteur des Pyramides, lorsque ce concert fut détruit par le général Lanusse, qui dispersa le rassemblement de l'Ange, et par le général Davoust, qui rejeta dans le désert le bey El-Elfi avec ses Mamlouks.

Tranquillité de la ville du Kaire pendant ces troubles.

Pendant que ce grand incendie ravageait la surface entière de l'Egypte, depuis les cataractes jusqu'à la mer, la ville du Kaire restait calme, et contemplait avec stupéfaction des événements aussi nouveaux pour ses habitants, habitués à ne voir que les petites intrigues des Mamlouks. Les suites de l'insurrection du 30 vendémiaire avaient laissé

des impressions qui leur faisaient craindre à tout instant de voir leur ville détruite par les feux qui la dominaient dans toute sa circonférence, et ils attendaient patiemment les résultats des grands efforts que developpaient tous les habitants des pays soumis à l'Islamisme, mais ils ne pouvaient que faire des vœux secrets pour le succès de ces efforts.

Ces dispositions d'ailleurs étaient maintenues par les sages mesures du général Dugua, commandant la basse Egypte pendant l'expédition de Syrie, et par la conduite de l'administrateur général des finances, Poussielgue, qui, habile à saisir toutes les nuances des intérêts de chacun, savait suppléer par la finesse de sa politique, au peu de moyens militaires que le général Dugua aurait pu développer, et obtenait plus des habitants par la persuasion, qu'on ne l'aurait pu par la force des armes.

Il allait souvent visiter les principaux chefs, surtout ceux de la religion, et ceux-ci se trouvaient honorés de la protection du *visir français* : c'est le titre qu'ils se faisaient un plaisir de lui donner. Tant est puissant l'empire de la flatterie, qu'il maîtrisait même les sentiments de haine que tout Musulman,

et particulièrement les chefs de la loi devaient porter en ce moment aux Français ! Leur confiance en lui était si grande que, dans les discussions particulières, on était sûr de les mettre d'accord, en proposant de porter leur différend au jugement du visir Poussielgue; et ses arrêts étaient presque toujours sans appel. Un jour il appaisa une querelle qui menaçait d'allumer la guerre civile. Le cheikh El-Bekry et Mustapha, aga des janissaires, se disputaient la possession d'un beau Mamlouk de 15 à 16 ans, issu de la maison de Mourad, et resté au Kaire après la fuite de son maître. Ce bel enfant que, par dérision, les Français appelaient *Hélène*, allait devenir la cause de l'incendie d'une nouvelle Troie. Les deux rivaux mettaient à leurs prétentions un acharnement qui eût flatté l'amour-propre de beaucoup de jolies femmes; ils allaient armer de part et d'autre les gens de leurs maisons, lorsque mandés devant le visir français, on les vit, avec étonnement, se soumettre à son jugement suprême. Le chef de la religion, comme pouvant dans son mécontentement, nuire avec plus de facilité, eut *Hélène* en partage, et Mustapha plus soumis par état à la puissance militaire, eut en indemnité quelques terres que le cheik lui céda.

Le

Arrivée de nouvelles de France.

Le 14 ventose (4 mars 1799) fut au Kaire un jour d'alégresse pour les Français. Depuis le commencement de thermidor (mi-juillet 1798) on n'avait aucunes nouvelles directes de France. On apprit le matin qu'il venait d'arriver un courrier parti de Gènes le 25 pluviose (14 février) et débarqué à Aboukyr le 8 ventose (27 février). Aussitôt on se porta en foule au quartier-général; on assaillit le général Dugua et l'état major; chacun espérait et attendait des lettres de sa famille : mais cette espérance fut trompée, le courrier n'était porteur que de dépêches du gouvernement, de journaux français et italiens, d'un grand nombre de lettres pour Bonaparte, et d'un très-petit nombre pour les particuliers; il partit sur-le-champ pour le quartier-général. On imagina, quelque temps après, que les lettres dont il était porteur avaient déterminé le départ de Bonaparte pour France. Ce soupçon paraît assez plausible : cependant lorsque l'on réfléchit qu'il reçut ces lettres vers le 20 ventose (10 mars), et qu'il ne partit que le 6 fructidor (24 août), on peut être autorisé à croire qu'il n'eut la pensée de son départ et ne s'y détermina qu'après ses désastres de Syrie et lorsqu'il eût acquis la certitude que son expédition en Egypte ne pouvait être que mal-

heureuse; sa gloire militaire, déjà fortement compromise, allait recevoir le dernier degré d'humiliation par une capitulation à laquelle son amour-propre ne pouvait arrêter ses idées.

Les journaux furent mis sous les yeux de tous les Français du Kaire dans les salons de Tivoli; des extraits furent insérés dans le Courrier d'Egypte pour les Français disséminés sur tous les points, et on se crut dans un nouveau monde; on ressuscitait en quelque sorte après sept mois, et on se trouvait spectateur de nouveaux événemens qui avaient changé la face politique de l'Europe.

L'Italie était envahie, et l'armée voyait avec douleur la perte des plus beaux fruits de ses victoires dans cette contrée. Cette circonstance modéra la joie que donnait l'idée d'une communication rétablie avec la patrie. Mais comme, en dernier résultat, ces regrets ne pouvaient rien changer aux choses, et qu'on n'était pas en Europe, les droits que les intérêts de cette partie du monde devaient avoir sur l'esprit des soldats s'affaiblirent bientôt, et chacun, empressé de jouir du présent, n'étant pas sûr de jouir du lendemain, partagea avec les habitants la joie des fêtes musulmanes qui survinrent quelques jours après.

La clôture du Ramâdhan, ou bien la fête du Beïram, tombait cette année au 18 ventose (8 mars). Comme, au premier jour de l'an en Europe, ce jour est celui des visites et des cadeaux, les Français ne furent point en reste sur cet article envers les principaux du Kaire: des salves d'artillerie de tous les forts firent voir aux habitants combien on prenait part à la fête. On éleva sur les minarets de la mosquée d'El-Azar les drapeaux pris à El-Arisch, et des détachements protégèrent, pendant trois jours, contre les Arabes, les pélerinages que les habitants allaient faire à la ville des Tombeaux. Fêtes musulmanes. Le Beïram.

Le 26 ventose (16 mars) on fit la belle procession du Késoué, grand voile brodé en or, que la caravane de la Mecque est chargée de porter tous les ans, pour couvrir les tombeaux de Mahomet et de sa fille Fatime. On revêtit de la pelisse le kiaya de l'émir Hadgi, car celui-ci était déjà parti pour la Syrie. L'appareil et la joie que le peuple manifesta dans cette circonstance faisaient concevoir les plus heureux augures. On vit, pour la première fois, les femmes, quoique voilées, se montrer avec affluence dans les rues, et on eût dit ce jour-là que les Français étaient possesseurs heureux et tranquilles de l'Egypte. Procession du Késoué.

Cette confiance était l'ouvrage de l'administrateur Poussielgue, à qui, sous ce rapport, Bonaparte et l'armée avaient les plus grandes obligations.

Telle fut la position du Kaire pendant toute l'absence du général en chef.

CHAPITRE VI.

Campagne de la-haute Egypte.

JE vais actuellement reprendre l'histoire de la lutte que les Mamlouks soutenaient pendant ce même temps contre le général Desaix dans la haute Egypte ; les détails de cette campagne sont les plus beaux fleurons de la couronne militaire que cet infatigable général s'est acquise dans cette partie, et couvrent d'une gloire presqu'égale son intrépide adversaire. Cependant je ferai auparavant quelques pas en arrière pour rattacher à cette histoire un fait qui se lie avec l'introduction des secours que les Mamlouks avaient appelés de l'Arabie.

Première expédition sur Cosseïr.

Bonaparte avait bien senti que les firmans du grand-seigneur, répandus avec profusion dans tous les pays de l'Islamisme, et surtout la connaissance des armements qui se préparaient dans les Etats de la Turquie, feraient voler les Musulmans à la défense de leur sainte religion. Si, au dixième siècle, l'Europe chrétienne s'était ébranlée, et avait franchi des distances immenses pour chasser les sectateurs de Mahomet de la Terre-Sainte, quels efforts ne devaient pas faire aujourd'hui les mahométans pour chasser à leur tour des chrétiens si voisins de leur domaine, et qui, sans motifs, et par la plus affreuse violation des traités, venaient s'établir au milieu d'eux, et toucher de si près les lieux sanctifiés par la naissance et par le tombeau du prophète? Instruit en effet que la fermentation religieuse commençait à exalter les têtes dans les villes de Yambo, Djedda, la Mecque et Médine, Bonaparte jugea qu'il ne tarderait pas à être attaqué par la mer Rouge. Deux seuls points établissaient la communication avec les côtes de l'Arabie. Par Suez, les Arabes devaient chercher à donner la main aux armées ottomanes destinées à s'avancer par la Syrie. Cosseïr devait être le point de contact avec les Mamlouks; en occupant Suez, au

mois de nivose, Bonaparte avait détruit tout projet d'invasion par l'Isthme. Il avait fait armer une flotille de quatre grandes barques, à qui il avait donné la mission de s'emparer de Cosseïr; mais il était trop tard : les Yambaouis et les Mekains y étaient déjà arrivés depuis long-temps, et avaient même opéré leur réunion avec Mourad-bey.

La flotille partie de Suez le 13 pluviose (2 février 1799) arriva devant Cosseïr le 17 (7 février). Voyant le rivage couvert d'un grand nombre d'hommes armés et de cavaliers, elle s'avança à demi-portée de fusil, et reçut une décharge d'artillerie, à laquelle elle riposta. Les courants la portant violemment à terre, et ne pouvant tenir sous voile, elle s'embossa. Malheureusement, au troisième coup de canon, la barque *le Tagliamento*, commandant la flotille, prit feu, et sauta presque aussitôt. Un chef de bataillon de la 25e demi-brigade, un capitaine de la 32e, un sergent, un caporal, 14 soldats, 8 canonniers, l'officier commandant l'expédition, 1 aspirant de marine, et 29 matelots, périrent dans cette explosion. Quelques-uns s'étaient sauvés sur le rivage; mais ils y furent impitoyablement massacrés. Les trois autres barques coupèrent alors leurs câbles, et retournèrent à Suez. Nous verrons

plus bas les suites de cette prise de possession de Cosseïr par les Mekains; retournons pour le moment au général Desaix.

Nous l'avons laissé occupé, après la bataille de Sédyman, à organiser la province de Fayoum, dans laquelle il plaça 350 hommes attaqués de l'ophtalmie; il alla ensuite dans la province de Bénissoüéf, tant pour y prélever de l'argent et des chevaux dont il avait un pressant besoin, que pour réduire les villages soulevés par Mourad. La ville de Fayoum est attaquée par les Mamlouk et les Arabes.

Pendant cette expédition, les Mamlouks et les Arabes Sammalous arrivèrent sur la ville de Fayoum, et tentèrent d'enlever les 350 hommes qui s'y trouvaient; mais ceux-ci, quoiqu'à moitié aveugles, déployèrent toutes les ressources d'une valeur éprouvée et réfléchie. Leurs chefs, le général Robin et le colonel Eppler, atteints aussi de l'ophtalmie, après être restés quelque temps sur la défensive, finirent par faire un horrible massacre des assaillants, les repoussèrent de rue en rue, et enfin les chassèrent de la ville.

Le général Desaix, reconnaissant alors la nécessité de déployer de plus grands moyens pour contenir ses ennemis, et ne voulant plus tenter les chances d'une seconde bataille de Sédyman, fit rentrer la garnison du Fayoum Le général Desaix va chercher de nouveaux renforts au Kaire.

à Bénissoüéf, qui devint sa principale place d'armes. Il fit construire une redoute pour mettre ce point à l'abri d'un coup de main, et alla au Kaire chercher les nouveaux moyens dont il avait besoin pour combattre les Mamlouks et l'immense population au milieu de laquelle il était lancé.

De retour de cette capitale, le 19 frimaire (10 décembre 1798), avec 1200 hommes de cavalerie, 6 pièces d'artillerie, 6 djermes ou bateaux armés et bastingués, et 300 hommes d'infanterie, il se voyait à la tête d'une petite armée, non-seulement capable de résister à toutes les attaques des Mamlouks et des Arabes réunis, mais même déterminée à aller les chercher et les combattre partout où on pourrait les trouver. Ce fut aussi la tâche que Desaix s'imposa, et dès ce moment ni lui ni son armée n'eurent plus de repos.

Mourad, de son côté, n'avait pas perdu de temps. Voulant renforcer son parti par tous les moyens que lui donnaient son influence et son ancienne autorité, il était parvenu à rallier à lui toutes les tribus arabes; il était assuré des dispositions des habitants. Ses émissaires, répandus jusqu'au-delà des cataractes, faisaient craindre aux Nubiens une irruption en Ethiopie, et entraînaient les paisibles habitants du

tropique, qui vinrent en foule se ranger autour de lui. Enfin les Arabes d'Yambo et de la Mecque, déjà éveillés par les firmans de la Porte, arrivaient en hâte sur le Nil par Cosseïr.

Mourad néanmoins n'osait pas encore se tenir trop rapproché des Français. Il était campé dans le désert sur la rive gauche du canal Joseph; mais ses éclaireurs se répandaient dans le pays, et y levaient des contributions et des vivres.

Lorsqu'il apprit l'arrivée du renfort des Français, il se porta sur les bords du Nil pour fuir, suivant les circonstances, et vivre avec plus de facilité.

Desaix partit de Bénissoüéf avec son armée, le 26 frimaire au soir (17 décembre 1798), et alla coucher à El-Béranqah. Il apprit que les postes avancés des Mamlouks étaient à Fechné. Il y courut. Ceux-ci ne l'attendirent pas, et disparurent. Le gros corps était, disait-on, à Saste-el-Sayené; mais il n'avait fait qu'y passer, et s'était reporté sur la rive gauche du canal Joseph, d'où il chercha à gagner Syout. Il marche contre les Mamlouks.

Poursuivi sans relâche, Mourad fut bientôt obligé de quitter cette ville, et même celle de Girgé, où l'armée française arriva le 9 nivose (30 décembre 1798).

L'espoir d'atteindre les Mamlouks et de les forcer à une bataille avait, comme l'on voit, hâté la marche de l'armée française, puisqu'en treize jours elle avait fait environ soixante-quinze lieues ; mais elle était suivie par une flotille dont les mouvements ne s'accordaient pas avec l'impatience du soldat. On était dans la saison où la baisse des eaux, déjà fortement prononcée, rend la navigation très-difficile et très-lente. Les vents de la région du nord, indispensables pour remonter le Nil, étaient tombés. La mousson était finie. Cependant l'armée ne pouvait se passer de la flotille, elle portait ses vivres, ses munitions, et tous les objets de campagne et d'habillement. Le soldat manquait surtout de souliers, et quoiqu'au mois de nivose (janvier), il ne pouvait supporter pendant le jour la chaleur du sable qui lui brûlait la plante des pieds.

Le retard de la flotille se prolongea plus que les calculs ordinaires ne pouvaient le faire présumer. On n'en avait même aucune nouvelle. On savait qu'aussitôt que l'armée avait dépassé un lieu, les habitants cachés reparaissaient en armes, et formaient des rassemblements qui interceptaient les communications. Ils cherchaient à attaquer et à détruire la flotille. Desaix inquiet envoya le 12 nivose

(1er janvier 1799) le général Davoust avec sa cavalerie au-devant du convoi.

Ce n'était pas comme Bonaparte à Saléhieh, ou devant Saint-Jean-d'Acre, un général imprudent qui ne craignait pas d'exposer ses soldats pour satisfaire son impatience : Desaix pouvait aisément aller encore chercher les Mamlouks à How, car ils étaient campés devant ce village, il les aurait culbutés, dispersés ; mais sans munitions, et sans moyens pour les poursuivre plus loin, il n'eût pas atteint le but qu'il s'était proposé : il fallait détruire le noyau d'armée qu'il avait à combattre, et non la faire seulement changer de place ; réduire enfin tout ce qui ne se soumettrait pas, au rôle de vagabonds et de pillards. Voilà où se manifestait le vrai talent des conceptions militaires. Desaix avait toujours présente à la pensée l'idée qu'il ne devait plus, comme simple capitaine, chercher à faire une action d'éclat, mais une action utile. Il eut donc la force de résister à l'ardeur que manifestait le soldat déjà las de son inactivité à Girgé, et il attendit la flotille.

Le général Davoust, après avoir dissipé un rassemblement à Souaqy, avait rencontré à Tahta deux mille Arabes à cheval et cinq à six mille paysans à pied, à qui les agents de Affaire de Souqay.

Mourad avaient persuadé que le corps de l'armée française avait été détruit, et qu'il n'en restait plus que quelques partis isolés, dont ils viendraient aisément à bout. La cavalerie française fut obligée d'en venir avec eux à un engagement sérieux; mais les Arabes effrayés s'enfuirent au premier choc, et abandonnèrent les pauvres paysans, qui furent hachés.

Le général Davoust trouva la flotille à la hauteur de Syout; il la fit avancer, et elle arriva enfin le 29 nivose (19 janvier) à Girgé. Ce retard avait donné quelque confiance à Mourad. Réuni à ses anciens rivaux, Osman bey Hassan, et Hassan bey el Djeddaoui, il avait pris position, ainsi que je l'ai dit, au village de How, situé à environ dix lieues au-dessus de Girgé. La population entière, depuis cette ville jusqu'aux cataractes, était en armes, et Desaix n'avait que 4000 hommes. Mourad pensa qu'avec des forces aussi considérables que celles dont il se voyait le maître il pouvait aisément braver les Français, qu'il croyait sans doute dans une position difficile, puisqu'ils ne le poursuivaient plus. En conséquence il se détermina à prendre à son tour l'offensive et à marcher sur Girgé.

On eût dit que ce retard était une ruse de guerre du général français, car une bataille

était le plus ardent de ses vœux, et il s'empressa de relever le gant que Mourad paraissait lui jeter.

Il partit de Girgé le 2 pluviose (22 janvier), et le 3 au matin (23 janvier), les deux armées étaient en présence auprès du village de Samhoud. Se voir et se charger furent à la fois la pensée et l'action des deux avant-gardes. Pendant ce temps Desaix disposa ses troupes en trois carrés. La cavalerie, au centre, commandée par le général Davoust, était flanquée aux deux angles par huit pièces d'artillerie à chacun. A droite et à gauche étaient les carrés d'infanterie : le premier, commandé par le général Friant, et le second par le général Belliard. Bataille de Samhoud.

Déjà la cavalerie ennemie s'était développée dans un espace immense, et avait cerné totalement les Français. A gauche, entre le carré du général Belliard et le village, se trouvait un canal large, profond, et à sec dans ce moment. Une colonne nombreuse de Mekains se jeta dans ce canal, d'où, comme d'un chemin couvert, elle faisait un feu terrible sur le carré de gauche. Déjà même ce feu y portait quelqu'inquiétude, lorsque Desaix, pour s'en débarrasser, envoya son aide-de-camp Clément attaquer les Mekains avec les carabiniers de

la 21e, et dans le même moment il les fit tourner par deux autres de ses aides-de-camp, Savary et Rapp, qui, à la tête d'un escadron de hussards, allèrent se placer entre le canal et le village, pour leur couper la retraite. Les Mekains furent délogés, ce qui rendit les Français maîtres de ce village, autour duquel Desaix fit alors pivoter sa ligne de bataille. Ces intrépides Mekains ne se tenaient cependant pas pour battus; le premier moment d'épouvante passé, ils revinrent à la charge, et y mirent une telle ardeur, qu'ils furent sur le point de reprendre le village; mais les carabiniers tinrent ferme, repoussèrent toutes les attaques, et forcèrent leurs opiniâtres ennemis à se retirer.

Pendant que cet incident avait lieu, pour ainsi dire hors du plan et de la ligne de bataille, les deux carrés d'infanterie étaient attaqués à la fois, celui de droite par les Mamlouks, et celui de gauche par la nombreuse infanterie de l'ennemi. L'artillerie légère, se joignant alors à la mousqueterie des carrés, développa ses feux sur les deux corps assaillants, avec une activité telle, qu'ils furent forcés de s'arrêter et de rétrograder. Desaix, attentif, saisit ce moment, et lâcha toute sa cavalerie sur les Mamlouks, qui, n'osant sou-

tenir cette terrible charge, prirent la fuite, et entraînèrent le reste de cette armée si nombreuse et si menaçante. Ils furent poursuivis pendant quatre heures jusqu'à Farshiout, où la lassitude força le vainqueur à s'arrêter.

Il n'y avait plus dès ce moment d'armée à combattre, et en Europe la bataille de Samhoud eût complètté la conquête de la haute Egypte; mais Mourad ne pouvait se déterminer à consacrer l'usurpation des Français, en reconnaissant leur puissance. Il n'avait plus de moyens, plus de ressources; cependant le courage, la grandeur d'âme et l'espoir étaient encore au fond de son cœur. Il ne se dissimula point tous les maux, toutes les privations, auxquels il allait être condamné; il osa les affronter, et, chose plus prodigieuse encore! il sut conserver toute son autorité sur des hommes qui lui avaient long-temps disputé le pouvoir, et qui dans le malheur devaient au moins se regarder comme ses égaux. Il leur fit comprendre que sa cause leur était commune, il les anima des mêmes sentiments, et tous lui furent fidèles et dévoués jusqu'au dernier moment.

Desaix poursuit les Mamlouks jusqu'au-delà de Syenne.

Les Mamlouks réduits à la guerre de partisans, s'enfuirent vers les cataractes; les Mekains repassèrent le Nil et se dispersèrent.

Quelques-uns retournèrent à Cosseïr, d'autres se répandirent dans le pays, où ils n'eurent d'autres ressources que d'exercer le brigandage, même contre les habitants.

Desaix, acharné à la poursuite des Mamlouks, ne les laissa pas respirer un instant; il arriva le 9 pluviose (29 janvier) à Esneh, où il laissa le général Friant avec sa brigade; et le 13 (2 février) il arriva à Syenne, poussant toujours son ennemi devant lui.

Ces malheureux Mamlouks n'étaient pas accoutumés à une aussi grande opiniâtreté dans la poursuite; ils avaient cru, après la bataille des Pyramides, qu'il en serait de l'armée française comme des armées turques dans les expéditions des capitans-pachas; qu'elle les laisserait vivre tranquillement dans le Saïd, et qu'après avoir pressuré la capitale et la basse Egypte, les Français partiraient, laissant les Mamlouks reprendre une autorité qu'ils regardaient comme le patrimoine du plus fort. Mais quel fut leur étonnement de se voir poursuivis dans la moyenne Egypte; et enfin, après la bataille de Samhoud, qu'on ne leur laissât pas même le pauvre pays à moitié désert, entre Kené et Syenne. La terre d'Egypte ne leur offrant donc plus d'asile, ils durent chercher leur sûreté dans

dans l'affreux pays des Barabras, connu sous le nom de Bribe; ils s'y enfoncèrent.

Le lendemain 14 (3 février), Desaix envoya le général Belliard toucher le tropique, et reconnaître à Philæ la limite que les Romains avaient jadis posée à leur empire; fier, sans doute, d'avoir, le premier, donné la même limite aux conquêtes des Français. Il redescendit ensuite vers Esneh, ordonnant à Belliard de tenir Mourad en échec, sans lui permettre de poser le pied sur le sol égyptien.

Tous les Mamlouks n'avaient cependant pas dépassé les cataractes. Osman-Bey-Hassan, l'un des anciens rivaux de Mourad, exilé depuis long-temps au Saïd, avait été chargé par lui de rester dans cette partie de sa domination, tant pour y entretenir des intelligences que pour ne pas affamer par le nombre les pays dans lesquels ils étaient forcés d'aller vivre au-delà de Philæ.

Desaix envoya à sa poursuite le général Davoust, avec deux régimens de cavalerie, qui atteignirent Osman à Thèbes sur la rive droite, au pied du désert. Cet intrépide chef de Mamlouks avait avec lui un immense convoi, et tout son but, dans cette rencontre, devait être de le sauver des mains des Français. Dès qu'il les apperçut, il fit enfoncer les cha- Combat de Thèbes.

meaux dans le désert, et regardant comme une faveur de la fortune de n'avoir point affaire dans cette circonstance à la redoutable infanterie, il vint présenter le combat. Il faut l'avouer, la cavalerie française n'a jamais pu, seule, soutenir la lutte contre celle des Mamlouks ; à nombre égal, même inférieur, ces derniers montraient une supériorité incontestable, qui a été reconnue et avouée par les premiers officiers de cette arme. Cette supériorité n'était due, sans contredit, qu'à l'éducation militaire que le Mamlouk reçoit dès l'enfance. Le courage était bien égal de part et d'autre, et dans cette occasion les deux partis en donnèrent les plus fortes preuves. Mêlés dans leur charge, ce fut corps à corps un combat, ou plutôt un carnage affreux; plusieurs chefs y perdirent la vie, et l'avantage ne resta à personne. Mais Osman, ayant rempli son but, abandonna le champ de bataille, et courut rejoindre les chameaux, qu'il conduisit à la citerne de la Kuita, sur la route de Kené à Cosseïr.

Affaire de Kené.

D'un autre côté les Mekains que nous avons vus dispersés après la bataille de Samhoud, s'étaient réunis dans la même vallée de Kené à Cosseïr, et avaient conçu le projet de s'emparer de la ville de Kené. Desaix, instruit de

leur dessein, envoya d'Esneh le général Friant pour les prévenir, et occuper la ville avec sa brigade. Il arriva à temps, car dès le 24 pluviose (13 février), tous ses postes furent attaqués de nuit, circonstance assez extraordinaire chez des Musulmans. L'ennemi fut reçu avec une fermeté qui le déconcerta; mais il ne fut pas poursuivi, à cause de l'obscurité. Prenant cette circonspection pour de la faiblesse, il revint à la charge aussitôt que la lune fut levée; alors on le reçut avec une vive fusillade, et marchant sur lui en colonne serrée, la baïonnette au bout du fusil, il fut mis dans une déroute complette. Environ trois cents Mekains se jetèrent dans un bois de palmiers, où ils furent tous tués.

Affaire d'Abou-Manah.

On dut les croire alors entièrement bloqués dans la vallée de Kené à Cosseïr, et Desaix s'attacha à les y confiner, en s'emparant de tous les points par où l'on pouvait déboucher de cette vallée sur le Nil; mais les Mekains, ralliés par leur chérif Hassan, trompèrent la surveillance active des Français, en franchissant le désert à la hauteur du village d'Abou-Manah, où cet homme exalté et entreprenant parvint à se former un corps d'Arabes, de paysans et de Mamlouks perdus ou sans asile. Pour relever leur courage, il promettait la

destruction entière des Français, au moyen d'un renfort dont il annonça l'arrivée prochaine.

Desaix envoya Friant sur ce nouveau rassemblement. A l'arrivée de ce général devant Abou-Manah, toute la troupe ennemie se trouvait en bataille. Les grenadiers français fondirent sur elle avec impétuosité; les paysans et la cavalerie arabe prirent l'épouvante et s'enfuirent; les gens d'Yambo seuls tinrent bon; mais le choc des grenadiers fut si terrible qu'ils ne purent le soutenir: ils se cachèrent dans le village, où ils furent assaillis et mis en pièces. Le chérif Hassan parvint néanmoins à se sauver, et retourna vers la Kuita.

Le général Friant ayant, après cette expédition, balayé toute cette rive droite du Nil, descendit jusqu'à Girgé, qu'il mit en état de défense respectable.

Pendant ce temps, on apprit que les Mamlouks réfugiés dans le pays des Barabras, après avoir levé un grand nombre de Nubiens et de chevaux, avaient trompé la vigilance du général Belliard à Syenne, en évitant cette ville par le désert de droite, qu'ils quittèrent à la hauteur d'Esneh, dans l'intention d'y passer le Nil pour se porter sur la rive gauche; mais ce poste était bien gardé, et n'osant l'at-

taquer, ils allèrent effectuer leur passage à Erment; le général Belliard se mit à leur poursuite.

On ne pouvait concevoir quel était le but de cette marche hardie de Mourad, lorsque les nouvelles que l'on eut de ce qui se passait au-dessous de Girgé donnèrent bientôt le mot de l'énigme.

Combat de Souhama.

Lors de la déroute de Samhoud, le bey Mohammad-el-Effi, séparé de son patron Mourad, s'était retiré dans la petite oasis d'Akmim, avec ses Mamlouks; mais instruit par ses agents qu'il ne paraissait plus de Français au-dessous de Kené, il était venu s'établir à Syout, où les habitants soulevés lui fournissaient vivres, chevaux et argent en abondance. A sa voix, tous les paysans étaient accourus, et l'Elfi se croyait à la tête d'une puissante armée, capable de tenter la fortune. Il informa aussitôt Mourad de l'état des choses, et celui-ci s'était empressé de se réunir à son fils chéri; mais le prévoyant Desaix, depuis quelques jours à Kous, observait, avait l'œil à tout: jugeant bien à la marche de Mourad que Syout était le rendez-vous général, il marcha lui-même avec la plus grande rapidité, afin d'empêcher la réunion; il arriva à temps: la première rencontre qu'il fit, fut celle des paysans au village

de Souhama. Les attaquer et les mettre en pièces fut l'affaire d'un instant, pendant lequel le général Friant alla occuper toute la plaine qui sépare le Nil du désert, afin de couper cette retraite aux Mamlouks de l'Elfi, et d'empêcher leur réunion avec Mourad. Ce plan, judicieusement conçu, réussit à souhait; l'Elfi fut obligé de repasser sur la rive droite du Nil et de retourner dans sa chétive oasis d'Akmim, et Mourad, que l'on rencontra le lendemain, n'eut plus d'autre asile que la grande oasis, où il se réfugia seulement avec cent cinquante Mamlouks.

Désastre de la flotille. Cette victoire, si éclatante par ses résultats, était due tout entière à la sagesse des combinaisons de Desaix, et à la rapidité avec laquelle il s'était transporté de Kous à Syout; mais elle lui coûta cher. Les marches forcées qu'il avait été obligé de faire lui avaient fait abandonner sa flotille entre Kous et Kené; elle portait presque toutes ses munitions, beaucoup d'objets d'artillerie, les blessés, les malades, et quelques hommes armés. Elle luttait avec peine contre un violent vent du nord, et ne put descendre plus bas que le village de Benouthah.

Cependant le furieux chérif Hassan, que nous avons laissé fuyant seul vers la Kuita,

avait reçu d'Yambo un nouveau renfort de quinze cents hommes, auxquels se joignirent tous les échappés au massacre d'Abou-Manah; il se porta sur le Nil, où il apprit la position fâcheuse de la flotille. Il envoya aussitôt chercher Osman-bey à la Kuita, arriva au village de Benouthah, et commença le combat par une forte fusillade. Une bordée de *l'Italie*, bateau commandant, fit tomber toute la première ligne des Arabes; mais loin d'être intimidés, ceux qui étaient derrière avancèrent avec fureur, et s'emparèrent de tous les petits bateaux, en enlevèrent les munitions de guerre, et se précipitèrent dedans, pour venir à l'abordage de *l'Italie*.

L'intrépide commandant Morand redoubla son feu. La mitraille volait, et lançait la mort parmi les ennemis; mais rien ne pouvait les arrêter. Ils s'avancèrent pour entourer le bâtiment français. Le commandant conçut un instant l'espoir de se sauver par la fuite; mais privé de ses matelots, presque tous blessés, ses voiles furent mal manœuvrées, le vent très-fort jeta le bâtiment sur un banc de sable; il échoua. Morandi se voyant alors sans ressource mit le feu aux poudres, et le bâtiment sauta en l'air.

Ainsi, le mauvais génie qui semblait acharné

depuis long-temps à la marine française ne lui épargna en Egypte aucune circonstance où il pouvait lui faire ressentir sa malheureuse influence.

A Chebrgkrisse, à Aboukyr, à Cosseïr, à Benouthah, toujours mêmes efforts de la part des marins, et toujours même fatalité dans les résultats.

Attaque et massacre des Mekains à Benouthah.

Le chérif, enflé de ce succès, crut qu'il était appelé à détruire tous les Français, et il annonça dans son ton prophétique qu'il allait commencer par le corps qui descendait le Nil, et qui dans ce moment n'était pas loin de lui.

C'était le général Belliard, à qui Desaix, lors de sa marche sur Syout, avait ordonné d'observer les Arabes d'Yambo, de les chercher, et de les combattre partout où il les trouverait.

Quoique malheureusement trop tard pour sauver la flotille, il arrivait néanmoins à propos pour venger d'une manière éclatante les braves qui venaient de périr.

Il apprit le 17 ventose au soir (7 mars 1799), entre Thèbes et Kous, les malheurs de la flotille, et la position de l'ennemi; il passa le fleuve à El-Kamouteh pour voler au-devant de lui. Il arriva à Kous, dont les habitants presque tous cophtes, et par conséquent chré-

tiens, portaient un intérêt vrai aux Français, et faisaient des vœux pour le succès de leurs armes. Ces sentiments n'étaient pas dus seulement à la conformité de religion, mais au caractère de douceur et de bonté que Desaix avait développé au milieu d'eux, et qui lui avait valu le surnom de Juste.

Les détails affreux, l'exagération des forces, et surtout le ton peiné avec lequel ces bons habitants qui croyaient voir les Français marcher à une mort certaine, peignaient leur propre terreur, eussent pu ébranler une âme moins ferme et moins courageuse que celle du général Belliard; mais il n'en fut que plus animé à la vengeance, et il quitta Kous avec empressement pour aller chercher cet ennemi que l'on annonçait si redoutable.

Impatient sans doute de ne pas voir arriver les Français, le chérif Hassan avait déjà marché à leur rencontre; il les trouva un peu au-dessous de Kous. Le général Belliard forma promptement son bataillon carré, flanqué seulement d'une pièce de trois et de quinze hommes de cavalerie.

Les Arabes d'Yambo s'approchèrent, et on envoya sur eux des tirailleurs qui les obligèrent de se replier. Le carré continua sa marche, et les repoussa toujours battant jusque devant

le village de Benouthah, où était réunie toute l'armée ennemie.

Ici le général Belliard eut à surmonter des difficultés d'un genre nouveau : ce n'était plus seulement une nombreuse population mal armée, ni une cavalerie sans tactique, mais une artillerie bien servie, bien approvisionnée. C'était enfin avec les canons et les munitions pris sur la flotille que les Arabes combattaient les Français. Ils avaient établi sur la berge d'un canal large et profond une batterie dont le feu causa quelque désordre. Belliard ordonna aux carabiniers d'enlever cette batterie, et cet ordre fut aussitôt exécuté avec une promptitude et une valeur inouies ; des Mamlouks qui étaient venus charger ces carabiniers furent mis en fuite, et les Arabes tous massacrés sur leurs pièces. L'ennemi, effrayé de ce coup hardi, se réfugia ou plutôt se précipita dans les maisons du village, dans une mosquée, et enfin dans une grande maison de Mamlouk fortifiée.

Pendant l'attaque de cette batterie, le grand carré avait passé le canal, et s'était aussitôt partagé en deux colonnes, l'une contre la mosquée et le village, l'autre contre la maison fortifiée ; dès-lors le combat devint affreux. Les Arabes se défendirent dans chaque maison, et firent feu de toutes parts. Aucun ne voulait

fuir, ni se rendre; il fallut tout brûler, tout détruire, tout massacrer pour en venir à bout. En un instant le village ne fut plus qu'un monceau de ruines, et les rues furent encombrées de morts. Mais la grande maison semblait braver les Français; le chef de brigade de la 21me, Eppler, réunit les colonnes sur la grande porte, qui fut abattue à coups de hache; d'un autre côté, on faisait écrouler le mur à gauche, et on était parvenu à mettre le feu à une petite mosquée attenante, où était le dépôt des munitions. Le feu gagna bientôt les poudres, et la mosquée sauta en l'air avec tous les Arabes qui s'y trouvaient renfermés. Ceux de la grande maison, quoique réduits à la dernière extrémité, venaient encore le fusil dans la main, le sabre dans les dents, et totalement nus, disputer le terrain dans la grande cour à Eppler qui s'y était établi. Ils furent répoussés, coururent enfin se cacher dans les réduits où ils furent tous tués. Le chérif Hassan fut trouvé au nombre des morts.

Cette victoire sanglante paraissait avoir anéanti les dernières espérances de l'ennemi; mais on va le voir bientôt chercher encore à tenter de nouveau la fortune.

Belliard reprit tout ce qui pouvait rester de la malheureuse flotille; mais il n'y avait Combat de Bir-el-Bahr.

plus de munitions, lui-même avait épuisé toutes les siennes au siége de Benouthah, et cependant il avait tout lieu de croire que les Mekains n'étaient pas entièrement détruits. Il n'avait depuis long-temps aucune nouvelle du général Desaix. Dans cette incertitude, il résolut de battre la campagne jusqu'à Kené, dont les habitants s'empressèrent de venir au-devant de lui, et le reçurent avec amitié. Il apprit dans cette course que les Mamlouks qui s'étaient enfuis presqu'au commencement du siége de Benouthah avaient rallié encore une fois les Mekains dispersés, et qu'un nouveau rassemblement allait partir de la Kuita pour venir sur le Nil au débouché de Bir-el-Bahr.

Desaix, avec qui il s'était remis en communication, informé de tous ces événements, vint aussitôt le rejoindre à Kené, où il arriva le 10 germinal (30 mars 1799) avec un nouveau convoi de munitions de guerre.

Les Mekains dispersés au combat de Benouthah s'étaient jetés, sous la conduite d'un neveu du chérif Hassan, dans le pays entre Kené et Girgé. Ils avaient rejoint Osman bey el Cherqaouy vers Abou-Manah. Les beys Hassan et Osman étaient à la Kuita. Les Mekains, sans les Mamlouks, n'étaient qu'une troupe de vagabonds, qui ne pouvaient causer aucune

inquiétude, et il suffisait d'un petit nombre d'hommes pour en venir aisément à bout. Mais les Mamlouks, cavalerie active, et connaissant parfaitement les localités, échappaient à toutes les poursuites, et reparaissaient à la fois sur tous les points, suscitant constamment de nouveaux ennemis qui harcelaient l'armée en interceptant tous les convois. Desaix reconnaissait que cette guerre de détail lui était mille fois plus pernicieuse que des batailles; mais il ne pouvait jamais parvenir à en faire accepter une.

La circonstance était favorable, les Mamlouks étaient presque tous réunis à la Kuita; il résolut de les y bloquer. La Kuita, quoique inhabitée, peut être considérée comme une petite oasis. C'est la relâche la plus importante de la vallée déserte qui communique du Nil à Cosseïr. De cette ville à la Kuita on ne trouve, pendant trois journées et demie de marche, que deux mauvaises sources d'eau saumâtre; l'une appelée Lambageh, et l'autre El-Ahmar. Il était donc impossible qu'une troupe armée pût se sauver sur Cosseïr sans approvisionnements. Mais les débouchés sur l'Egypte offrent des avantages réels. La Kuita, grande citerne avec un caravanseraï à environ dix lieues du Nil, est le point de réunion de plusieurs val-

lées. La première, se dirigeant au sud-ouest, arrive au village de Redizy; la seconde, à l'ouest, au village de Nagadi, et la troisième, au nord-ouest, conduit à Bir-el-Bahr, ou puits du fleuve, situé sur la limite du désert et des terres cultivées près de Keft, à deux lieues du Nil. A Bir-el-Bahr, on trouve trois routes, dont l'une va à Kous, l'autre à Keft, et la troisième à Kené. Il ne s'agissait plus que d'occuper tous ces points, et de marcher sur la Kuita. Ce fut le plan que Desaix adopta. Il alla, de sa personne, occuper le poste de Bir-el-Bahr, et il envoya le général Belliard à celui de Nagadi, d'où il devait aller à la Kuita. Faute de monde il n'envoya point à Redizy; mais on ne pouvait croire à l'importance de ce débouché, parce que les Mamlouks, en le prenant, se seraient séparés des Mekains, et seraient tombés dans les postes d'Esneh et d'Edfou. Ce calcul était juste; mais on verra bientôt que, par la tournure des affaires, les Mamlouks trouvèrent leur salut dans cette négligence. Hassan et Osman, informés de toutes ces mesures, quittèrent leur asile, et arrivèrent, le 12 au soir (1er avril), du côté de Bir-el-Bahr, laissant néanmoins cette position sur leur gauche, dans l'intention de rejoindre et de rallier de nouveau les Mekains.

Desaix courut à leur poursuite le 15 au matin (2 avril), et les rencontra à une lieue de Byr-el-Bahr. La cavalerie, qui était en avant à cause de la difficulté qu'éprouvaient l'infanterie et l'artillerie, eut tous les honneurs de cette journée. Emportée par son ardeur, et un peu par le dépit que lui donnait son infériorité reconnue, elle ne voulut pas attendre ses deux auxiliaires, malgré les ordres précis du général Desaix. Duplessis, à la tête du 7e de hussards, fit sonner la charge, se précipita sur l'ennemi, et tomba victime de sa valeur. Sa mort fit un instant hésiter les hussards; mais bientôt, soutenus par le 18e de dragons, ils chargèrent si impétueusement les Mamlouks, que ceux-ci se retirèrent en désordre; et abandonnant leur projet, dont ils reconnurent l'exécution impossible, ils retournèrent encore une fois à la Kuïta.

Lorsque l'infanterie et l'artillerie arrivèrent, tout était terminé. Ainsi Desaix voyait son plan couronné du succès. De retour à Kené, il chargea Davoust de l'expédition sur Abou-Manah, et pour empêcher de nouvelles émigrations des habitants de Yambo et de la Mecque, il résolut de se rendre entièrement maître

de la vallée, en prenant possession de Cosseïr, et en construisant un fort à Kené.

Malheureusement, Osman et Hassan échappèrent encore au général Belliard. Ils ne firent que passer à la Kuita, et prirent la vallée de Rédizy, d'où, en évitant les postes français placés le long du fleuve, ils se retirèrent à Syenne, où ils purent quelque temps se refaire de leurs longues fatigues. Le général Belliard les avait suivis jusqu'à Koum-Ombos; mais comme ils avaient trop d'avance sur lui, et qu'il ne pouvait rester long-temps séparé de Desaix, il les laissa pour retourner vers Kené.

La coalition des Mamlouks et des Mekains étant ainsi totalement rompue, ceux-ci, effrayés de leur isolement, et surtout de la marche du général Davoust, conçurent d'abord le projet de se sauver au Kaire, où, cachés dans l'immense population de cette ville, ils pourraient saisir les occasions favorables, et surtout le départ prochain de la caravane de la Mecque pour retourner dans leur pays; mais ce n'était pas le compte de ceux qui s'étaient faits leurs chefs. Le neveu du chérif Hassan, voulant se conserver un simulacre d'armée, ranima le courage de ses compagnons, et les conduisit à Bardys, pendant que

Desaix

Desaix conduisait son expédition sur Cosseïr, et que Belliard courait sur Rédizy.

Affaires de Bardys, de Girgé, de Mélaoui, et de Themeh.

Le chef de brigade Morand était alors à Girgé; dès qu'il apprit l'incursion des Arabes il courut à Bardys, mais sans artillerie ni cavalerie : il avait trop peu d'infanterie pour repousser la population qu'ils avaient soulevée, et il fut obligé de se replier sur Girgé. L'ennemi le suivit, et un parti pénétra dans la ville, pendant que l'autre la cerna. Morand avait heureusement ici plus de ressources qu'à Bardys, et il les mit en usage. Ayant formé deux colonnes d'attaque, il en dirigea une dans la ville, et l'autre dehors. Tout ce qui était entré fut tué sans pitié, et l'armée fut dispersée en un instant. Mais elle se rallia bientôt, et courut sur le village de Tahta, abandonné un instant par le chef de brigade Lassalle qui était allé seconder le commandant de Syout (Pinon) dans une expédition contre les Arabes indigènes à Mélaoui.

Ces deux commandants réunis apprirent le 19 germinal (8 avril 1799) l'occupation de Tahta et le soulèvement entier de la province. Lassalle partit aussitôt, et arriva le 21 (10 avril) à Themeh, grand village au-dessous de Tahta, où il rencontra les Arabes d'Yambo. Il fit cerner le village, et au bout de quelques

heures ils furent hachés dans un enclos crénelé où ils s'étaient réfugiés. Le neveu du chérif Hassan fut trouvé au nombre des morts.

Affaire de Benyhady.

On croyait, à bon droit, que c'en était fait enfin, et qu'on était délivré pour toujours de ces cruels Mekains, devenus un fléau plus redoutable pour les habitants que pour les Français. Mais deux cents environ de ces malheureux avaient encore trouvé moyen de s'échapper, et s'étaient portés sur le village de Benyhady, où se formait un immense rassemblement d'Arabes et de nègres de la caravane de Darfour, que Mourad avait organisés lors de leur passage dans l'Oasis, et à la tête desquels il allait se mettre.

Le général Davoust, qui depuis Abou-Mana poursuivait les Arabes d'Yambo, et n'arrivait jamais qu'après leur défaite et leur dispersion, eut néanmoins cette fois la satisfaction de se mesurer avec eux. Il les joignit à Benyhady le 29 germinal (18 avril), et partagea son infanterie en deux colonnes. L'une fut destinée à forcer le village, et l'autre, aidée de la cavalerie, eut ordre de le cerner pour couper toute retraite. Dans ce moment, Mourad arrivait de l'Oasis, et son avant-garde parut dans le désert; aussitôt la cavalerie et la colonne d'infanterie qui cernait le village coururent à sa

rencontre. Les Mamlouks, ne pouvant tenir tête, tournèrent bride, et Mourad rentra encore une fois dans l'Oasis.

De retour à Benyhady, le village fut de nouveau investi; l'infanterie y entra, mais elle y trouva autant de forteresses que de maisons. On croyait voir se renouveler le siége de Benouthah; le feu que l'on mit partout rendit cependant les Français maîtres du village, et dans la frayeur que cette folle résistance avait inspirée, le soldat ne connut plus de frein: tout ce qui tomba sous sa main fut tué, et le village démoli de fond en comble.

La diversion des Mamlouks, dont l'apparition avait appelé les Français dans le désert, avait laissé à quelques Arabes la facilité de s'échapper, et ils en avaient profité pour aller faire soulever toute la province de Miniet; mais, ayant été mal reçus par le chef de brigade Destrées, qui la commandait, ils s'étaient rabattus sur Bénissouéf, dont les habitants étaient très-disposés à les seconder. Insurrection à Bénissouéf.

Le général Davoust, après l'expédition de Benyhady, les suivit, et allait les atteindre lorsqu'il fut arrêté dans sa marche par les habitants du village d'Abou-Girgé, qui lui refusèrent des vivres: le soldat furieux entra aussitôt dans le village, qui fut en un instant mis à

feu et à sang. Ce retard avait donné aux Arabes le temps de s'échapper : ils avaient passé sur la rive droite, d'où se voyant alors en trop petit nombre, et découragés, ils abandonnèrent tout projet de rassemblement, se dispersèrent, et on n'entendit plus parler d'eux.

C'était le moment où l'Ange-el-Mohdy, qui dévastait la basse Egypte, avait envoyé une tribu d'Arabes vers les Pyramides. Dugua, qui commandait au Kaire, envoya au général Davoust l'ordre de venir couvrir cette ville.

Affaire de Syenne.

Pendant que ce général avait ainsi délivré la moyenne Egypte de ce ramas de Mekains, Yambaouis, Mogrebins, Darfouriens, etc. qui, sous prétexe de la défense de la religion, étaient venus exercer dans ce pays le plus affreux brigandage, une dernière affaire achevait d'en expulser les Mamlouks, que nous avons laissés se reposant à Syenne après leur rentrée en Egypte par la vallée de Redizy. Le général Belliard, qui les avait suivis jusqu'à Koum-Ombos, avait laissé à Esneh le chef de brigade Eppler avec cinq cents hommes de la 21me pour surveiller ces Mamlouks, et les empêcher de redescendre.

Eppler, tourmenté de les savoir à Syenne, chargea le capitaine Renaud d'aller avec deux cents hommes les chasser de cette ville et les rejeter au-delà du Tropique.

Renaud marcha et arriva à Syenne le 27 floréal (16 mai 1799). A une demi-lieue de la ville, il apprit que les Mamlouks venaient à sa rencontre. Il se disposa à les recevoir; en effet, à peine fut-il en ligne, qu'il eut à soutenir une charge des plus vigoureuses; mais opposant à cette fougue un sang-froid et un calme impassibles, il fit exécuter sur eux à bout portant une fusillade qui les mit presque tous hors de combat. Aussitôt il fit marcher en avant avec la baïonnette au bout du fusil; les Mamlouks qui purent s'échapper s'enfuirent vers Philæ, et quelque temps après, ils vinrent l'un après l'autre se rendre à la discrétion du vainqueur.

La conquête de la haute Egypte était donc terminée et assurée; mais le chef des Mamlouks, Mourad-bey, restait seul indompté. Desaix ne comptant se reposer qu'après avoir soumis ce fier ennemi, résolut donc d'aller le forcer dans son dernier asile (la grande Oasis), pendant que le général Belliard irait à Cosseïr s'opposer à l'introduction de tout étranger par ce port. Il faisait à la fois les préparatifs des deux expéditions, lorsqu'un nouvel incident, certes bien inattendu, le força d'appliquer tous ses moyens à la seule expédition de Cosseïr. Les Anglais s'étaient présentés devant ce port le 20 floréal (9 mai 1799), mais Expédition sur Cosseïr.

ils n'avaient pas osé en prendre possession. Il était important et même de la plus grande urgence de les empêcher d'entretenir des intelligences avec le pays, et il fallait pour cela aller promptement s'emparer de la ville de Cosseïr.

La caravane composée de trois cent soixante hommes de la 21me, commandés par les généraux Belliard et Donzelot, partit de Kené le 6 prairial (25 mai), et arriva à Cosseïr le 10 prairial (29 mai).

Dès ce moment, toutes les tribus arabes qui habitent le désert entre le Nil et la mer Rouge, et qui jusque-là avaient épousé la cause des Mamlouks, reportèrent toute leur affection sur les Français, et les servirent avec le même zèle qu'ils avaient servi les anciens maîtres de l'Égypte. Le grand chérif de la Mecque lui-même, désavouant toutes les incursions des gens de son pays, entra en communication avec Desaix, et lui demanda amitié et protection pour le commerce.

On vit les caravanes reprendre leurs cours accoutumés, et les cafés de Moka arrivèrent à Cosseïr, comme les bleds d'Egypte purent arriver en Arabie.

Desaix donnait à l'administration de la haute Egypte tous les soins que réclamait ce malheureux pays, et il eut le bonheur de voir son

nom béni par tous les habitants, qui surent bientôt apprécier sa bonté et sa droiture; mais il ne perdait pas de vue son projet favori de l'expédition dans l'Oasis; il était sur le point de le réaliser, lorsque les événements de la basse Egypte la rendirent inutile.

Mourad, d'intelligence avec l'Ange-el-Mohdy ayant quitté l'Oasis, avait pris la route de Syout, était descendu vers Miniet, et de là avait traversé le Fayoum pour donner la main aux Arabes, que l'Ange avait envoyés à la hauteur des Pyramides, et contre lesquels le général Davoust avait marché. Ainsi Mourad laissait la haute Egypte au général Desaix, qui n'eut plus dès ce moment qu'à jouir des fruits de sa conquête.

CHAPITRE VII.

Bataille d'Aboukyr; Départ de Bonaparte pour la France.

Insurrection de la basse Egypte.

BONAPARTE de retour au Kaire sentait toute la difficulté de sa position: la haute Egypte était pacifiée, il est vrai, par les sages dispositions de Desaix, mais la basse Egypte était en feu.

On savait déjà partout que le Capitan-pacha allait amener de Rhodes quinze à dix-huit mille hommes, formant l'aile gauche d'une armée innombrable, conduite par le Grand-Visir lui-même, qui s'avançait par la Syrie.

On avait laissé six cents hommes au fort d'El-Arisch commandés par l'adjudant-général Cambise ; six cents hommes gardaient le poste de Catieh sous les ordres du général Junot.

Kléber fut chargé de la défense de toute la côte depuis El-Arisch jusqu'à Alexandrie, dont Marmont était commandant depuis que Kléber avait quitté cette ville en nivose (janvier précédent). Reynier reprit le commandement de la Charkié depuis le Kaire ét Suez jusqu'à Catieh. Enfin le général Destaing, ayant laissé le commandement de la place du Kaire au général Dugua, fut envoyé dans la province de Bahyreh à la poursuite des restes du rassemblement de l'Ange-el-Mohdy.

En effet, ce rassemblement conservait encore un caractère inquiétant, tandis que celui que l'Emir-Hadgy avait laissé sur la branche de Damiette était dissipé depuis long-temps.

Les Arabes ainsi que les Mamlouks savaient exactement quel était le premier point qui allait être attaqué, et ils avaient pour instruc-

tion spéciale de s'attacher à la branche de Rozette pour arrêter et détruire tous les convois et munitions destinés à la défense de cette partie de la côte.

Combat du général Dommartin, sur le Nil.

Bonaparte, qui prévoyait que le débarquement des troupes du Capitan-pacha aurait lieu entre Rozette et Alexandrie, envoya le premier messidor (19 juin 1799) le général de division d'artillerie Dommartin pour armer les forts en toute hâte. Ce général descendit le fleuve sur la felouque *le Nil*, armée de canons et escortée de soixante-cinq hommes. La navigation était alors très-difficile à cause de la baisse des eaux, et les marins ne pouvaient maîtriser la manœuvre. Rencontré le 2 par un parti de quatre à cinq mille Arabes, le général eut à soutenir contre eux, pendant plusieurs heures, le combat le plus acharné; dix hommes tués, quarante-cinq blessés, et seulement dix hommes en état de se battre, lui faisaient prévoir l'issue malheureuse du combat. Lui-même avait reçu quatre blessures, et les Arabes, qui s'étaient jetés à l'eau, l'entouraient et menaçaient de prendre le bâtiment à l'abordage. L'intrépide général, réunissant ses forces et ne voulant point tomber vivant entre les mains de l'ennemi, tenait un pistolet armé sur la soute aux poudres, dans l'intention de faire sauter la fe-

louque au moment où les Arabes s'en rendraient maîtres; mais les dix braves qui lui restaient soutinrent le combat, et parvinrent à le prolonger jusqu'à la nuit. Les Musulmans ne se battent ou du moins n'attaquent que de jour; ainsi, par leur courage opiniâtre, les Français furent dégagés et délivrés de ces terribles assaillants. Ils descendirent à Rosette; mais quelques jours après, le général y mourut de ses blessures.

Dispositions de départ de deux frégates d'Alexandrie.

Depuis long-temps le général Berthier, chef de l'état-major de l'armée, avait sollicité son retour en France, à cause d'une surdité qui empirait journellement. Depuis le commencement de prairial (fin de mai), le bruit circulait parmi les officiers de marine à Alexandrie, que les deux frégates, *le Carrère* et *le Muiron*, étaient destinées à porter en France un personnage important. On ne douta plus qu'enfin, au retour de Syrie, Berthier n'eût obtenu la permission de partir. Cette nouvelle prit une plus grande consistance, lorsqu'on sut que le contre-amiral Ganteaume avait reçu l'ordre d'aller de suite faire préparer ces deux frégates. Le contre-amiral partit effectivement du Kaire le 6 messidor au soir (24 juin), sur le canot armé (*la Garonne*), escorté par cinquante hommes dans des bateaux à la suite, et par un bataillon

de la 4_e demi-brigade. Il ignorait le combat du général Dommartin, et regardait avec étonnement les cadavres français que le Nil avait rejetés sur ses bords, lorsqu'il fut sur le point de courir le même danger. Les Arabes venaient l'attaquer; heureusement le général Destaing, qui déjà parcourait la Bahiréh, les força de se replier et le dégagea à temps. Ganteaume arriva à Alexandrie le 15 messidor au soir (3 juillet), et trouva les deux frégates déjà armées et prêtes à partir.

Apparition de l'escadre turque à Alexandrie.

L'occasion était favorable; il n'y avait pas de croisière devant le port, et l'on pouvait en peu d'heures sortir des parages fréquentés par les vaisseaux ennemis. Ainsi donc, déjà à cette époque les commandants des frégates attendaient le personnage important que l'on annonçait, car ils se tenaient prêts à mettre à la voile. On tarda quelques jours, et il ne fut plus temps. Le 23 messidor (11 juillet) au matin, on vit paraître à Alexandrie ce fameux armement que les Egyptiens attendaient avec une si grande impatience : soixante-seize bâtiments, dont douze de guerre, vinrent arborer pavillon ottoman, et firent route à l'est. Le général Marmont expédia aussitôt plusieurs courriers au Kaire pour annoncer cette apparition au général en chef. Il ordonna en même temps au comman-

dant de Rahmanieh de lui envoyer toutes les troupes disponibles, et il renforça de deux cents hommes le poste d'Aboukyr. Le chef de bataillon Godard, commandant de ce poste, lui écrivit à quatre heures du soir que la flotte turque était mouillée dans la rade, et que, s'il était attaqué, on pouvait compter qu'il se défendrait à outrance. A cinq heures, quinze nouveaux bâtiments venant de l'ouest passèrent encore devant Alexandrie, et allèrent rejoindre la flotte.

Le 24 et le 25 (12 et 13 juillet) furent encore employés à attendre quelques bâtiments en retard, et le 25 au soir ils étaient réunis au nombre de cent treize, dont treize vaisseaux de 74, neuf frégates, dix-sept chaloupes canonnières, et le reste formant le convoi des transports.

Débarquement d'une armée turque.

Dans la journée du 26 (14 juillet), le général Destaing, après avoir dispersé les Arabes de la Bahiréh et empêché leur réunion avec Mourad, arriva à Alexandrie avec six cents hommes. Aussitôt le général Marmont prit la résolution d'aller s'opposer au débarquement des Turcs. Il partit en effet à dix heures du soir, avec douze cents hommes et cinq pièces de canon; mais à peine eut-il fait deux lieues, qu'un exprès du commandant d'Aboukyr lui

annonça que le débarquement avait été effectué dans la journée. A cette nouvelle Marmont rentra dans Alexandrie.

Le lendemain 27 (15 juillet), à la pointe du jour, on entendit de cette ville une vive canonnade entre le fort et les chaloupes canonnières. Attaqués à la fois par mer, et investis du côté de la terre par les troupes débarquées la veille, les trois cents hommes qui composaient toute la garnison avaient juré de se défendre et de s'ensevelir sous les ruines plutôt que de se rendre. Le commandant ne doutait pas qu'à la réception de sa dernière lettre le général Marmont ne vînt à son secours; alors il comptait seconder son attaque en faisant une sortie vigoureuse qui, mettant l'ennemi entre deux feux, l'eût fortement embarrassé dans un moment où il n'avait encore aucun établissement à terre, et l'eût vraisemblablement forcé de se rembarquer, pour aller tenter le débarquement sur quelqu'autre point. Ce plan était sagement conçu, et aurait réussi infailliblement si Marmont avait eu un peu plus de hardiesse et de confiance dans ses troupes; mais il craignit, en dégarnissant Alexandrie, de compromettre le salut de cette place : telle fut du moins son excuse. Cependant il était évident qu'une attaque directe

d'Alexandrie par mer était moins à craindre, les troupes ennemies étant à terre, qu'avant leur débarquement; car si elles eussent éprouvé un obstacle pour l'effectuer à Aboukyr, elles pouvaient changer inopinément la manœuvre des chaloupes, et venir précipitamment se jeter sur la grande plage qui entoure le port neuf, avant que les Français eussent eu le temps de faire le chemin par terre pour s'y opposer. Le malheureux Godard se trouva donc réduit à ses propres forces. Son courage n'en fut point abattu. Il voulait gagner du temps; c'était son but essentiel, car il comptait bien qu'on ne tarderait pas à venir attaquer les Turcs.

Les Turcs prennent le fort d'Aboukyr.

Le fort d'Aboukyr, situé à l'extrémité d'une presqu'île, sur un rocher d'un accès difficile par mer, était défendu vers la terre par une redoute placée à l'origine de la presqu'île. Le commandant Godard laissa trente-cinq hommes dans le fort, sous le commandement du chef de bataillon du génie Vinache, et alla s'établir dans la redoute avec deux cent soixante-cinq hommes. Depuis le matin il se battait avec un acharnement inouï, et peut-être il eût fait renoncer les Turcs à cette attaque, sans un événement imprévu qui fut la cause de sa perte. Vers quatre heures du soir, le caisson

qui contenait ses poudres prit feu, et le priva de toutes ses munitions. Les Turcs aussitôt profitèrent de cette circonstance et montèrent à l'assaut; les Français ne pouvant plus se défendre, la redoute fut prise, et tout ce qui s'y trouva fut égorgé.

Le fort n'avait plus de ressources; cependant il soutint un siége de deux jours, au bout desquels le commandant Vinache, voyant qu'il n'était point secouru et que les chaloupes commençaient à le bombarder, capitula, et fut fait prisonnier avec sa petite garnison de trente-cinq hommes. Les Turcs étaient si altérés de vengeance, que lorsqu'ils prirent possession du fort, ils voulaient, malgré la capitulation, massacrer les trente-cinq Français, sous prétexte de représailles d'El-Arisch et de Jaffa. Heureusement pour eux, l'activité et la fermeté d'un émigré français au service des Anglais les sauva.

Dès ce moment on s'attendait à voir l'armée turque paraître et camper sous les murs d'Alexandrie, si toutefois elle n'y était pas entrée de suite, car on n'avait encore commencé aucune des fortifications projetées pour sa défense, et sa garnison était alors une bien faible ressource. Dix-huit cents hommes de troupes de ligne, et douze cents marins qu'on avait Dispositions à Alexandrie.

armés à la hâte, auraient eu à combattre à la fois une population dès long-temps reconnue turbulente et cruelle, et une armée nombreuse. Avec un général entreprenant c'en était fait d'Alexandrie; mais heureusement les ennemis qui la menaçaient n'étaient que des Turcs, et leur chef un homme peu expérimenté dans l'art de la guerre.

Cependant le bruit courut dans la ville que les Turcs, ayant achevé de débarquer les hommes, l'artillerie et les munitions, avaient résolu de venir le 2 thermidor au matin (20 juillet) pour en commencer le siége. On fit toutes les dispositions pour les recevoir et les contenir jusqu'à l'arrivée du général en chef. Tout le monde resta sur pied dans la nuit du 1 au 2; mais les Turcs ne parurent point.

Dans la vue de mettre le port neuf à l'abri d'une attaque, on fit sortir la frégate *le Carrère* du port vieux pour la placer sous le canon du phare. Cette manœuvre donna l'éveil aux Turcs, qui vinrent alors établir une croisière devant les ports.

Leur armée de terre, loin de chercher à attaquer, ne pensait encore qu'à se défendre. Elle avait tracé, à gauche de la redoute, une grande ligne de retranchements appuyée sur la gauche au lac Mahaddié, et elle ne voulait

tenter

tenter aucune opération avant de s'être assuré cet établissement.

Enfin, le 2 thermidor (20 juillet), on reçut à Alexandrie trois courriers du général en chef. Sorti du Kaire pour couper la retraite à Mourad, alors chassé de la Bahiréh, où il avait été attiré par le rassemblement des Arabes et par l'expectative du débarquement des Turcs, Bonaparte était aux Pyramides lorsqu'il reçut les premiers courriers du général Marmont. A l'instant, et sans rentrer au Kaire, il expédia des ordres à toutes les divisions de l'armée. Il chargea Kléber de venir sur-le champ occuper Rozette, où se trouvait un grand parc d'artillerie. Il partit lui-même le 27 messidor (15 juillet) des Pyramides avec toutes les troupes disponibles au Kaire, et arriva à Rahmaniéh le 1er thermidor au soir (19 juillet). Le 2, le mouvement était déjà déterminé, et partant de Béda, village sur le canal, chaque corps alla occuper le poste qui lui était assigné. Le 3 au soir, Marmont eut ordre d'exécuter le long de la mer un mouvement combiné avec la marche de l'armée, pour reconnaître les positions de l'ennemi. Marche de l'armée française contre eux.

Le 5 au matin (20 juillet), l'officier du génie Picot se porta en reconnaissance avec vingt-cinq dragons et douze dromadaires. Il trouva,

à son grand étonnement, les Turcs dans le repos et le calme le plus parfait. Ne soupçonnait pas encore la marche des Français, ils restaient tranquilles dans leurs lignes, sans postes ni gardes avancées. Picot, enhardi par cette imprévoyance, s'avança jusqu'au pied des retranchements, où il fit même deux prisonniers.

Arrivée de Bonaparte à Alexandrie.

Le général Bonaparte arriva à Alexandrie à dix heures et demie du soir, et fit aussitôt la visite des forts. Rentré chez lui, il eut une vive conférence avec le commandant Marmont, à qui il reprocha d'une manière assez dure de ne s'être point opposé au débarquement et d'avoir laissé sacrifier une brave garnison. Il se promenait à grands pas dans sa chambre, en chemise, pendant que Marmont, suivant tous ses pas, essayait de se justifier. Il lui représentait que les Turcs étaient débarqués au nombre de quinze mille, tandis que lui n'avait que douze cents hommes. « Eh! avec » vos douze cents hommes, lui dit-il, je serais » allé jusqu'à Constantinople! » Il oubliait déjà qu'il avait conduit lui-même douze mille hommes sur cette route de Constantinople, et que dans trois mois il en avait perdu moitié, sans atteindre le but qu'il s'était proposé.

Le lendemain 6 (24 juillet), après avoir

fait toutes ses dispositions, Bonaparte sortit d'Alexandrie vers les trois heures après midi, et alla camper à une petite ruine sur le bord de la mer, connue sous le nom de Château de César.

Bataille d'Aboukyr.

Enfin le 7 (25 juillet), à sept heures du matin, l'ordre pour l'attaque fut donné. Les deux demi-brigades, la 18ᵉ et la 32ᵉ, formaient l'aile gauche, commandée par les généraux Lanusse, Destaing et Fugières. Le général Lannes avec sa division formait l'aile droite, et marchait le long du lac de Mahaddié. La cavalerie, commandée par le général Murat, était au centre et en avant.

L'action s'engagea par la gauche, le long de la mer, et la première ligne de retranchements en avant de la redoute fut emportée avec une ardeur extrême. Les Turcs poursuivis se réfugièrent alors dans cette redoute, qui attira toute l'attention. Les soldats de la 18ᵉ voulurent à l'envi la prendre d'assaut; mais ils éprouvèrent une résistance qui les obligea de se replier pour mieux combiner leur attaque. Les Turcs prirent ce mouvement pour le signal de la défaite des Français, et sortirent à l'instant de la redoute pour les poursuivre. Les deux demi-brigades étonnées perdirent leur avantage, et furent repoussées jusque sur le

quartier-général. Bonaparte eut un moment d'inquiétude, il voyait la ligne rompue, et il fut sur le point d'ordonner la retraite sur Alexandrie. Il courut même dans ce désordre un très-grand danger : un caisson de gargousses prit feu à côté de lui, son habit fut brûlé, mais il n'eut aucun mal. Heureusement la présence d'esprit d'un homme sauva l'armée, ramena la victoire, et fit en un instant changer les lauriers de l'ennemi en d'éternels cyprès.

Il existe dans les armées ottomanes un usage barbare, reste affreux de ces coutumes sanguinaires des Tartares leurs aïeux. On paye un prix convenu pour chaque tête ennemie apportée au camp pendant et après l'action.

Les Turcs, sortis tous de la redoute à la poursuite de l'aile gauche des Français, s'amusaient à couper les têtes des morts et des blessés qu'ils rencontraient. L'appât de la récompense promise leur fit laisser la redoute sans défense, parce que ceux qui retournaient sur leurs pas couraient apporter au quartier-général leur sanglant trophée. L'adjudant général Roize, chef d'état-major de la cavalerie, aperçut le premier cette faute des Turcs, et proposa aussitôt au général Murat de se précipiter dans la redoute et de s'en emparer. Murat saisit cette idée avec empressement, et

à l'instant la cavalerie française se porta avec rapidité entre la redoute et la mer, pendant qu'une partie entra dans les retranchements. Elle fut bientôt secondée par l'aile droite, qui s'ébranla et attaqua la gauche de l'ennemi.

Les Turcs se voyant coupés retournèrent et abandonnèrent la poursuite de l'aile gauche des Français, mais ils se trouvèrent entre deux feux. La 18ᵉ et la 32ᵉ se rallièrent et reprirent à leur tour l'offensive; elles les pressèrent et les acculèrent entre la mer et la cavalerie. Le carnage fut horrible, et ces malheureux, qui ignoraient jusqu'aux lois les plus sacrées de la guerre, ne pensèrent pas même à se constituer prisonniers. On fut obligé de les massacrer et de les jeter dans la mer, où la cavalerie les poursuivit jusqu'à ce qu'elle les vit tous noyés.

Aussitôt Murat attaqua et força le village situé entre la redoute et le fort. Le général Lannes avança sur la seconde ligne, qui fut emportée avec plus de facilité encore que la première; tout fut culbuté, tout fut pris; le camp entier des Turcs devint la proie du soldat. Murat pénétra lui-même jusqu'à la tente de Séid-Mustapha, pacha de Romélie, commandant cette expédition, et courut à lui pour en faire son prisonnier; celui-ci alla à sa rencontre, et à l'instant où le général français venait pour l'ar-

rêter. Mustapha lui tira un coup de pistolet dont la balle l'atteignit au-dessous de la mâchoire inférieure, mais ne le blessa que légèrement. Murat, d'un coup de sabre, lui abattit deux doigts de la main droite, et, le faisant saisir par deux soldats, l'envoya au quartier-général.

Il n'y avait alors aucune embarcation à terre, et comme on ne fit point de prisonniers, il n'a dû se sauver aucun homme de cette armée, à laquelle les habitans croyaient que rien ne pouvait résister, et dont l'objet général était de préparer les voies au Grand-Visir, qui, pour ne pas se compromettre, ne marchait qu'avec circonspection et timidité.

Les Français perdirent à la première attaque de la redoute plusieurs bons officiers, dont la mort faisait autant de plaies profondes à l'armée, qui ne pouvait réparer leur perte. Bonaparte a cité, dans son rapport sur cette affaire, l'adjudant-général Laturcq, le chef de brigade Duvivier, le général du génie Crétin qui avait succédé à Caffarelli, et son aide-de-camp, le jeune Guibert, qui donnait les plus brillantes espérances. La mort de ces quatre officiers causa un deuil général dans l'armée, dont ils s'étaient acquis l'estime la mieux acquise. Crétin ne mourut pas sur le champ de bataille, mais, transporté à Alexandrie, il y ex-

pira au bout de deux jours, et fut enterré dans la plate-forme au sommet de la grande montagne d'observation, qui, dès ce moment, reçut et porta le nom de fort Crétin. Le monticule qui est à l'ouest, plus près de la ville, avait déjà reçu le nom de fort Caffarelli.

Une partie remarquable de ce rapport est le mot du général Fugières que Bonaparte cite lui-même. Ce général avait eu le bras gauche emporté d'un coup de canon, et on fut obligé de l'amputer jusqu'à l'omoplate, sa blessure était épouvantable; tout le monde pensait, et il le croyait lui-même, qu'il n'y survivrait pas. Bonaparte alla le voir : général, lui dit Fugières, peut-être un jour vous envierez mon sort; je meurs au champ d'honneur. Bonaparte n'a que trop prouvé depuis, qu'il n'enviait nullement le sort de ceux qui mouraient au champ d'honneur, puisqu'il a préféré une vie ignominieuse.

Siége et reprise du fort d'Aboukyr.

Cependant le fort d'Aboukyr, qui contenait six mille hommes réfugiés du camp, résistait, et malgré la sommation qui fut faite le 8 thermidor (26 juillet), la garnison refusa absolument de se rendre; elle avait présent à sa pensée le sort des prisonniers d'El-Arisch et de Jaffa. La terreur, mêlée au désespoir, lui fit prendre la résolution de pousser sa défense jusqu'à la

rêter, Mustapha lui tira un coup de pistolet dont la balle l'atteignit au-dessous de la mâchoire inférieure, mais ne le blessa que légèrement. Murat, d'un coup de sabre, lui abattit deux doigts de la main droite, et, le faisant saisir par deux soldats, l'envoya au quartier-général.

Il n'y avait alors aucune embarcation à terre, et comme on ne fit point de prisonniers, il n'a dû se sauver aucun homme de cette armée, à laquelle les habitants croyaient que rien ne pouvait résister, et dont l'objet général était de préparer les voies au Grand-Visir, qui, pour ne pas se compromettre, ne marchait qu'avec circonspection et timidité.

Les Français perdirent à la première attaque de la redoute plusieurs bons officiers, dont la mort faisait autant de plaies profondes à l'armée, qui ne pouvait réparer leur perte. Bonaparte a cité, dans son rapport sur cette affaire, l'adjudant-général Leturcq, le chef de brigade Duvivier, le général du génie Crétin qui avait succédé à Caffarelli, et son aide-de-camp, le jeune Guilbert, qui donnait les plus grandes espérances. La mort de ces quatre officiers excita un deuil général dans l'armée, dont ils emportaient l'estime la mieux acquise. Crétin ne mourut pas sur le champ de bataille; mais, transporté à Alexandrie, il y ex-

pira au bout de deux jours, et fut enterré dans la plate-forme au sommet de la grande montagne d'observation, qui, dès ce moment, reçut et porta le nom de fort Crétin. Le monticule qui est à l'ouest, plus près de la ville, avait déjà reçu le nom de fort Caffarelli.

Une partie remarquable de ce rapport est le mot du général Fugières que Bonaparte cite lui-même. Ce général avait eu le bras gauche emporté d'un coup de canon, et on fut obligé de l'amputer jusqu'à l'omoplate, sa blessure était épouvantable; tout le monde pensait, et il le croyait lui-même, qu'il n'y survivrait pas. Bonaparte alla le voir : général, lui dit Fugières, peut-être un jour vous envierez mon sort; je meurs au champ d'honneur. Bonaparte n'a que trop prouvé depuis, qu'il n'enviait nullement le sort de ceux qui mouraient au champ d'honneur, puisqu'il a préféré une vie ignominieuse.

Cependant le fort d'Aboukyr, qui contenait six mille hommes réfugiés du camp, résistait, et malgré la sommation qui fut faite le 8 thermidor (26 juillet), la garnison refusa absolument de se rendre; elle avait présent à sa pensée le sort des prisonniers d'El-Arisch et de Jaffa. La terreur, mêlée au désespoir, lui fit prendre la résolution de pousser sa défense jusqu'à la

Siége et reprise du fort d'Aboukyr.

dernière extrémité. En conséquence, on fut obligé d'établir des batteries pour commencer le bombardement. Le général Lannes fut chargé du siége; mais ayant été blessé le 10, ce commandement fut remis au général Menou.

C'est ici que, pour la première fois depuis le siége d'Alexandrie, on voit figurer activement ce général, qui ne s'était fait connaître jusque-là que par des prétentions outrées dans tous les genres de réputation, parmi lesquelles il comptait sans doute pour beaucoup le talent d'envoyer au général en chef des épopées verbeuses pour lui rendre compte des faits les plus simples, et c'est ce merveilleux talent qui lui avait mérité du général en chef le surnom de la vieille bonne femme; mais ce n'est pas encore le moment de peindre le caractère de cet homme qui a tant influé sur les malheureuses destinées de l'armée. Heureusement que dans cette circonstance l'activité du général d'artillerie Faultrier, et surtout la position affreuse des Turcs dans le fort, prévinrent les mauvais effets de la lenteur accoutumée du général Menou. Sans eau, sans vivres, ni munitions, les assiégés avaient avec eux des femmes et des chevaux. Ils renvoyèrent d'abord les premières, dont les soldats français s'emparèrent à leur sortie du fort, malgré la

fusillade qu'ils essuiaient des Turcs; ceux-ci lâchèrent bientôt après leurs chevaux qu'ils ne pouvaient plus nourrir assez long-temps pour pouvoir les manger. Leur escadre tenta quelques efforts pour les secourir, mais ce fut infructueusement. Des chaloupes étaient parvenues à débarquer du canon de gros calibre; mais à peine ces pièces furent-elles à terre qu'elles tombèrent entre les mains des Français. On en remarqua deux de bronze doré que le roi d'Angleterre avait données au Grand-Seigneur; le général en chef en fit présent à Murat, et voulut que l'on y gravât le nom de ce général.

L'établissement des batteries de bombardement fut quelque temps contrarié par un feu croisé de quinze chaloupes cannonières qui étaient venues manœuvrer des deux côtés de la presqu'île; mais ces chaloupes, et une frégate turque mouillée près du fort, ayant éprouvé les premiers effets des batteries, se virent obligées de reprendre le large, et d'abandonner les Turcs.

Ceux-ci se voyant alors sans espérance de secours tentèrent des sorties dans lesquelles, se battant en désespérés, ils ne perdaient jamais moins de deux à trois cents hommes; ils furent même tellement poussés dans une de ces sorties,

qu'ils furent jetés dans la mer et noyés au nombre de quinze cents.

Enfin le fort endommagé par les bombes s'écroulait de toutes parts; quinze cents hommes déjà ensevelis sous ses ruines faisaient de ce lieu un horrible charnier. Les trois mille hommes restants éprouvaient toutes les souffrances de la faim et de la soif, lorsqu'ils se déterminèrent à implorer la clémence du vainqueur. Le 15 thermidor (2 août), le fils du pacha sortit à la tête de cette bande de spectres effroyables, qui jetant leurs armes çà et là, tombèrent aux genoux des Français. Ainsi finit cette menaçante expédition, dont le résultat ne dut pas inspirer au Visir une grande confiance dans ses moyens, mais qui lui fit redoubler d'activité pour les porter outre mesure.

Bonaparte était rentré à Alexandrie le 9 au soir (27 juillet) avec le pacha prisonnier, qu'il envoya de suite au Kaire, afin que les Egyptiens ne pussent pas révoquer en doute l'anéantissement total de l'armée ottomane, et il fit partir le 16 (3 août) l'aviso *l'Osiris* pour porter ces nouvelles en France.

Le pacha lui avait donné des détails sur ce qui se passait en Europe; mais cet homme, peu versé dans la connaissance des affaires, ne pouvait entièrement satisfaire sa curiosité.

Communications avec les Anglais.

Il résultait de ses rapports, que les succès des armées alliées contre la France avaient toujours continué depuis les dernières nouvelles que Bonaparte avait reçues devant Acre; mais ce général désirait connaître de plus grandes particularités; il avait besoin, à cet effet, de se procurer des journaux, et surtout la conversation de quelqu'Anglais de marque. Il saisit en conséquence l'occasion de l'échange des prisonniers faits au fort d'Aboukyr, et il chargea son aide-de-camp Merlin, et le jeune Descorches, officier de marine, d'aller porter ses propositions à l'ennemi. Dans le même moment, on vit arriver l'officier de génie Vinache que les Anglais envoyaient sur sa parole, avec la même mission, ce qui amena de fréquentes communications, dans lesquelles le secrétaire de Smith se rendit auprès de Bonaparte, avec les journaux anglais jusqu'au 10 juin. Celui-ci avait rempli son but, et l'échange des prisonniers fut consommé; mais l'envoyé de Smith voulait aussi remplir le sien, il désirait connaître l'esprit de l'armée et des habitants. Le général Bonaparte, qui l'avait pénétré, ne lui en laissa pas le moyen. Il l'obsédait par les honneurs qu'il lui rendait, le faisait manger à sa table, s'attachait à lui, et ne le perdait pas de vue un instant. Un jour

l'officier Anglais mit la conversation sur la situation intérieure de l'Egypte, et après s'être long-temps abandonné dans un étalage d'esprit et de connaissances, il demanda comment il était possible que les Français pussent s'accommoder de la société et des mœurs des Turcs. Le général en chef ne lui répondit rien d'abord; mais au bout de quelque temps, il lui dit: « Vous devez bien vous ennuier en mer, messieurs; vous avez heureusement le plaisir de la pêche. Pêchez-vous beaucoup? » l'Anglais vit bien qu'il était deviné, et il ne répondit que par le même silence.

Parmi les nombreuses conjectures que fit naître bientôt après le départ précipité du général en chef, on ne manqua pas de remarquer qu'il avait été souvent seul avec cet Anglais, et, sur ce que tous les vaisseaux qui formaient la croisière ennemie disparurent quelques jours après, on ne manqua pas de conclure que Bonaparte avait ménagé avec Smith des arrangements pour son départ, et même une assurance pour son retour, qu'il effectua vingt jours après. Cette hypothèse, invraisemblable sous tous les points de vue, ne peut se soutenir aux yeux de ceux qui connaissent le caractère de sir Sydney-Smith, et l'aigreur, pour ne rien dire de plus, qui se faisait sentir dans leurs

communications. Smith, outre son devoir compromis, pouvait-il avoir si promptement oublié les injures qu'il avait reçues de Bonaparte devant Acre, et lui rendre un tel service au mépris de toutes les lois de l'honneur.

Osman Roguey et Osman Kiriey ont la tête tranchée.

Parmi les prisonniers faits le 15 thermidor (2 août), au fort d'Aboukyr, se trouvaient deux hommes marquants qui avaient beaucoup influé sur les soulèvements de la basse Egypte. L'un était cet Osman-Roguey-Candiote, gouverneur de Rozette, pour Salah-Bey, dont j'ai parlé dans le chapitre second. L'autre, était Osman-Kiriey-el-Tchaouchié commandant de Bérimbal; c'était par leur intermédiaire que Mourad-Bey avait été informé de l'approche de la flotte, et que la province entière de la Bahiréh s'était mise en armes. Bonaparte refusa constamment de les comprendre dans l'échange, et de leur pardonner. Il fit trancher la tête à Osman-Kiriey sur la place d'Alexandrie, et envoya Osman-Roguey à Rozette, où il eut le même sort. Ainsi Bonaparte justifiait par là les craintes que les Turcs avaient conçues sur l'exécution des traités, et il se montrait plus barbare qu'eux dans les lois de la guerre.

Départ de l'escadre turque.

Le 18 thermidor (5 août), la croisière anglaise, composée des vaisseaux *le Tigre* et *le Thésée*, la frégate *l'Alliance* et deux chebecks,

se sépara de l'escadre turque, qui abandonna les parages de l'Egypte, et alla auprès du Grand-Visir mouiller dans le port de Jaffa.

Enfin, le 19 au matin (6 août), le général Bonaparte quitta Alexandrie et se rendit au Kaire.

Déjà, avant la bataille, il en avait annoncé le succès au Divan par la lettre suivante, écrite dans son style prophétique accoutumé.

Lettre de Bonaparte, au Divan du Kaire.

AU DIVAN DU KAIRE,

Choisi parmi les gens les plus sages, les plus instruits et les plus éclairés. Que le salut du prophète soit sur eux!

3 thermidor an VII (21 juillet 1799).

« Je vous écris cette lettre pour vous faire connaître » qu'après avoir fait occuper le lac Natron, et parcouru » la Bahiréh, pour rendre la tranquillité à ce malheu- » reux peuple, et punir nos ennemis, nous nous som- » mes rendus à Rahmaniéh; nous avons accordé un par- » don général à la province, qui est aujourd'hui dans » une situation parfaitement tranquille.

» Quatre-vingts bâtiments, petits et grands, se sont » présentés pour attaquer Alexandrie; mais ayant été » accueillis par des bombes et des boulets, ils ont été » mouiller à Aboukyr, où ils commencent à débarquer. » Je les laisse faire, parce que mon intention est, lors- » qu'ils seront tous débarqués, de les attaquer, de tuer » tout ce qui ne voudra pas se rendre, et de laisser la

» vie aux autres, pour les mener prisonniers; ce qui
» sera un beau spectacle pour la ville du Kaire. Ce qui
» avait conduit cette flotte ici était l'espoir de se réunir
» aux Mamlouks et aux Arabes, pour piller et dévaster
» l'Egypte. Il y a sur cette flotte des Russes qui ont en
» horreur ceux qui croient à l'unité de Dieu, parce que,
» selon leurs mensonges, ils croient qu'il y en a trois;
» mais ils ne tarderont pas à voir que ce n'est pas le
» nombre des Dieux qui fait la force, et qu'il n'y en a
» qu'un seul, père de la victoire, clément et miséricor-
» dieux, combattant toujours pour les bons, confondant
» les projets des méchants, et qui dans sa sagesse a dé-
» cidé que je viendrais en Egypte pour en changer la
» face, et substituer à un régime dévastateur un régime
» d'ordre et de paix. Il donne par là une marque de sa
» haute puissance; car, ce que n'ont pu faire ceux qui
» croient à trois, nous l'avons fait, nous qui croyons
» qu'un seul gouverne la nature et l'univers.

» Et quant aux Musulmans qui pourraient se trouver
» avec eux, ils seront réprouvés parce qu'ils se sont alliés,
» contre l'ordre du prophète, à des puissances infidèles
» et à des idolâtres. Ils ont donc perdu la protection qui
» leur aurait été accordée; ils périront misérablement.
» Le Musulman qui est embarqué sur un bâtiment où
» est arborée la croix, celui qui tous les jours entend
» blasphémer contre le seul Dieu, est pire qu'un infidèle
» même.

» Je désire que vous fassiez connaître ces choses aux
» différents divans de l'Egypte, afin que les malinten-
» tionnés ne troublent pas la tranquillité des différents
» villages; car ils périraient comme Damanhour et tant
» d'autres, qui ont par leur mauvaise conduite mérité
» ma vengeance.

» Que le salut de paix soit sur les membres du Divan! »

La ville du Kaire était dans les plus vives alarmes sur les résultats de ce grand événement. Les habitants faisaient certainement des vœux secrets pour les succès des Musulmans, mais ils n'osaient les manifester. D'ailleurs le général Dugua et l'administrateur Poussielgue faisaient mouvoir les ressorts de la politique la plus déliée pour contenir les chefs : car en se rendant maîtres de leur opinion, ils étaient sûrs de capter celle de la multitude, qui leur était dévouée. Cependant, malgré cette tranquillité, on n'avait négligé aucun des moyens de sûreté que la prudence suggère ; toutes les dispositions furent prises pour assurer aux Français une retraite dans la citadelle, et on y transporta tous les papiers des administrations établies dans les divers quartiers. Mais bientôt toutes les craintes disparurent, la joie et l'enthousiasme éclatèrent à la nouvelle de la victoire, qui pénétra et se répandit dans toute l'Égypte. Les Français se sentaient soulagés d'un grand poids : c'était la première bataille dans laquelle un revers eût compromis le salut de l'armée, et cette victoire assurait son sort au moins pour quelque temps.

Retour de Bonaparte au Kaire.

Bonaparte, de retour au Kaire, y reçut en souverain les hommages et les félicitations des Français et des habitants ; mais il ne se faisait pas illusion sur sa véritable position. Qu'étaient

en

en effet dix-huit mille hommes de moins pour une puissance comme la Porte ! et dans la manière de voir des Musulmans, un premier revers devenait un puissant motif pour retourner à la charge avec plus d'acharnement. L'amour-propre humilié était un stimulant qui se joignait à tous ceux de l'intérêt politique et de la religion. Bonaparte sentit donc que l'affaire d'Aboukyr ne pouvait être considérée que comme un épisode militaire qui ne décidait rien sur le sort d'une armée s'affaiblissant tous les jours, et qui devait finir par succomber dans une lutte aussi inégale.

Bonaparte tremblait d'être forcément le témoin de cet événement, qu'il croyait même n'être pas éloigné ; car alors c'en était fait de sa réputation et de lui, qui voulait passer pour infaillible. L'échec de la Syrie n'était qu'une pierre qui s'était détachée du monument de sa gloire, et le bruit de sa chute s'était perdu dans l'espace qui le séparait de l'Europe; mais son état de prisonnier de guerre, quelles que fussent les conditions, eût fait écrouler le monument avec un fracas qui eût étonné le monde. Il ne perdait donc pas de vue le projet favori de son évasion secrète, et il avait bien recommandé au contre-amiral Ganteaume et au chef de division Dumanoir de le prévenir aussitôt

que la croisière ennemie aurait quitté les côtes d'Egypte.

Premières ouvertures de négociations avec le Grand-Visir.

Cependant les Anglais pouvaient ne pas s'éloigner. Dans cette hypothèse, il voulut préparer pour lui ou pour son successeur les voies à un accommodement; et pour se concilier d'avance les bonnes graces de la Porte, il donna la liberté à son prisonnier, Seïd-Mustapha, et le chargea d'une lettre pour le Grand-Visir, à qui il proposait les bases d'un arrangement; mais ces bases, comme on le pense bien, étaient celles d'un vainqueur : aussi n'eurent-elles aucunes suites. Le Visir était à Damas, et n'arrêta pas un instant le rassemblement et la marche de son armée.

Bonaparte s'attachait particulièrement à rassurer les habitants de l'Egypte sur les vrais motifs de la guerre contre les Ottomans. Il faisait tous ses efforts surtout pour leur prouver que la cause de la religion ne courait aucun danger dans cette affaire; s'il avait pu, en effet, ôter ce prétexte aux Ottomans, il leur aurait enlevé un grand nombre d'auxiliaires dans l'intérieur; mais s'il n'y réussit point, du moins il le tenta à cette époque. On a vu, par sa lettre au divan, avec quelle adresse il empruntait le langage sacré, et annonçait qu'il avait abjuré le dogme de la trinité pour ne professer que

l'unité, principe fondamental de la religion musulmane. Il entachait par là ses ennemis du reproche de leur alliance avec les chrétiens, que les vrais croyants n'ont cessé de faire aux Osmanlys depuis plus d'un siècle.

Nous ne pouvons assurer que les Musulmans ajoutèrent une foi bien sincère à toutes ces paroles; mais ils paraissaient se faire un plaisir de croire que les Français finiraient par embrasser la religion de Mahomet. L'initiation du général Menou justifiait cette opinion; mais elle se confirma d'autant plus à l'époque dont nous parlons, que Bonaparte, dans une assemblée de grands cheiks, leur renouvela, de son propre mouvement, la promesse qu'il leur avait faite après l'insurrection du Kaire, de bâtir, une grande et belle mosquée. Il en assigna l'emplacement sur la place Esbekieh, en face de son palais; et quoique manquant alors de tout, il les assura qu'il rendrait cette mosquée rivale par ses richesses de celle de Sainte-Sophie de Constantinople.

La conquête de la Haute-Egypte était terminée, ce pays était entièrement pacifié; mais les Mamlouks n'étaient pas encore soumis. Après la défaite des Turcs à Aboukyr, ils prirent la résolution d'aller grossir l'armée du Grand-Visir et de se réunir à Ibrahim-bey déjà

campé à Gazah. Hassan et Osman, qui avaient été jetés au-dessus de Syenne, redescendirent par le désert en évitant le bord du Nil, traversèrent l'isthme de Suez, et s'établirent à l'avant-garde de l'armée des Ottomans. Kléber, avec sa division, avait été renvoyé à Damiette aussitôt après la bataille d'Aboukyr, avec la mission d'observer les mouvements de la Syrie.

De son côté Mourad, chassé de la Bahiréh, eût bien désiré prendre la même route qu'Osman et Hassan; mais ne pouvant tenter le passage du Nil, il remonta vers Siout, où nous allons bientôt suivre sa marche.

Départ des membres de la commission des sciences et arts pour la haute Egypte.

On n'avait pas encore entrepris la plus belle conquête que les Français devaient faire en Egypte. Les sciences épiaient et attendaient avec impatience le moment où elles pourraient aller visiter la terre qui fut leur berceau, et explorer les monuments de la haute Egypte. Déjà quelques-uns des membres de la commission s'étaient empressés de profiter de toutes les circonstances que les événements leur offraient pour admirer ces belles productions de l'art dont l'étude avait été l'unique but de leur voyage. M. Denon, dessinateur agréable, s'était attaché au général Desaix, et n'avait pas craint de courir toutes les chances d'une guerre qui ne lui offrait que des fatigues et des périls. Il

était revenu au Kaire, où les richesses de son porte-feuille excitèrent un enthousiasme et une émulation générale. Cependant M. Denon n'avait pu voir les objets qu'à la hâte, ses dessins se composaient de vues charmantes qui plaisaient aux yeux, mais où la science exacte ne trouvait pas encore son compte. On voyait qu'après lui, il y avait de riches moissons à faire; il était important d'avoir non-seulement des vues, mais des plans exacts, des élévations et des coupes. Il fallait étudier les détails, le compas à la main, et surtout dessiner exactement ces nombreux hiéroglyphes, qui étaient l'explication des vastes tableaux dont les faces de tous les murs étaient décorées, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Il fallait enfin pouvoir, par l'étude circonstanciée des monuments, chercher à en assigner l'origine et le but. M. Denon avait fortement excité la curiosité, et on résolut de la satisfaire. On savait qu'un autre dessinateur infatigable et patient appliquait déjà depuis quelques mois sur les lieux toutes les ressources de son érudition et de ses connaissances dans la géographie et dans l'architecture. M. Jomard était à Esneh comme ingénieur géographe; mais il était seul, et on brûlait de courir à son secours.

On sentait tous les avantages d'un examen ri-

goureux, fait par un grand nombre d'hommes exercés. Il était impossible qu'alors rien échappât à leur pénétration, et on était assuré, de cette manière, de transporter, pour ainsi dire, en France le sol et les monuments.

On demanda au général en chef l'autorisation et les moyens de monter dans la haute Egypte, et aussitôt les membres de la commission alors présents au Kaire furent formés pour ce voyage en deux divisions, dont l'une reconnaissait pour chef M. Fourrier, secrétaire perpétuel de l'Institut, et l'autre, M. Costaz, géomètre. Ils partirent le 3 fructidor (20 août), et arrivèrent à Philæ, limite de l'Egypte et de l'Ethiopie, le 25 fructidor (11 décembre.)

Ils développèrent tous dans ce voyage un zèle et un courage que rien ne put attiédir. Leur ardeur semblait s'accroître avec celle d'un climat brûlant, que les hommes ni les animaux ne pouvaient supporter. Pour en donner une idée, il suffit de dire que, pendant le voyage, le thermomètre de Réaumur s'élevait à 32 degrés au-dessus de glace, à l'ombre sur le Nil, et à 54 degrés, la boule posée sur le sable à terre. Mais les intrépides voyageurs semblaient pressentir que leurs travaux seraient bientôt le seul trophée qui resterait

d'une expédition commencée avec de si belles espérances.

Les Anglais avaient quitté la croisière d'Alexandrie le 24 thermidor (11 août). Il est probable que, comptant sur l'établissement de l'armée turque dans les terres d'Egypte, ils avaient cru pouvoir en tirer des vivres, ou tout au moins de l'eau. Dans cette espérance, leurs approvisionnemens n'étaient pas considérables, et commençant à en manquer, ils prirent la résolution d'aller en Chypre. Le contre-amiral Ganteaume s'empressa de faire connaître cette résolution au général en chef; elle arriva au Kaire le 30 thermidor (17 août). Le départ fut à l'instant résolu; mais il importait que cette détermination demeurât un secret impénétrable, même à ceux que Bonaparte voulait emmener avec lui. Il craignait, peut-être avec raison, que dans la position difficile où il l'avait mise, l'armée ne consentît pas à le laisser partir. Le soldat ne connaît ni ne veut entendre aucune raison d'ambition ni de politique; l'honneur chez lui est la première loi; et Bonaparte, partant et abandonnant des hommes qui s'étaient sacrifiés pour lui, n'eût plus été à leurs yeux qu'un lâche déserteur qui donnait l'exemple du *sauve qui peut*. L'armée eût exigé que son chef par-

Départ des Anglais d'Alexandrie.

Départ de Bonaparte du Kaire.

tageât son sort tout entier; et puisque le soldat s'était attaché à sa fortune, il devait, à son tour, s'attacher à celle du soldat.

Telles furent ses craintes, et personne ne pénéta son secret. Il feignit une tournée dans le Delta, qu'il ne connaissait pas, et il écrivit au divan du Kaire la lettre suivante :

Sa lettre au divan.

30 thermidor an VII (17 août 1799.)

Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

« Je pars demain pour me rendre à Menouf, d'où je » ferai différentes tournées dans le Delta, afin de voir » par moi-même les injustices qui pourraient être com» mises, et prendre connaissance des hommes et du » pays.

» Je vous recommande de maintenir la confiance parmi » le peuple. Dites-lui souvent que j'aime les Musulmans, » et que mon intention est de faire leur bonheur. Faites» leur connaître que j'ai pour conduire les hommes deux » grands moyens, la persuasion et la force; qu'avec » l'une, je cherche à me faire des amis, qu'avec l'autre » je détruis mes ennemis.

» Je désire que vous me donniez le plus souvent pos» sible de vos nouvelles, et que vous m'informiez de » la situation des choses. »

Départ de Bonaparte pour la France.

Il partit en effet le 1er fructidor (18 août), emmenant avec lui les généraux Berthier, Andréossy, et deux cent cinquante guides que

commandait Bessières. Il avait envoyé au général Kléber à Damiette l'ordre de se trouver le 7 fructidor (24 août) à Rozette pour conférer avec lui sur des objets importants; et il fit savoir en même temps au contre-amiral Ganteaume que son intention était de partir le 5 (22 août). Cependant ce même jour le contre-amiral avait fait sortir du port d'Alexandrie l'aviso *la Foudre*, qui faisait partie de l'escadrille, et lui avait donné l'ordre d'aller à la découverte. L'aviso prit le large, et signala vers les bouches du Nil un bâtiment qui fuyait dans l'est à toutes voiles.

Pendant ce temps, Bonaparte avait mandé au général Menou de se trouver le 5 au soir sur le bord de la mer, entre le pharillon d'Alexandrie et l'anse de Canope. Arrivé là, il fit mettre pied à terre à tout le monde, ordonna de lâcher et abandonner tous les chevaux, ne se réservant que les armes, et il annonça à sa troupe étonnée qu'elle allait le suivre et partir pour France.

On peut penser quelle fut la joie de ce petit nombre d'élus: Menou fut investi du commandement des trois provinces d'Alexandrie, de Rozette, et de Bahiréh; Bonaparte le chargea de remettre un paquet cacheté au général Kléber, et de se rendre à l'instant même à Alexan-

drie pour faire embarquer de suite sur les frégates qui étaient déjà hors du port les généraux Marmont, Lannes et Murat, ainsi que M. Denon qui se trouvait dans cette ville depuis quelques jours.

Enfin l'embarquement s'effectua à dix heures du soir, et l'on mit à la voile le lendemain 6 fructidor (23 août) à la pointe du jour.

L'escadrille était composée, comme je l'ai dit, des deux frégates, *le Carrère* sur laquelle était le chef de division Dumanoir, avec les généraux Lannes, Murat et Marmont, et *le Muiron* qui portait Bonaparte, son secrétaire M. Bourienne, et son aide-de-camp Lavalette; le contre-amiral Ganteaume, les généraux Berthier et Andréossy, et MM. Monge et Bertholet.

Au moment où on allait mettre à la voile, on vit arriver en toute hâte un bateau qui portait un Français dans l'attitude d'un suppliant; Bonaparte avait pris la ferme résolution de n'amener que ceux qu'il avait désignés. Il fit donner au bateau l'ordre de se retirer; mais celui-ci arriva à la frégate, et s'y attacha. On reconnut M. Parceval-de-Grandmaison, littérateur, membre de la commission. Bonaparte tenait ferme, et ne voulait pas le recevoir, mais MM. Monge et Bertholet intercédant

pour lui, obtinrent enfin qu'il fût embarqué sur *le Carrère*.

Trois petits bâtiments étaient destinés à accompagner les frégates, et à leur servir d'éclaireurs; l'un était la pinque *la Revanche*, l'autre l'aviso *l'Indépendant*, et le troisième l'aviso *la Foudre*. J'ai dit que ce dernier était allé à la découverte, pour voir s'il n'y avait pas de bâtimens ennemis au large. Le capitaine Lelong qui le commandait, avait reçu ses instructions le 5 au matin (22 août). Il était spécialement chargé de prendre terre à Malte, pour y recueillir des nouvelles du continent et de la mer. Il portait les drapeaux pris à la bataille d'Aboukyr; comme il revenait de sa mission dans l'est, il se trouvait à poupe du général au moment où l'on mit à la voile. Il suivait en bon ordre, conservant toujours sa distance; mais il ne pouvait aller prendre son rang avec les autres petits bâtiments à l'avant-garde.

Bonaparte, l'appercevant ainsi à l'arrière, conçut de l'inquiétude sur sa marche; il craignit que ne pouvant suivre l'escadre, elle ne fût obligée de l'attendre, pour qu'il ne décelât point sa marche. Il était midi, on avait fait déjà dix lieues, et on était hors de la vue des côtes d'Egypte, lorsque l'aviso reçut l'ordre de mettre sa iole à la mer, d'envoyer ses ins-

tructions à bord de la frégate, ainsi que les drapeaux, et de retourner à Alexandrie.

Aussitôt que cet ordre fut exécuté, au grand mécontentement de tous ceux embarqués sur l'aviso, l'escadre continua sa route pour France, et après avoir mouillé quelques jours à Ajaccio en Corse, elle arriva à Fréjus le 17 vendémiaire an 8 au matin (9 octobre 1799).

FIN DU PREMIER VOLUME.

